





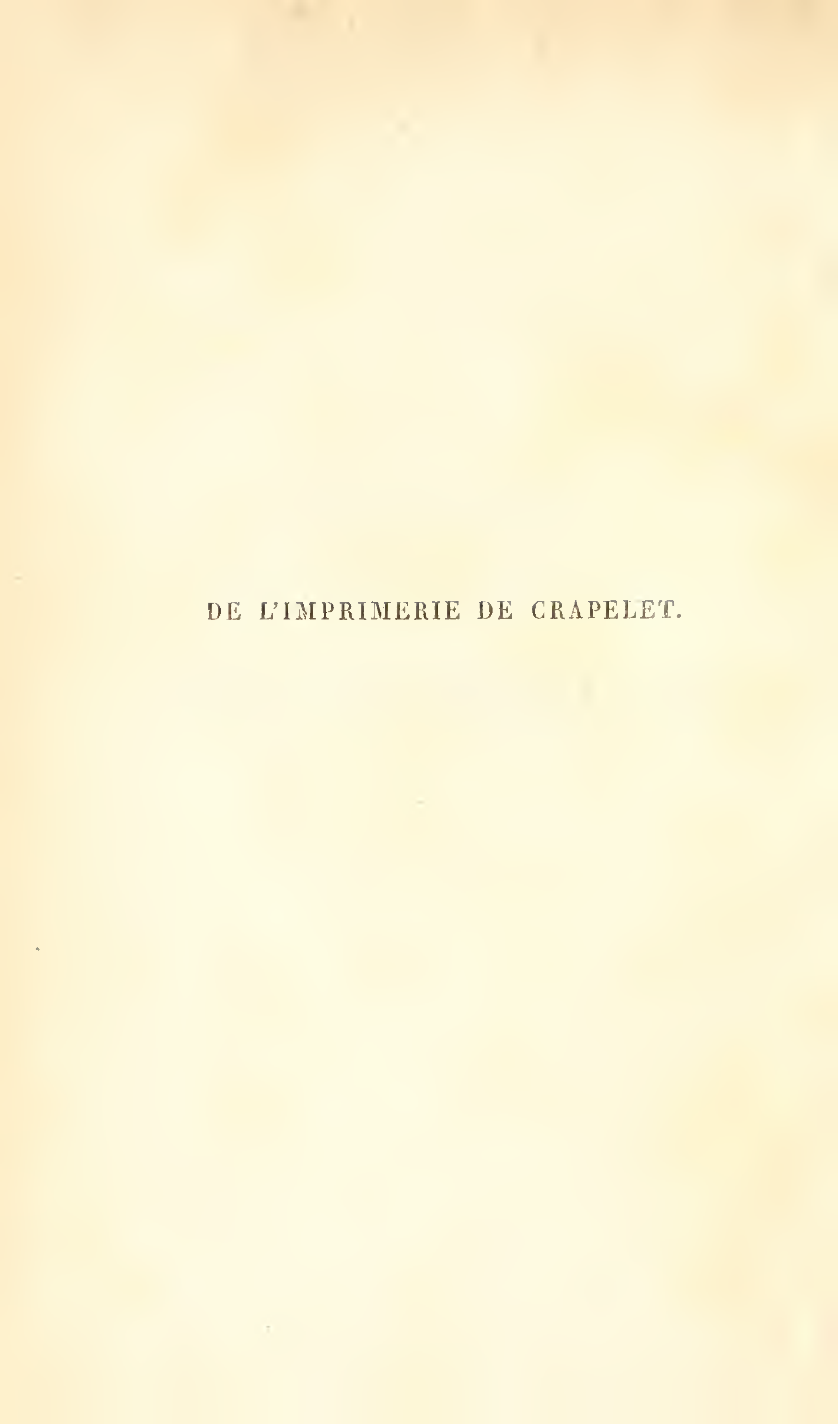




ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

1818.


LIBRARY
FEB 20 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE X.

De mesnager sa volonté.

Montaigne tient ses affections dans un état modéré.

Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieulx dire, me tiennent; car c'est raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. I'ay grand soing d'augmenter, par estude et par discours, ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien advancé en moy : i'espouse, et me passionne par consequent de peu de choses. I'ay la veue claire, mais ie l'attache à peu d'obiects ; le sens, delicat et mol; mais l'apprehension et l'application, ie l'ay dure et sourde. Ie m'engage difficilement : autant que ie puis, ie m'employe tout à moy ; et, en ce subiect mesme,

ie briderois pourtant et soubstiendrois volontiers mon affection, qu'elle ne s'y plonge trop entiere, puisque c'est un subiect que ie possede à la mercy d'aultruy, et sur lequel la fortune a plus de droict que ie n'ay : de maniere que, iusques à la santé, que i'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer et m'y addonner si furieusement, que i'en treuve les maladies insupportables. On se doibt moderer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté; et ordonne Platon (a) une moyenne route de vie entre les deux. Mais aux affections qui me distrayent de moy, et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose ie de toute ma force. Mon opinion est Qu'il se fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme. Si ma volonté se trouvoit aysee à s'hypothequer et à s'appliquer, ie n'y durerois pas; ie suis trop tendre, et par nature et par usage :

Pourquoi il combat celles qui l'attachent à autre chose qu'à lui.

> Fugax rerum, securaque in otia natus (1).

Les debats contestez et opiniastrez qui donneroient enfin advantage à mon adversaire, l'yssue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuitte, me rongeroit, à l'adventure, bien cruellement : si ie mordois à mesme, comme font les aultres,

---

(a) *Des Lois*, l. 7. C.

(1) Ennemi des affaires, et né pour la tranquillité et le repos. Ovid. *Trist.* l. 3, eleg. 2, v. 9.

mon ame n'auroit iamais la force de porter les alarmes et esmotions qui suyvent ceulx qui embrassent tant; elle seroit incontinent disloquee par cette agitation intestine. Si quelquesfois on m'a poulsé au maniement d'affaires estrangieres, i'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner, ouy; de m'en passionner, nullement: i'y regarde, mais ie ne les couve point. I'ay assez à faire à disposer et renger la presse domestique que i'ay dans mes entrailles et dans mes veines, sans y loger et me fouler d'une presse estrangiere; et suis assez interessé de mes affaires essenciels, propres et naturels, sans en convier d'aultres forains (*a*). Ceulx qui sçavent combien ils se doibvent, et de combien d'offices ils sont obligez à eulx, treuvent que nature leur a donné cette commission pleine assez, et nullement oysifve: « Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'esloingne pas ». Les hommes se donnent à louage: leurs facultez ne sont pas pour eulx, elles sont pour ceulx à qui ils s'asservissent: leurs locataires sont chez eulx, ce ne sont pas eulx (*b*). Cette humeur commune ne me plaist pas. Il fault mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypothequer

---

(*a*) *Extérieures, étrangères, du dehors.* E. J.

(*b*) Sous-entendu, *qui y sont.* E. J.

qu'aux occasions iustes, lesquelles sont en bien petit nombre, si nous iugeons sainement. Voyez les gents apprins à se laisser emporter et saisir, ils le font partout, aux petites choses comme aux grandes, à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche : ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne et de l'obligation; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire : *in negotiis sunt, negotii causâ* (1) : ils ne cherchent la besongne, que pour embesongnement. Ce n'est pas qu'ils veuillent aller, tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir : ne plus ne moins qu'une pierre esbranslee en sa cheute, qui ne s'arreste iusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est, à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité : leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfants au berceau : ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eulx mesmes. Personne ne distribue son argent à aultruy, chascun y distribue son temps et sa vie : il n'est rien de quoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Ie prends une complexion toute diverse : ie me tiens sur moy, et communement desire molle-

---

(1) Senec. epist. 22. Montaigne traduit ces mots après les avoir cités.

ment ce que ie desire; et desire peu; m'occupe et embesongne de mesme rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas, que, pour le plus seur, il fault un peu legierement et superficiellement couler ce monde; il le fault glisser (*a*), non pas s'y enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur :

> Incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso (1).

Montaigne, élu maire de Bordeaux, fut obligé d'accepter cette charge.

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloingné de France (*b*); et encores plus esloingné d'un tel pensement. Ie m'en excusai : mais on m'apprint que i'avois tort, le commandement du roy s'y interposant aussi. C'est une charge qui doibt sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gaing, aultre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans : mais elle peult estre continuee par seconde eslection; ce qui advient tresrarement : elle le feut à moy; et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques annees y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place

(*a*) *Et le glisser, non pas l'enfoncer*, édit. de 1595. C.

(1) Vous marchez sur un feu couvert d'une cendre perfide. Hor. od. 1, l. 2, v. 7.

(*b*) Lorsqu'il étoit à Venise, dit M. de Thou. C.

duquel ie succeday; et laissai la mienne à monsieur de Matignon, aussi mareschal de France : glorieux de si noble assistance ;

Uterque bonus pacis bellique minister (1).

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout : car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville (*a*); mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement.

Portrait qu'il fit de lui, à messieurs de Bordeaux.

A mon arrivee, ie me deschiffray fidelement et consciencieusement tout tel que ie me sens estre ; sans memoire, sans vigilance, sans experience et sans vigueur; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence : à ce qu'ils feussent informez et instruicts de ce qu'ils avoient à attendre de mon service; et parce que la cognoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, ie leur adioustai bien clairement que ie serois tresmarry que chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme

---

(1) Tous deux habiles politiques et braves guerriers. Virg. *Énéide*, l. 11, v. 658.

(*a*) Sénèque, *de Benef.* l. 1, c. 13; et Plutarque, *Des trois formes du gouvernement.* C.

avoient faict aultrefois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel ils m'avoyent appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publicque, oubliant le doulx air de sa maison où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eulx à des longs et penibles voyages. Il estoit tel; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature: il ne feut iamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que ie loue en aultruy, ie n'aime point à le suyvre; et ne suis pas sans excuse. Il avoit ouï dire qu'il se falloit oublier pour le prochain; que le particulier ne venoit en aulcune consideration au prix du general. La pluspart des regles et preceptes du monde prennent ce train, de nous poulser hors de nous, et chasser en la place, à l'usage de la societé publicque : ils ont pensé faire un bel effect de nous destourner et distraire de nous, presupposants que nous n'y teinssions que trop et d'une attache trop naturelle; et n'ont espargné rien à dire pour cette fin, car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La verité a ses empeschements, incommoditez et incompatibilitez avecques nous: il nous fault

Pourquoi les sages recommandent aux hommes de se détacher d'eux-mêmes, pour travailler au bien public.

souvent tromper, à fin que nous ne nous trompions; et ciller nostre veue, eslourdir nostre entendement, pour le dresser et amender : *imperiti enim iudicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errent* (1). Quand ils nous ordonnent d'aimer, avant nous, trois, quatre et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archers qui, pour arriver au poinct, vont prenant leur visee grande espace au dessus de la bute : pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

Le vrai sage, connoissant exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par là ce qu'il doit aux autres.

I'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes aultres religions, il y avoit des mysteres apparents, pour estre montrez au peuple; et d'aultres mysteres plus secrets et plus haults, pour estre montrez seulement à ceulx qui en estoient profez : il est vraysemblable qu'en ceulx cy se treuve le vray poinct de l'amitié que chascun se doibt; non une amitié faulse qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principale et immoderee, comme membres de nostre estre; ny une amitié molle et indiscrette, en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole; mais une amitié salutaire et

---

(1) Car, comme les ignorants se donnent la liberté de juger, il faut souvent les tromper, pour les empêcher de se tromper. Quintil. *Instit. Orat.* l. 2, c. 17.

reglee, egualement utile et plaisante. Qui en sçait les debvoirs et les exerce, il est vraiement du cabinet des muses; il a attainct le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur: cettuy cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, treuve dans son roolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des aultres hommes et du monde; et, pour ce faire, contribuer à la societé publicque les debvoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aulcunement à aultruy, ne vit gueres à soy: *qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse* (1). La principale charge que nous ayons, c'est à chascun sa conduicte; et est ce pour quoy nous sommes icy. Comme qui oublieroit de bien et saincternent vivre; et penseroit estre quite de son debvoir, en y acheminant et dressant les aultres, ce seroit un sot: tout de mesme, qui abbandonne, en son propre, le sainement et gayement vivre, pour en servir aultruy, prend à mon gré un mauvais et desnaturé party.

Ie ne veulx pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoing:

Qui se passionne trop dans l'exercice d'une charge, ne peut s'y conduire ni prudemment, ni équitablement.

> Non ipse pro charis amicis,
> Aut patriâ, timidus perire (2):

(1) Sachez que celui qui est ami de soi-même, l'est aussi de tous les autres. Senec. epist. 6.

(2) Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis ou pour ma patrie. Hor. od. 9, l. 4, v. 51.

mais c'est par emprunt, et accidentalement; l'esprit se tenant tousiours en repos et en santé; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit: mais il luy fault donner le bransle avecques discretion; car le corps receoit les charges qu'on luy met sus, iustement selon qu'elles sont; l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon lui semble. On faict pareilles choses, avecques divers efforts et differente contention de volonté; l'un va bien sans l'aultre: car combien de gents se hazardent touts les iours aux guerres, de quoy il ne leur chault; et se pressent aux dangiers des battailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de cette guerre, et en a l'ame plus travaillee, que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie. I'ay peu me mesler des charges publicques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence de desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduicte de ce qu'on entreprend; nous remplit d'impatience envers les evenements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons iamais bien la

chose de la quelle nous sommes possedez et conduicts :

> Malè cuncta ministrat
> Impetus (1).

Celuy qui n'y employe que son iugement et son addresse, il y procede plus gayement; il feint, il ploye, il differe tout à son ayse, selon le besoing des occasions; il fault d'attaincte, sans torment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprinse; il marche tousiours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on veoid, par necessité, beaucoup d'imprudence et d'iniustice : l'impetuosité de son desir l'emporte; ce sont mouvements temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La philosophie veult qu'au chastiement des offenses receues, nous en distrayons la cholere; non à fin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, à fin qu'elle en soit d'autant mieulx assenee et plus poisante, à quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement. Non seulement la cholere trouble; mais, de soy, elle lasse aussi les bras de ceulx qui chastient; ce feu estourdit et consomme leur force : comme en la precipitation, *festinatio*

(1) La passion n'est jamais un bon guide. STAT. *Thebaid.* l. 10, v. 704.

tarda est (1), la hastiveté se donne elle mesme la iambe, s'entrave et s'arreste, *ipsa se velocitas implicat* (2). Pour exemple, selon ce que i'en veois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy mesme: plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile; communement elle attrappe plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Excellent caractère d'un prince du temps de Montaigne, qui étoit supérieur aux accidents de sa fortune.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon amy, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre: lequel maistre s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « Qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre; mais qu'à ceulx qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peult faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peult ensuyvre ». De vray, ie l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage au travers de bien grands

---

(1) La précipitation retarde plus qu'elle n'avance. Quint. Curt. l. 9, c. 9, num. 12.

(2) Senec. epist. 44. Ces paroles terminent l'épître. Montaigne, qui les cite un peu autrement qu'elles ne sont dans Sénèque, les traduit exactement avant que de les citer. C.

affaires et bien espineux : ie le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise, qu'en une bonne fortune; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son dueil que son triumphe.

Dans le jeu, il est avantageux de se modérer dans le gain et dans la perte.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au ieu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux iecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre; on s'esblouït, on s'embarrasse soy mesme : celuy qui se porte plus modereement envers le gaing et la perte, il est tousiours chez soy; moins il se picque et passionne au ieu, il le conduict d'autant plus advantageusement et seurement.

L'homme doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement.

Nous empeschons, au demourant, la prinse et la serre de l'ame, à luy donner tant de choses à saisir : les unes, il les luy fault seulement presenter, les aultres attacher, les aultres incorporer : elle peult veoir et sentir toutes choses, mais elle ne se doibt paistre que de soy; et doibt estre instruicte de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les loix de nature nous apprennent ce que iustement il nous fault : Aprez que les sages nous ont dict que, selon elle, personne n'est indigent, et que chascun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les desirs qui viennent d'elle, de ceulx qui viennent

du desreglement de nostre fantasie : ceulx des quels on veoid le bout sont siens ; ceulx qui fuyent devant nous, et des quels nous ne pouvons ioindre la fin, sont nostres : la pauvreté des biens est aysee à guarir ; la pauvreté de l'ame, impossible :

> Nam si, quod satis est homini, id satis esse potesset,
> Hoc sat erat : nunc, quum hoc non est, quî credimu' porrò
> Divitias ullas animum mi explere potesse ? (1)

Socrates, voyant porter en pompe par sa ville grande quantité de richesses, ioyaux et meubles de prix : « Combien de choses, dict il (*a*), ie ne desire point ! » Metrodorus vivoit du poids de douze onces par iour ; Epicurus, à moins : Metrocles (*b*) dormoit, en hyver, avecques les moutons ; en esté, aux cloistres des eglises : *Sufficit ad id natura, quod poscit* (2). Cleanthes (*c*) vivoit de ses mains, et se vantoit que

---

(1) Car, si l'homme se contentoit de ce qui lui suffit, il seroit assez riche ; mais, comme il n'en est rien, comment croirois-je pouvoir me satisfaire avec les plus grandes richesses ? Lucil. l. 5, *apud Nonium Marcellum*, c. 5, §. 98.

(*a*) *Quàm multa non desidero.* Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 32. C.

(*b*) Plutarque, *Que le vice rend l'homme malheureux.* C.

(2) La nature pourvoit elle-même à ce qu'elle exige. Senec. epist 90.

(*c*) C'est Zénon qui disoit cela de Cléanthe. *Voyez* Diogène Laerce, *Vie de Cléanthe,* l. 7, segm. 169. C.

Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encores un aultre Cleanthes.

Pourquoi l'on peut étendre ses besoins un peu au-delà de ce que la nature exige nécessairement.

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de nostre estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est; et combien, à bon compte, nostre vie se peult maintenir, il ne se doibt exprimer mieulx que par cette consideration, Que c'est si peu, qu'il eschappe la prinse et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus oultre; appellons encores nature, l'usage et condition de chascun de nous; taxons nous, traictons nous à cette mesure; estendons nos appartenances et nos comptes iusques là, car iusques là il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coustume, ie tiens qu'il me manque; et i'aimerois presque egualement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essimoit (*a*) et retrenchoit bien loing de l'estat auquel ie l'ay vescue si long temps. Ie ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me iecter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir aultre : et comme ie plaindrois quelque grande adventure qui me tumbast à cette heure entre mains, de ce qu'elle

(*a*) *La diminuoit, raccourcissoit.* E. J.

ne seroit venue en temps que i'en peusse iouïr ;

Quò mihi fortunas, si non conceditur uti ? (1)

ie me plaindrois de mesme de quelque acquest interne. Il vault quasi mieulx iamais, que si tard, devenir honneste homme et bien entendu à vivre, lorsqu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vois, resignerois facilement à quelqu'un qui veinst, ce que i'apprends de prudence pour le commerce du monde : moustarde aprez disner. Ie n'ay que faire du bien du quel ie ne puis rien faire : à quoy la science, à qui n'a plus de teste ? C'est iniure et desfaveur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un iuste despit de nous avoir failly en leur saison : ne me guidez plus, ie ne puis plus aller : de tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit : donnez la capacité d'un excellent dessus au chantre qui a les poulmons pourris, et d'eloquence à l'heremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute : la fin se treuve, de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expiree : ie suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser et d'y conformer mon yssue. Ie veulx dire cecy par maniere d'exemple : Que l'eclipsement nouveau des dix

(1) A quoi me servent les biens, si je ne puis en user ? Hor. epist. 5, l. 1, v. 12.

iours du pape (*a*), m'ont prins si bas, que ie ne m'en puis bonnement accoustrer : ie suis des annees ausquelles nous comptions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique et rappelle à soy; ie suis contrainct d'estre un peu heretique par là : incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents, se iecte tousiours dix iours plus avant ou plus arriere, et grommelle à mes aureilles : « Cette regle touche ceulx qui ont à estre ». Si la santé mesme, si sucree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plustost que possession, de soy : ie n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse : sans luy rien ne se possede. Oh ! que ie ferois peu d'estat de ces grandes dignitez eslectifves, que ie veois au monde; qui ne se donnent qu'aux hommes prests à partir; ausquelles on ne regarde pas tant combien deuement on les exercera, que combien peu longuement on les exercera; dez l'entree on vise à l'yssue. Somme, me voicy aprez à achever cet homme : non à en refaire un aultre. Par long usage, cette forme m'est passee en substance, et fortune en nature. Ie dis doncques que chascun d'entre nous foiblets, est excusable d'estimer sien ce qui est comprins soubs cette mesure; mais aussi, au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion :

(*a*) *Voyez* ma note, p. 48. E. J.

c'est la plus large estendue que nous puissions octroyer à nos droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune et des adversitez. La carriere de nos desirs doibt estre circonscripte et restreincte à un court limite des commoditez les plus proches et contiguës; et doibt, en oultre, leur course se manier, non en ligne droicte qui face bout ailleurs, mais en rond duquel les deux poinctes se tiennent et terminent en nous par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion (s'entend voisine reflexion et essencielle, comme sont celles des avaricieux, des ambitieux, et tant d'aultres qui courent de pointe, des quels la course les emporte tousiours devant eulx), ce sont actions erronees et maladifves.

Un honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce.

La pluspart de nos vacations sont farcesques; *Mundus universus exercet histrioniam* (1). Il fault iouer deuement nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence reelle; ny de l'estrangier, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau, de la

(1) Tout le monde joue la comédie. — C'est un passage tiré d'un fragment *de Petrone*, *apud Sarisberiens*. l. 3, c. 8, où l'on lit, *totus mundus exercet histrionem*, ou *histrioniam*. C.

chemise; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poictrine. I'en veois qui se transforment et se transubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges; et qui se prelatent iusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office iusques en leur garderobbe : ie ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suitte, ou leur mule; *tantùm se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant* (1): ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le maire, et Montaigne, ont tousiours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice; c'est l'usage de son païs, et il y a du proufit : il fault vivre du monde, et s'en prevaloir, tel qu'on le treuve. Mais le iugement d'un empereur doibt estre au dessus de son empire, et le veoir et considerer comme accident estrangier : et lui doibt sçavoir iouïr

---

(1) Ils s'abandonnent tellement à leur fortune, qu'ils en oublient leur propre naturel. QUINT. CURT. l. 3, c 2, n° 18.

En épousant un parti, Montaigne n'épousoit point les fureurs, les injustices et les entêtements ridicules de ce parti.

de soy à part, et se communiquer comme Jacques et Pierre, au moins à soy mesme. Ie ne sçais pas m'engager si profondement et si entier : quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presents brouillis de cet estat, mon interest ne m'a faict mescognoistre ny les qualitez louables en nos adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceulx que i'ay suyvis. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy ie n'excuse pas seulement la pluspart des choses que ie veois au mien : un bon ouvrage ne perd pas ses graces, pour plaider contre moy. Hors le nœud du debat, ie me suis maintenu en equanimité et pure indifference, *neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero* (1) : de quoy ie me gratifie d'autant, que ie veois communement faillir au contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione non potest* (2). Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la pluspart, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant guari de son ulcere la fiebvre demeure encores, montre qu'elle avoit

---

(1) Et hors les nécessités de la guerre, je ne veux aucun mal à l'ennemi.

(2) Que celui qui ne peut suivre la raison, s'abandonne à sa passion. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 25.

un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en veulent point à la cause, en commun, et entant qu'elle blece l'interest de touts et de l'estat; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur touche en privé : voylà pourquoy ils s'en picquent de passion particulière, et au delà de la iustice et de la raison publicque, *non tam omnia universi, quàm ea, quæ ad quemque pertinent, singuli carpebant* (1). Ie veulx que l'advantage soit pour nous; mais ie ne forcene (*a*) point, s'il ne l'est. Ie me prends fermement au plus sain des partis; mais ie n'affecte pas qu'on me remarque specialement ennemi des aultres, et oultre la raison generale. I'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner : « Il est de la ligue; car il admire la grace de monsieur de Guise : L'activité du roy de Navarre l'estonne; il est huguenot : Il treuve cecy à dire aux mœurs du roy; il est seditieux en son cœur » : et ne concedai pas au magistrat mesme qu'il eust raison de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poëtes de ce siecle un heretique. N'oserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve (*b*)? Faut-il, si elle est pu-

---

(1) Ils ne s'accordoient pas tous à blâmer toutes choses, mais chacun d'eux censuroit ce qui les intéressoit personnellement. TITE-LIVE, l. 34, c. 36.

(*a*) *Je ne suis point hors de sens.* E. J.

(*b*) *Belle jambe.* E. J.

tain, qu'elle soit aussi punaise? Aux siecles plus sages, revoqua on le superbe tiltre de Capitolinus, qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius, comme conservateur de la religion et liberté publicque? estouffa on la memoire de sa liberalité et de ses faicts d'armes, et récompenses militaires octroyees à sa vertu, parce qu'il affecta depuis la royauté, au preiudice des loix de son pays? S'ils ont prins en haine un advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. I'ay touché ailleurs le zele qui poulse des gents de bien à semblables faultes. Pour moy, ie sçais bien dire, « Il faict meschamment cela; et vertueusement cecy ». De mesme, aux prognosticques ou evenements sinistres des affaires, ils veulent que chascun, en son party, soit aveugle ou hebeté; que nostre persuasion et iugement serve, non à la verité, mais au proiect de nostre desir. Ie fauldrois plustost vers l'aultre extremité: tant ie crains que mon desir me suborne; ioinct, que ie me desfie un peu tendrement des choses que ie souhaitte.

Indiscrète facilité des peuples à se laisser mener par les chefs de parti.

I'ay veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrette et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servi à leurs chefs, par dessus cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes. Ie ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'A-

pollonius et de Mahumet embufflerent (a). Leur sens et entendement est entierement estouffé en leur passion : leur discretion n'a plus d'aultre chois, que ce qui leur rit et qui conforte leur cause. I'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux ; cet aultre, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte : par où ie m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires ; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepoulsent, suyvant le vent, comme les flots ; on n'est pas du corps, si on s'en peult desdire, si on ne vague le train commun. Mais, certes, on faict tort aux partis iustes, quand on les veult secourir de fourbes ; i'y ay tousiours contredict : ce moyen ne porte qu'envers les testes malades ; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

Différence entre la guerre que se firent César et Pompée, et celle qui s'excita entre Marius et Sylla.

Le ciel n'a point veu un si poisant desaccord que celuy de Cesar et de Pompeius, ny ne verra pour l'advenir : toutesfois il me semble recognoistre, en ces belles ames, une grande moderation de l'un envers l'aultre ; c'estoit une ialousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrette, sans malignité et sans detraction : en leurs plus aigres exploicts, ie descouvre quelque de-

(a) *Et de Mahomet séduisirent, trompèrent.* E. J.

mourant de respect et de bienvueillance ; et iuge ainsi, que, s'il leur eust esté possible, chascun d'eulx eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son compaignon, plustost qu'avecques sa ruyne. Combien aultrement il en va de Marius et de Sylla! Prenez y garde. Il ne fault pas se precipiter si esperduement aprez nos affections et interests. Comme estant ieune, ie m'opposois au progrez de l'amour que ie sentois trop advancer sur moy, et m'estudiois qu'il ne me feust pas si agreable qu'il veinst à me forcer enfin et captiver du tout à sa mercy : i'en use de mesme à toutes aultres occasions, où ma volonté se prend avecques trop d'appetit; ie me penche à l'opposite de son inclination, comme ie la veois se plonger, et enyvrer de son vin ; ie fuys à nourrir son plaisir si avant, que ie ne l'en puisse plus r'avoir sans perte sanglante. Les ames qui, par stupidité, ne veoient les choses qu'à demi, iouïssent de cet heur, que les nuisibles les blecent moins : c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise pas du tout; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se mocqua quelqu'un anciennement de Diogenes (*a*), qui alloit embrassant en plein hyver, tout nud, une

Du danger qu'il y a de devenir esclave de ses affections.

(*a*) *Voyez* Diogène Laerce, *Vie de Diogène le cynique*, l. 6, segm. 23. C.

image de neige pour l'essay de sa patience : celuy là le rencontrant en cette desmarche (a) : « As tu grand froid à cette heure? » luy dict il : « Du tout point », respond Diogenes. « Or, suyvit l'aultre, que penses tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là? » Pour mesurer la constance, il fault necessairement sçavoir la souffrance. Mais les ames qui auront à veoir les evenements contraires et les iniures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles employent leur art à se garder d'en enfiler les causes, et en destournent les advenues : que feit le roy Cotys (b) : Il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentee; mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy mesme, pour s'oster de bonne heure une si aysee matiere de courroux contre ses serviteurs. Pareillement, i'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus, et n'ay cherché que mes biens fussent contigus à mes proches et ceulx à qui i'ay à me ioindre d'une estroicte amitié; d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissociation. I'aimois aultresfois les ieux hazardeux

Comment Montaigne tâchoit de prévenir les accidents fâcheux, dans la conduite de ses affaires et de ses propres actions.

(a) Plutarque, *Dits Notables des Lacédémoniens.* C.

(b) Id. *Dits Notables des anciens Rois*, à l'article *Cotys.* C.

des chartes et dez : ie m'en suis desfaict il y a long temps, pour cela seulement, que quelque bonne mine que ie feisse en ma perte, ie ne laissois pas d'en avoir, au dedans, de la picqueure. Un homme d'honneur, qui doibt sentir un desmentir et une offense iusques au cœur, qui n'est pour prendre une mauvaise excuse en payement et consolation de sa perte, qu'il evite le progrez des affaires doubteux et des altercations contentieuses. Ie fuys les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez; et aux propos que ie ne puis traicter sans interest et sans esmotion, ie ne m'y mesle, si le debvoir ne m'y force : *meliùs non incipient, quàm desinent* (1). La plus seure façon est doncques, Se preparer avant les occasions. Ie sçais bien qu'aulcuns sages ont prins aultre voye, et n'ont pas craint de se harper et engager iusques au vif à plusieurs obiects : ces gents là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez ennemis, faisant luicter les maulx par la vigueur de la patience :

> Velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
> Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
> Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
> Ipsa immota manens (2).

(1) Il est plus facile de ne pas commencer, que de s'arrêter. SENEC. epist. 72.

(2) Tel un rocher s'avance dans la vaste mer, exposé

N'attaquons pas ces exemples (*a*); nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à veoir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur païs, qui possedoit et commandoit toute leur volonté : pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui feut oncques : à nous aultres petits, il fault fuyr l'orage de plus loing; il fault pourveoir au sentiment, non à la patience; et eschever (*b*) aux coups que nous ne sçaurions parer. Zenon, voyant approcher Chremonidez, ieune homme qu'il aimoit, pour se seoir auprez de luy, se leva soubdain : et Cleanthes luy en demandant la raison : « I'entends, dict il (*c*), que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'esmotion à toutes tumeurs ». Socrates ne dict point : « Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté; soustenez la, efforcez vous au contraire ». « Fuyez la, faict il (*d*), courez hors de sa veue et de son rencontre, comme

---

à la furie des vents et des flots, et, bravant les menaces et les fureurs du ciel et de la mer conjurés, demeure lui-même inébranlable. VIRG. *Énéide*, l. 10, v. 693.

(*a*) *Ne nous attachons point à ces exemples, n'entreprenons pas de les imiter.* C.

(*b*) *Esquiver les coups.* E. J.

(*c*) DIOG. LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 17. C.

(*d*) XENOPH. *Memorab. Socrat.* l. 1, c. 13. C.

d'une poison puissante (*a*), qui s'eslance et frappe de loing ». Et son bon disciple (*b*), feignant ou recitant, mais, à mon advis, recitant plustost que feignant, les rares perfections de ce grand Cyrus, le faict desfiant de ses forces à porter les attraicts de la divine beauté de cette illustre Panthee, sa captifve, et en commettant la visite et garde à un aultre qui eust moins de liberté que luy (*c*). Et le sainct Esprit, de mesme, *ne nos inducas in tentationem* (1) : nous ne prions pas que nostre raison ne soit combattue et surmontee par la concupiscence ; mais qu'elle n'en soit pas seulement essayee (*d*) : que nous ne soyons conduicts en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations, et tentations du peché ; et supplions nostre Seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfaictement delivree du commerce du mal.

(*a*) *De sa rencontre, comme d'un poison puissant.* E. J.

(*b*) Xénophon, dans sa *Cyropédie*, l. 1, c. 3, §. 3, 4, 5, 6. C.

(*c*) *Qui, se trouvant avoir moins de liberté que Cyrus, tomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit cru pouvoir aisément éviter.* Xenoph. *Cyrop.* l. 1, c. 3, §. 9, 18. C'est un des plus agréables endroits de cet excellent ouvrage. C.

(1) Ne nous abandonnez pas à la tentation. Matth. c. 6, v. 13. Montaigne paraphrase ce passage après l'avoir cité.

(*d*) *Tentée.* E. J.

Tâchoit d'arrêter d'abord le progrès de ses passions.

Ceulx qui disent avoir raison de leur passion vindicatifve, ou de quelqu'aultre espece de passion penible, disent souvent vray comme les choses sont, mais non pas comme elles feurent; ils parlent à nous, lors que les causes de leur erreur sont nourries et advancees par eulx mesmes : mais reculez plus arriere, rappellez ces causes à leur principe; là, vous les prendrez sans vert (*a*). Veulent ils que leur faulte soit moindre, pour estre plus vieille; et que d'un iniuste commencement la suite soit iuste? Qui desirera du bien à son païs comme moy, sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le veoir menaceant ou sa ruyne, ou une duree non moins ruyneuse : pauvre vaisseau, que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseings;

> In tam diversa, magister,
> Ventus, et unda, trahunt (1).

Qui ne bee (*b*) point aprez la faveur des princes, comme aprez chose de quoy il ne se sçauroit passer, ne se picque pas beaucoup de la froi-

---

(*a*) C'est-à-dire, *au dépourvu*. E. J.

(1) Montaigne a traduit ces mots latins avant que de les citer. Je ne sais d'où il les a pris. Dans une des dernières éditions des *Essais*, on les donne à Buchanan, mais sans renvoyer à aucun ouvrage de ce poète écossois. C.

(*b*) *Soupire*. E. J.

deur de leur recueil (*a*) et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté, qui ne couve point ses enfants, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse pas de vivre commodement aprez leur perte : qui faict bien, principalement pour sa propre satisfaction, ne s'altere guere pour veoir les hommes iuger de ses actions contre son merite. Un quart d'once de patience prouveoit à tels inconvenients. Ie me treuve bien de cette recepte ; me rachetant des commencements, au meilleur compte que ie puis ; et me sens avoir eschappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avecques bien peu d'effort, i'arreste ce premier bransle de mes esmotions, et abandonne le subiect qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garde d'arrester la course : qui ne sçait leur fermer la porte, ne les chassera pas, entrees : qui ne peult venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin ; ny n'en soubstiendra la cheute, qui n'en a peu soubstenir l'esbranslement : *etenim ipsæ se impellunt, ubi semel a ratione discessum est ; ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum consistendi* (1). Ie sens à temps les

---

(*a*) *Accueil.* E. J.

(1) Car, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, les passions se poussent, s'avancent elles-mêmes ;

petits vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avantcoureurs de la tempeste : *animus, multò antequam opprimatur, quatitur* (1) :

> Ceu flamina prima
> Cùm deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
> Murmura, venturos nautis prodentia ventos (2) :

Avec quel soin il fuyoit les procès.

à combien de fois me suis ie faict une bien evidente iniustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des iuges aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes (*a*) et viles praticques, plus ennemies de mon naturel que n'est la gehenne et le feu? *convenit à litibus quantùm licet, et nescio an paulò plus etiam quàm licet, abhorrentem esse : est enim non modò liberale, paululùm nonnunquam de suo iure decedere, sed interdùm etiam fructuosum* (3). Si nous estions

---

la foiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister; et insensiblement on se voit en pleine mer le jouet des flots. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 18.

(1) L'esprit est ébranlé long-temps avant que d'être abattu. — J'ignore la source de ce passage, qu'on ne trouve point dans l'édition de 1595, et qui, si j'en juge par le style et la pensée, pourroit bien être de Sénèque. N.

(2) Ainsi, lorsque foible encore, le vent captif dans les forêts cherche à s'échapper, il frémit, et, par son murmure, annonce aux nautonniers la tempête prochaine. Virg. *Enéide*, l. 10, v. 97.

(*a*) *De sales.* E. J.

(3) On doit abhorrer les procès, et faire, pour les

bien sages, nous nous debvrions resiouïr et vanter, ainsi que i'ouïs un iour bien naïfvement un enfant de grande maison faire feste à chascun, de quoy sa mere venoit de perdre son procez, comme sa toux, sa fiebvre, ou aultre chose d'importune garde. Les faveurs mesmes que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez et accointances envers ceulx qui ont souveraine auctorité en ces choses là, i'ay beaucoup faict, selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au preiudice d'aultruy, et de ne monter, par dessus leur droicte valeur, mes droicts. Enfin, i'ay tant faict par mes iournees, à la bonne heure le puisse ie dire, que me voicy encores vierge de procez, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien iuste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre; et vierge de querelles : i'ay, sans offense de poids, passifve ou actifve, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom : Rare grace du ciel!

Les plus violentes passions excitées par des causes frivoles.

Nos plus grandes agitations ont des ressorts et causes ridicules : combien encourut de ruyne nostre dernier duc de Bourgoigne, pour la que-

---

éviter, tout ce qui est raisonnablement possible; et je ne sais même s'il ne faut point aller un peu au-delà; car il est non-seulement honnête, mais souvent même utile de relâcher quelque chose de ses droits. Cic. *de Offic.* l. 2, c. 18.

relle d'une charretee de peaux de mouton (*a*)! et l'engraveure (*b*) d'un cachet, feut ce pas la premiere et maistresse cause du plus horrible croulement (*c*) que cette machine aye oncques souffert? car Pompeius et Cesar ce ne sont que les reiectons et la suitte des deux aultres : et i'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume, assemblees avecques grande cerimonie et publicque despense, pour des traictez et accords desquels la vraye decision despendoit cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pour quoy celuy là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie à tout (*d*) son espee et son poignard; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat; il ne le peult faire sans rougir : tant l'occasion en est vaine et frivole!

Il faut que la délibération précède

A l'enfourner (*e*), il n'y va que d'un peu d'advisement : mais depuis que vous estes embar-

(*a*) On peut voir, sur cela, les *Mémoires de Philippe de Comines*, l. 5, c. 1. C.

(*b*) *La gravure*. E. J.

(*c*) *De la guerre civile entre Marius et Sylla*. V. Plutarque, dans la *Vie de Marius*, de la vers. d'Amyot. C.

(*d*) *Avec son épée*. E. J.

(*e*) *Au commencement, au début*. E. J.

nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles.

qué, toutes les chordes tirent; il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir! Or, il fault proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la premiere venue; mais aprez, comme s'il s'estoit allangui et mis hors d'haleine, il vient à faire des nœuds frequents et espez, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance : il fault plustost commencer bellement et froidement; et garder son haleine et ses vigoreux eslans au fort et perfection de la besongne. Nous guidons les affaires, en leurs commencements, et les tenons à nostre mercy; mais, par aprez, quand ils sont esbranlez, ce sont eulx qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre. Pourtant n'est ce pas à dire que ce conseil m'ayt deschargé de toute difficulté, et que ie n'aye eu de la peine souvent à gourmer et brider mes passions : elles ne se gouvernent pas tousiours selon la mesure des occasions, et ont leurs entrees mesmes souvent aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en tire une belle espargne, et du fruict; sauf pour ceulx qui, au bien faire, ne se contentent de nul fruict si la reputation en est à dire : car, à la verité, un tel effect n'est en compte qu'à chascun en soy; vous en estes plus content, mais non plus estimé, vous estant reformé avant

que d'estre en danse et que la matiere feust en veue. Toutesfois aussi, non en cecy seulement, mais en touts aultres debvoirs de la vie, la route de ceulx qui visent à l'honneur est bien diverse à celle que tiennent ceulx qui se proposent l'ordre et la raison. I'en treuve qui se mettent inconsidereement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dict que ceulx qui (a), par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande; sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire : pareillement qui entre legierement en querelle, est subiect d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand ie serois esbranslé et eschauffé. C'est une mauvaise façon : depuis qu'on y est, il fault aller, ou crever. « Entreprenez froidement, disoit Bias (b), mais poursuivez chauldement ». De faulte de prudence, on retumbe en faulte de cœur, qui est encores moins supportable.

La plupart des réconciliations qui suivent nos querelles, sont honteuses.

La pluspart des accords de nos querelles du iour d'hui sont honteux et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vrayes

(a) Dans son traité, *De la mauvaise honte*, c. 8, de la version d'Amyot. C.

(b) Diog. Laerce, dans la *Vie de Bias*, l. 1, segm. 17. C.

intentions; nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre advantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee, et cherchons des connillieres (*a*) en la faulseté, pour nous accorder; nous nous desmentons nous mesmes; pour sauver un desmentir que nous avons donné. Il ne fault pas regarder si vostre action ou vostre parole peult avoir aultre interpretation; c'est vostre vraye et sincere interpretation qu'il fault meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience; ce ne sont parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expedients à la chicane du palais. Les excuses et reparations que ie veois faire touts les iours pour purger l'indiscretion, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vauldroit mieulx l'offenser encores un coup, que de s'offenser soy mesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere; et vous l'allez rappaiser et flatter, en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubmettez plus que vous ne vous estiez advancé. Ie ne treuve aulcun dire si vicieux à un gentilhom-

---

(*a*) *Des subterfuges ou échappatoires.* C.

me, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par auctorité; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. Les passions me sont autant aysees à eviter, comme elles me sont difficiles à moderer : *exscinduntur faciliùs animo, quàm temperantur* (1). Qui ne peult attaindre à cette noble impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire : ce que ceulx là faisoyent par vertu, ie me duis à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes : les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bonheur :

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subiecit pedibus : strepitumque Acherontis avari!
> Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
> Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores! (2)

---

(1) On les arrache plus aisément de l'âme qu'on ne les bride. — Cette traduction est de Montaigne; elle se trouve sur l'exemplaire corrigé de sa main; mais il l'a effacée. N.

(2) Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'âme inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois,
Et du dieu des forêts et des nymphes des bois!

Virg. *Géorg.* l. 2, v. 490.

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres : pourtant fault il avoir les yeulx ouverts aux commencements; car comme lors, en sa petitesse, on n'en descouvre pas le dangier; quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. I'eusse rencontré un million de traverses touts les iours plus malaysees à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté malaysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit :

> Iure perhorrui
> Latè conspicuum tollere verticem (1).

Jugement qu'on fit de la manière dont Montaigne s'acquitta de sa mairie de Bordeaux, et qu'il en fait lui-même.

Toutes actions publicques sont subiectes à incertaines et diverses interpretations; car trop de testes en iugent. Aulcuns disent de cette mienne occupation de ville (*a*), (et ie suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes mœurs en telles choses), que ie m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante : et ils ne sont pas du tout esloingnez d'apparence. I'essaye à tenir mon ame et mes pensees en repos, *cùm semper naturâ, tùm etiam ætate iam quietus* (2); et si elles

---

(1) C'est avec raison que j'ai toujours craint d'élever la tête et d'attirer les regards. Hor. od. 16, l. 3, v. 18.

(*a*) Il parle ici de sa place de maire de Bordeaux. E. J.

(2) Ayant toujours été tranquille de ma nature, et

se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est, à la verité, sans mon conseil. De cette langueur naturelle, on ne doibt pourtant tirer aulcune preuve d'impuissance, car faulte de soing, et faulte de sens, ce sont deux choses; et moins, de mescognoissance et d'ingratitude envers ce peuple, qui employa touts les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprez; et feit bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement. Ie luy veulx tout le bien qui se peult; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que i'eusse espargné pour son service. Ie me suis esbranslé pour luy, comme ie fois pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeïssance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation (*a*) s'estre passee sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation (*b*) en un temps où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire. I'ay un agir trepignant (*c*), où la volonté me charrie;

---

l'étant plus encore à présent par un effet de l'âge. Cic. *de Petit. Consulat.* c. 2.

(*a*) *Ils disent aussi que ma mairie.* E. J.

(*b*) *Mon repos.* E. J.

(*c*) Dans l'édition *in*-4°. de 1588, Montaigne avoit mis,

mais cette poincte est ennemye de perseverance. Qui se vouldra servir de moy, selon moy, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui ayent une conduicte droicte et courte, et encores hazardeuse; i'y pourray quelque chose : s'il la fault longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieulx de s'addresser à quelque aultre. Toutes charges importantes ne sont pas difficiles : i'estois preparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en eust été grand besoing; car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que ie ne fois, et que ie n'aime à faire. Ie ne laissay, que ie sçache, aulcun mouvement que le debvoir requist en bon escient de moy. I'ay facilement oublié ceulx que l'ambition mesle au debvoir et couvre de son tiltre; ce sont ceulx qui le plus souvent remplissent les yeulx et les aureilles, et contentent les hommes : non pas la chose, mais l'apparence les paye; s'ils n'oyent du bruict, il leur

---

I'ay un air esmeu et empressé où la Volonté me porte, mais cette pointe, etc.; c'est-à-dire, *partout où la volonté m'entraîne, je parois tout plein d'ardeur, mais, etc.* Comme la première circonstance est beaucoup plus importante que la dernière, Montaigne a trouvé bon de la caractériser plus distinctement par ces mots : *I'ay un agir trepignant où la Volonté me charrie* : sans compter que le mot *air* rendoit la pensée un peu trop équivoque. C.

semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes : i'arresterois bien un trouble, sans me troubler ; et chastierois un desordre, sans alteration : ai ie besoing de cholere et d'inflammation ? ie l'emprunte, et m'en masque. Mes mœurs sont mousses, plustost fades, qu'aspres. Ie n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceulx qui sont soubs sa main dorment quant et luy : les loix dorment de mesme. Pour moy, ie loue une vie glissante, sombre et muette : *neque submissam et abiectam, neque se efferentem* (1) : ma fortune le veult ainsi. Ie suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie. Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité (*a*), la constance, et telles qualitez quietes (*b*) et obscures, ne se sentent plus : les corps raboteux se sentent ; les polis se manient imperceptiblement : la maladie se sent ; la santé, peu ou point ; ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proufit particulier, non pour le bien,

---

(1) Également éloignée de la bassesse et d'un insolent orgueil. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 34.

(*a*) *L'égalité.* E. J.

(*b*) *Tranquilles.* E. J.

de remettre à faire en la place ce qu'on peult faire en la chambre du conseil ; et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente ; et d'estre ialoux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien : ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de practique et de chalandise. Ils iugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre (*a*), « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysee et pacifique » : ce garson estoit envieux des victoires de son pere, et de la iustice de son gouvernement; il n'eust pas voulu iouïr l'empire du monde, mollement et paisiblement. Alcibiades (*b*), en Platon, aime mieulx mourir, ieune,

(*a*) Apparemment Montaigne fait allusion ici à ce que Plutarque a remarqué dans la *Vie d'Alexandre*, que « toutes les fois qu'il venoit nouvelles que Philippe avoit » pris aucune ville de renom, ou gagné quelque grosse » bataille, Alexandre n'estoit point fort joyeux de l'en- » tendre ; ains disoit à ses egaux en aage : *Mon Pere* » *prendra tout, Enfants, et ne me laissera rien de beau* » *ni de magnifique à faire et à conquerir avec vous* ». C. 2 de la traduction d'Amyot. C.

(*b*) C'est ce que Socrate lui reproche dans le *I*er *Alcibiade*, une ou deux pages après le commencement. C.

beau, riche, noble, sçavant, tout cela par excellence, que de s'arrester en l'estat de cette condition : cette maladie est, à l'adventure, excusable en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes (*a*) naines et chestifves s'en vont embabouinant (*b*), et pensent espandre leur nom, pour avoir iugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en haulser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie ; il va s'esvanouïssant en la premiere bouche ; et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'aultre : entretenez en hardiement vostre fils et vostre valet, comme cet ancien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent (*c*) de sa valeur, se bravoit avecques sa chambriere, en s'escriant : « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as ! » Entretenez vous en vous mesme, au pis aller ; comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelee de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie, s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, feut ouï marmo-

---

(*a*) *Petites âmes.* E. J.

(*b*) *S'amusant frivolement comme de petits* babouins. E. J.

(*c*) *Et qui soit consentant, qui convienne, qui soit témoin de, etc.* E. J.

tant entre les dents, tout consciencieusement : « *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam* (1) ». Qui ne peult d'ailleurs, si se paye (*a*) de sa bourse. La renommee ne se prostitue pas à si vil compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compaignie de cette foule innumerable de petites actions iournalieres. Le marbre eslevera vos tiltres, tant qu'il vous plaira, pour avoir faict rapetasser un pan de mur, ou descrotter un ruisseau publicque; mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruict ne suyt pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est ioincte : voire ny la simple estimation n'est deue à nulle action qui naist de la vertu, selon les stoïciens; et ne veulent qu'on sçache seulement gré à celuy qui, par temperance, s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceulx qui ont cogneu les admirables qualitez de Scipion l'africain, refusent la gloire que Panaetius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons, comme gloire non tant sienne propre, comme de tout son siecle. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune; n'usurpons pas celles de la grandeur : les nostres sont plus naturelles; et d'autant plus solides et seures, qu'elles

---

(1) Non point à nous, Seigneur, non point à nous; mais à ton nom la gloire en soit donnée. *Ps.* 113, *v.* 1.

(*a*) *Qu'il se paye ainsi.* E. J.

sont plus basses. Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition, refusons l'ambition : desdaignons cette faim de renommee et d'honneur, basse et belistresse, qui nous le faict coquiner (a) de toute sorte de gents ; *quæ est ista laus, quæ possit è macello peti* (1)? par moyens abiects, et à quelque vil prix que ce soit : c'est deshonneur d'estre ainsin honnoré. Apprenons à n'estre non plus avides, que nous ne sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gents à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre, pour le prix qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats (b) de sa bonté le souspeçon en quoy i'entre qu'il soit produict, plus pour estre esclatant, que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'umbre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione et sine po-*

(a) *Mendier*. C.

(1) Quelle est cette louange qu'on peut acheter au marché? Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 15.

(b) *Ce qui m'oblige à rabattre quelque chose de sa bonté, c'est le soupçon, etc.* C.

pulo teste fiunt (1), dict le plus glorieux homme du monde. Ie n'avois qu'à conserver, et durer (*a*), qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre; mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez, et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi genereuse que le faire; mais elle est moins au iour (*b*), et ce peu que ie vaulx, est quasi tout de cette espece. En somme, les occasions en cette charge (*c*) ont suyvi ma complexion; de quoy ie leur sçais tresbon gré : est il quelqu'un qui desire estre malade pour veoir son medecin en besongne? et fauldroit il pas fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en practique? Ie n'ay point eu cett' humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et la maladie des affaires de cette cité rehaulsast et honnorast mon gouvernement: i'ay presté de bon cœur l'espaulé à leur aysance et facilité. Qui ne me vouldra sçavoir gré de l'ordre, de la doulce et muette tranquillité qui

---

(1) Pour moi, toutes les choses que je trouve les plus louables, ce sont celles qui se font sans ostentation, et dont on n'a point le peuple pour témoin. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25.

(*a*) *Et rester tranquille*. E. J.

(*b*) *A la mode, au goût du jour*. E. J.

(*c*) De maire de Bordeaux. E. J.

a accompaigné ma conduicte ; au moins ne peut il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre de ma bonne fortune. Et ie suis ainsi faict, que i'aime autant estre heureux, que sage; et debvoir mes succez purement à la grace de Dieu, qu'à l'entremise de mon operation. I'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publicques : i'ay encores pis que l'insuffisance; c'est qu'elle ne me desplaist gueres, et que ie ne cherche gueres à la guarir, veu le train de vie que i'ay desseigné (*a*). Ie ne me suis, en cette entremise, non plus satisfaict à moy mesme; mais à peu prez i'en suis arrivé à ce que ie m'en estois promis : et si ay de beaucoup surmonté ce que i'en avois promis à ceulx à qui i'avois à faire; car ie promets volontiers un peu moins ce que ie puis et ce que i'espere tenir. Ie m'asseure n'y avoir laissé ny offense, ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, ie sçais à tout le moins bien cela, que ie ne l'ay pas fort affecté :

> Mene huic confidere monstro!
> Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
> Ignorare! (1)

(*a*) *Que j'ai eu dessein de suivre, que je me suis tracé*. E. J.

(1) Moi! que je me fie à ce monstre! que je me repose seul sur ce calme perfide! Virg. *Enéide*, l. 5, v. 849.

CHAPITRE XI.

Des Boiteux.

Compte du temps par les années : son incertitude.

Il y a deux ou trois ans, qu'on accourcit l'an de dix iours en France (*a*). Combien de changements (*b*) debvoient suyvre cette reformation! Ce feut proprement remuer le ciel et la terre à la fois : ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place; mes voisins treuvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les iours nuisibles et propices, au mesme poinct iustement où ils les avoient assignez de tout temps : ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage; ny l'amende-

---

(*a*) En 1582, le pape Grégoire XIII, ayant remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvoit dans l'*année julienne* avoit produit dix jours de plus, fit retrancher ces dix jours de l'année 1582; et, au lieu du 5 octobre de cette année, on compta de suite le 15. C'est ce qui a fait appeler depuis cette manière de compter les années, *année grégorienne*, et le calendrier qui suit ce comput, *calendrier grégorien*, ou du nouveau style; tandis qu'on appelle le *calendrier du vieux style*, le calendrier julien; c'est celui que suivent encore les Russes et quelques autres peuples du rit grec. *Voyez* page 17. E. J.

(*b*) *Doibvent*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

ment ne s'y sent : Tant il y a d'incertitude par tout! tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse! On dict que ce reglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode, soubstrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques annees, le iour du bissexte, qui, ainsi comme ainsin, est un iour d'empeschement et de trouble, iusques à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exactement ce debte; ce que mesme on n'a pas faict par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques iours : et si, par mesme moyen, on pouvoit prouveoir à l'advenir, ordonnant qu'aprez la revolution de tel ou tel nombre d'annees, ce iour extraordinaire seroit tousiours eclipsé ; si bien que nostre mescompte ne pourroit d'ores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons aultre compte du temps, que les ans : il y a tant de siecles que le monde s'en sert; et si c'est une mesure que nous n'avons encores achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons touts les iours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aulcuns, que les cieux se compriment vers nous, en vieillissant, et nous iectent en incertitude des heures mesme et des iours? et des mois, ce que dict Plutarque (*a*), qu'encores de son

---

(*a*) *Quest. Rom.* n° 24. C.

temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune? Nous voylà bien accommodez (*a*), pour tenir registre des choses passees!

Vanité de l'esprit humain, qui cherche souvent les causes d'un fait avant que d'être assuré de ce fait.

Ie resvassois presentement, comme ie fois souvent, sur ce Combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Ie veois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences : ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisants causeurs! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduicte des choses; non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaictement plein et accompli selon nostre besoing, sans en penetrer l'origine et l'essence; ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en sçait les facultez premieres : Au contraire, et le corps et l'ame interrompent et alterent le droict qu'ils ont de l'usage du monde et d'eulx mesmes, y meslant l'opinion de science : les effects nous touchent, mais les moyens, nullement. Le determiner et le distribuer, appartient à la regence et à la maistrise; à l'inferiorité, subiection et apprentissage, appartient le iouïr, l'ac-

(*a*) *Nous voilà bien savants.* E. J.

cepter. Reprennons nostre coustume. Ils commencent ordinairement ainsi : « Comment est ce que cela se faict? » « Mais, se faict il? » fauldroit il dire. Nostre discours est capable d'estoffer cent aultres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture; il ne luy fault ny matiere ny baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le vuide que sur le plein, et de l'inanité (*a*) que de matiere;

Dare pondus idonea fumo (1).

Ie treuve, quasi partout, qu'il fauldroit dire : « Il n'en est rien »; et employerois souvent cette response : mais ie n'ose; car ils crient que c'est une desfaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance, et me fault ordinairement basteler (*b*), par compaignie, à traicter des subiects et contes frivoles que ie mescrois entierement : ioinct qu'à la verité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de faict; et peu de gents faillent, notamment aux choses malaysees à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veue, ou d'alleguer des tesmoings desquels l'auctorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fon-

(*a*) *Et de rien.* E. J.

(1) Tout prêt à donner du poids à de la fumée. Pers. sat. 5, v. 20.

(*b*) *Faire le bateleur, de compagnie.* E. J.

dements et les moyens de mille choses qui ne feurent oncques; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls. *Ita finitima sunt falsa veris, ... ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere* (1).

Faux miracles, comment accrédités dans le monde.

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust, et les allures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Ie treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie; mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer : nous aimons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre. I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là, iusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abbruvez de ce commencement d'estrangeté, venant à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et

(1) Le faux approche si fort du vrai, ... que le sage ne doit pas s'engager dans le précipice par des décisions trop expresses. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 21.

vont calfeutrant cet endroict de quelque piece faulse : oultre ce, que, *insitâ hominibus libidine alendi de industriâ rumores* (1), nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publicque; et, à son tour aprez, l'erreur publicque faict l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main ; de maniere que le plus esloingné tesmoing en est mieulx instruict que le plus voisin ; et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier. C'est un progrez naturel : car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre ; et, pour ce faire, ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que i'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix,

(1) Par la passion qui porte naturellement les hommes à faire courir des bruits incertains. Tit. Liv. l. 28, c. 24.

mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest de la verité naïfve : mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quite soubdain mon effort, et la luy donne sans exaggeration, sans emphase et remplissage. La parole vifve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinaire nous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi verò quidquam sit tam valdè, quàm nihil sapere, vulgare* (1). *Sanitatis patrocinium est, insanientium turba* (2). C'est chose difficile de resouldre (*a*) son iugement contre les opinions communes : la premiere persuasion, prinse du subiect mesme, saisit les simples ; de là elle s'espand aux habiles soubs l'auctorité du nombre et antiquité des tesmoi-

(1) Comme s'il n'y avoit rien de si commun que de mal juger des choses. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 39.

(2) Belle autorité pour la sagesse, qu'une multitude de fous ! D. August. *de Civit. Dei*, l. 6, c. 10.

(*a*) *D'avoir un jugement bien résolu, bien décidé.* E. J.

gnages. Pour moy, de ce que ie n'en croirois pas un, ie n'en croirois pas cent uns; et ne iuge pas les opinions par les ans. Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goutte avoit perdu un beau naturel et une alaigre composition, se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un presbtre, qui, par la voye des paroles et des gestes, guarissoit toutes maladies, qu'il feit un long voyage pour l'aller trouver, et, par la force de son apprehension, persuada et endormit ses iambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapprins de luy faire il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles adventures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le iugea indigne d'aulcun chastiement: comme si feroit on de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia* (1): nostre veue represente ainsi souvent de loing des images estranges qui s'esvanouïssent en s'approchant; *nunquam ad liquidum fama perducitur* (2).

---

(1) Nous admirons les choses qui trompent par leur éloignement. SENEC. epist. 118.

(2) Jamais la renommée ne peut se réduire à la vérité. QUINT. CURT. l. 9, c. 2, n° 13.

Ce qui fait qu'on a de la peine à se désabuser d'un faux miracle.

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement de si fameuses impressions! Cela mesme en empesche l'information; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes et dignes d'un si grand nom, on perd les vrayes; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse: et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent, et non preoccupé. Iusques à cette heure, touts ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy. Ie n'ay veu monstre et miracle au monde, plus exprez que moy mesme: on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps; mais plus ie me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins ie m'entends en moy.

Quel étoit le miracle le plus réel aux yeux de Montaigne.

Histoire d'un miracle bien près d'être accrédité, quoique bâti sur un fondement très-foible.

Le principal droict d'advancer et produire tels accidents, est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, ie trouvay la place encores toute chaulde d'un miracle qui venoit d'y faillir: par lequel le voisinage avoit esté amusé plusieurs mois; et commenceoient les provinces voisines de s'en esmouvoir et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un ieune homme du lieu s'estoit ioué à contrefaire, une nuict, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à aultre finesse qu'à iouïr d'un badinage present;

cela luy ayant un peu mieulx succedé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout (a) stupide et niaise; et feurent trois enfin, de mesme aage et pareille suffisance: et de presches domestiques en feirent des presches publicques, se cachants soubs l'autel de l'église, ne parlants que de nuict, et deffendants d'y apporter aulcune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde, et menace du iour du iugement, car ce sont subiects soubs l'auctorité et reverence desquels l'imposture se tapit plus ayseement, ils veinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules, qu'à peine y a il rien si grossier au ieu des petits enfants. Si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait iusques où se feust accreu ce bastelage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison; et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque iuge se vengera sur eulx de la sienne. On veoid clair en cette cy, qui est descouverte: mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, ie suis d'advis que nous soubstenons (a) nostre iugement, aussi bien à reiecter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, Fondement

(a) *Tout-à-fait*. E. J.

(b) *Suspendions*. C.

de tous les abus du monde.

ou, pour le dire plus hardiement, touts les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter : nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir veu de ses yeulx, et ce qu'un iuge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler, « Il me semble ». On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infaillibles : i'aime ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'adventure, Aulcunement, Quelque, On dict, Ie pense », et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre, enquestante, non resolutifve : « Qu'est ce à dire ? Ie ne l'entends pas, Il pourroit estre, Est il vray ? » qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veult guarir de l'ignorance, il fault la confesser. Iris est fille de Thaumantis (*a*) : l'admiration est fondement de toute philosophie ;

Espèce d'ignorance très-estimable.

(*a*) C'est-à-dire, *Iris* est fille de l'Admiration, selon la signification du mot *Thaumantis* en grec. E. J.

l'inquisition, le progrez; l'ignorance, le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse, qui ne doibt rien en honneur et en courage à la science: ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science qu'à concevoir la science. Ie veis en mon enfance un procez que Corras, conseiller de Thoulouse, feit imprimer, d'un accident estrange; de deux hommes qui se presentoient l'un pour l'aultre. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'aultre chose) qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celuy qu'il iugea coulpable, si merveilleuse et excedant de si loing nostre cognoissance et la sienne qui estoit iuge, que ie trouvai beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die, « La cour n'y entend rien »: plus librement et ingenuement que ne feirent les Areopagites (*a*); lesquels, se trouvants pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans.

Si des événements miraculeux racontés dans nos livres sacrés, on n'en peut rien conclure en

Les sorcieres de mon voisinage courent hazard de leur vie, sur l'advis de chasque nouvel aucteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, trescertains

(*a*) *Voyez* VALÈRE-MAXIME, l. 8, c. 1; et AULU-GELLE, l. 12, c. 7. C.

faveur de parcils événements modernes.

et irrefragables exemples, et les attacher à nos evenements modernes, puisque nous n'en voyons ny les causes, ny les moyens, il y fault aultre engin (*a*) que le nostre : il appartient, à l'adventure, à ce seul trespuissant tesmoignage de nous dire, « Cettuy cy en est, et celle là; et non, cet aultre ». Dieu en doibt estre creu, c'est vrayement bien raison; mais non pourtant un d'entre nous qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens), soit qu'il l'employe au faict d'aultruy, soit qu'il l'employe contre soy mesme.

Sur le chapitre des sorciers, Montaigne refusoit de rien décider, et traitoit de chimère la plupart des contes qu'on en fait.

Ie suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysemblable, evitant les reproches anciens, *maiorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt. — Cupidine humani ingenii, libentius obscura creduntur* (1). Ie veois bien qu'on se courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peine d'iniures exsecrables : Nouvelle façon de persuader! Pour Dieu mercy, ma creance

(*a*) *Esprit*. E. J.

(1) Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. — L'esprit humain est porté à croire volontiers les choses obscures. Tacit. *Hist.* l. 1, c. 22. — De ces deux passages, le second seul est de Tacite, et Coste a eu tort de les confondre, et d'attribuer toute cette citation à ce grand historien, qui certes n'auroit jamais écrit le premier passage, dont le style ne ressemble pas pas au sien. N.

ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceulx qui accusent de faulseté leur opinion ; ie ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite, egualement avecques eulx, sinon si imperieusement : *videantur sanè ; non affirmentur modò* (1). Qui establit son discours par braverie et commandement, montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs ; mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceulx cy ont bien de l'advantage. A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette ; et est nostre vie trop reelle et essencielle, pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques. Quant aux drogues et poisons, ie les mets hors de mon compte ; ce sont homicides, et de la pire espece : toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne fault pas tousiours s'arrester à la propre confession de ces gents icy, car on leur a veu parfois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes. En ces aultres accusations extravagantes, ie dirois volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect

(1) Qu'on les propose comme vraisemblables, mais qu'on ne les affirme pas. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 27.

supernaturel, il en doibt estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aulcuns de nos tesmoignages, ne doibt pas estre avily et communiqué legierement. I'ay les aureilles battues de mille tels contes : « Trois le veirent un tel iour, en levant : Trois le veirent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu » : certes, ie ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve ie plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que ie ne fois qu'un homme, en douze heures, passe quand et (*a*) les vents, d'orient en occident : combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminee, en chair et en os, par un esprit estrangier ? Ne cherchons pas des illusions du dehors et incogneues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner et elider (*b*) la verification par voye non merveilleuse : et suys l'advis de S. Augustin, « Qu'il vault mieulx pencher vers le doubte

---

(*a*) *Avec les vents*. E. J.

(*b*) *Détruire*. E. J.

que vers l'asseurance, ez choses de difficile preuve et dangereuse creance ». Il y a quelques annees que ie passay par les terres d'un prince souverain, lequel en ma faveur, et pour rabbattre mon incredulité, me feit cette grace de me faire veoir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre aultres, vrayement bien sorciere en laideur et deformité, tresfameuse de longue main en cette profession. Ie veis et preuves et libres confessions, et ie ne sçais quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlai tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que ie peusse; et ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le iugement par preoccupation. Enfin, et en conscience, ie leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la ciguë; *captisque res magis mentibus, quàm consceleratis, similis visa* (1) : la iustice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, ie n'en ay point senty qui m'attachent, et qui ne souffrent solution tousiours plus vraysemblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'experience et sur le faict,

(1) Il me sembla qu'il y avoit en cela plus de folie que de crime. Tit. Liv. l. 8, c. 18.

celles là, ie ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout : ie les trenche souvent, comme Alexandre son nœud. Aprez tout, c'est mettre ses coniectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif.

On recite par divers exemples (et Præstantius (*a*) de son pere), que, assopy et endormy bien plus lourdement que d'un parfaict sommeil, il fantasia estre iument, et servir de sommier (*b*) à des soldats : et ce qu'il fantasioit, il l'estoit. Si les sorciers songent ainsi materiellement; si les songes se peuvent ainsi parfois incorporer en effects, encores ne crois ie pas que nostre volonté en feust tenue à la iustice : ce que ie dis, comme celuy qui n'est pas iuge ny conseiller des roys, ny ne s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeïssance de la raison publicque, et en ses faicts et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au preiudice de la plus chestifve loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy; car, en ce que ie dis, ie ne pleuvis (*c*) aultre certitude, sinon que c'est ce que lors i'en avois en ma pensee,

Il est porté à croire que les sorciers ont l'imagination blessée, mais sans prétendre qu'on s'en rapporte à lui sur cet article.

(*a*) *Voyez* la *Cité de Dieu* de S. Augustin, l. 18, c. 18. C.

(*b*) *De cheval de somme*. E. J.

(*c*) *Je ne garantis*. C.

tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis que ie parle de tout, et de rien par maniere d'advis; *nec me pudet, ut istos, fateri nescire quòd nesciam* (1) : ie ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu; et feut ce que ie respondis à un grand qui se plaignoit de l'aspreté et contention de mes enhortements. Vous sentant bandé et preparé d'une part, ie vous propose l'aultre, de tout le soing que ie puis, pour esclaircir vostre iugement, non pour l'obliger. Dieu tient vos courages, et vous fournira (*a*) de chois. Ie ne suis pas si presumptueux, de desirer seulement que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance : ma fortune ne les a pas dressees à si puissantes et si eslevees conclusions. Certes, i'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles ie desgousterois volontiers mon fils, si i'en avois. Quoy? si les plus vrayes ne sont pas tousiours les plus commodes à l'homme : Tant il est de sauvage composition!

Réflexion sur un proverbe assez bizarre.

A propos, ou hors de propos, il n'importe; on dict en Italie, en commun proverbe, que

(1) Et je n'ai pas honte, comme eux, d'avouer que j'ignore ce que je ne sais point. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 25.

(*a*) *Vous fournira les moyens de choisir.* E. J.

celuy là ne cognoist pas Venus en sa parfaicte doulceur, qui n'a couché avecques la boiteuse. La fortune ou quelque particulier accident ont mis, il y a long temps, ce mot en la bouche du peuple : et se dict des masles comme des femelles; car la royne des Amazones respondit, au Scythe qui la convioit à l'amour, ἄριστα χωλὸς οἰφεῖ (a), le boiteux le faict le mieulx. En cette republicque feminine, pour fuyr la domination des masles, elles les stropioient dez l'enfance, bras, iambes et aultres membres qui leur donnoient advantage sur elles, et se servoient d'eulx à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. I'eusse dict que le mouvement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau plaisir à la besongne, et quelque poincte de doulceur à ceulx qui l'essayent; mais ie viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a decidé: elle dict que les iambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que

---

(*a*) Montaigne traduit ce passage grec après l'avoir cité. Érasme, dans ses *Adages*, n'a pas oublié le proverbe, *Claudus optimè virum agit :* mais il ne dit point d'où il l'a pris. On le trouve dans le *Scholiaste* de Théocrite, sur l'idylle 4, v. 62, et dans Michel Apostolius, *proverb. centur.* 4, *num.* 43. C. — C'est sans doute d'après cette opinion, que les anciens ont fait du boiteux Vulcain l'époux de Vénus. E. J.

les parties genitales qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries et vigoreuses; ou bien que ce default, empeschant l'exercice, ceulx qui en sont entachez dissipent moins leurs forces, et en viennent plus entiers aux ieux de Venus : qui est aussi la raison pour quoy les Grecs descrioient les tisserandes, d'estre plus chauldes que les aultres femmes, à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoy ne pouvons nous raisonner à ce prix là ? De celles icy ie pourrois aussi dire que ce tremoussement, que leur ouvrage leur donne ainsin assises, les esveille et sollicite, comme faict les dames le croulement (*a*) et tremblement de leurs coches. Ces exemples servent ils pas à ce que ie disois au commencement : Que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estendue de leur iurisdiction, si infinie, qu'elles iugent et s'exercent en l'inanité mesme et au non estre ? Oultre la flexibilité de nostre invention à forger des raisons à toutes sortes de songes, nostre imagination se treuve pareillement facile à recevoir des impressions de la faulseté, par bien frivoles apparences; car, par la seule auctorité de l'usage ancien et publicque de ce mot, ie me suis aultresfois faict accroire avoir receu

L'esprit de l'homme se forge des raisons des choses les plus chimériques.

(*a*) *L'ébranlement et l'agitation de leurs carrosses*. E. J.

plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela en recepte (*a*) de ses graces.

On donne des raisons opposées d'un même effet.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie (*b*), dict avoir remarqué cela, que nous avons les iambes plus grailes que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval : qui est celle mesme de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion ; car il dict, au rebours, que Germanicus avoit grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si soupple et erratique que nostre entendement ; c'est le soulier de Theramenes (*c*), bon à touts pieds : et il est double et divers ; et les matieres, doubles et diverses. « Donne moy une dragme d'argent (*d*) », disoit un philosophe cynique à Antigonus : « Ce n'est pas present de roy », respondit il : « Donne moy doncques un talent » : « Ce n'est pas present pour cynique ».

(*a*) *Au compte*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

(*b*) *Paragone dell' Italia alla Francia*, p. 11. *Nella parte prima delle rime e prose del sig.* TORQ. TASSO, *in Ferrara*, an. 1585. C.

(*c*) *Voyez* ÉRASME, sur le proverbe *Theramenis cothurnus*, auquel Montaigne fait allusion. C.

(*d*) SENEC. *de Benef.* l. 2, c. 17. C.

Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quâ succus in herbas :
Seu durat magis, et venas astringit hiantes ;
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut boreæ penetrabile frigus adurat (1).

Ogni medaglia ha il suo riverso (2).

C'est ce qui a donné lieu à l'opinion des académiciens.

Voylà pourquoy Clitomachus (*a*) disoit anciennement que Carneades avoit surmonté les labeurs de Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est à dire l'opinion et la temerité de iuger. Cette fantasie de Carneades, si vigoreuse, nasquit à mon advis anciennement de l'impudence de ceulx qui font profession de sçavoir, et de leur oultrecuidance desmesuree. On meit Esope en vente, avecques deux aultres esclaves : l'acheteur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire ; celuy là, pour se faire valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela : le deuxiesme

---

(1) « Souvent, dit Virgile, il est bon de mettre le feu dans un champ stérile, et de brûler le chaume inutile. »

Soit qu'en la (*la terre*) dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

Virg. *Géorg.* l. 1, v. 89. (*Traduct. de M. Delille.*)

(2) Toute médaille a son revers.

(*a*) Dans Cicéron, *Acad. quæst.* l. 4, c. 34. C.

en respondit de soy autant ou plus : quand ce feut à Esope, et qu'on luy eut aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : « Rien, dict il, car ceulx cy ont tout preoccupé : ils sçavent tout ». Ainsin est il advenu en l'eschole de la philosophie : la fierté de ceulx qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'aultres, par despit et par emulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aulcune chose : les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extremité que les aultres tiennent en la science, à fin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immoderé partout; et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la necessité, et impuissance d'aller oultre.

CHAPITRE XII.

De la physionomie.

Nous admirons les discours de Socrate par pur respect pour l'approbation publique, sans en discerner la véritable valeur.

QUASI toutes les opinions que nous avons sont prinses par auctorité et à credit : il n'y a point de mal ; nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amis nous ont laissee, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation publicque ; ce n'est pas par nostre cognoissance :

ils ne sont pas selon nostre usage ; s'il naissoit, à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que poinctues, bouffies, et enflees d'artifice : celles qui coulent soubs la naïfveté et la simplicité, eschappent ayseement à une veue grossiere comme est la nostre ; elles ont une beauté delicate et cachee ; il fault la veue nette, et bien purgee, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? Socrates faict mouvoir son ame d'un mouvement naturel et commun ; ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme : il n'a iamais en la bouche, que cochers, menuisiers, savetiers et massons : ce sont inductions et similitudes tirees des plus vulgaires et cogneues actions des hommes ; chascun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions iamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne r'esleve, qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent ; et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy cy ne se propose point des vaines fantasies : sa fin feut, Nous fournir de choses et de preceptes qui reellement et plus ioinctement servent à la vie ;

> Servare modum, finemque tenere,
> Naturamque sequi (1).

Il feut aussi tousiours un et pareil, et se monta, non par (*a*) saillies, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur; ou, pour mieulx dire, il ne monta rien, mais ravalla plustost et ramena à son poinct originel et naturel, et luy soubmeit la vigueur, les aspretez et les difficultez; car, en Caton, on veoid bien à clair que c'est une allure tendue bien loing au dessus des communes; aux braves exploicts de sa vie, et en sa mort, on le sent tousiours monté sur ses grands chevaulx; cettuy cy ralle (*b*) à terre, et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au train de la vie humaine.

Caractère de Socrate, qui nous a été représenté par des témoins très-fidèles et très-éclairés.

Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy du quel nous ayons plus certaine cognoissance : il a esté esclairé par les plus clairvoyants hommes qui feurent oncques; les tesmoings que nous avons de luy

(1) Régler ses actions, avoir un but déterminé, et suivre la nature. Lucan. l. 2, v. 381.

(*a*) *Par boutades*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne C.

(*b*) *Va terre à terre*. C.

sont admirables en fidelité et en suffisance. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estirer (*a*), il en ayt produict les plus beaux effects de nostre ame : il ne la represente ny eslevee, ny riche ; il ne la represente que saine, mais certes d'une bien alaigre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se picquer, il dressa non seulement les plus reglees, mais les plus haultes et vigoreuses creances, actions et mœurs, qui feurent oncques. C'est luy qui ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus iuste et plus laborieuse besongne et plus utile. Voyez le plaider devant ses iuges ; voyez par quelles raisons il esveille son courage aux hazards de la guerre ; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences ; les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force ; il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand' faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peult d'elle mesme.

Nous sommes, chascun, plus riches que nous

L'homme

(*a*) *Ou les étendre, les agrandir.* E. J.

incapable de modération, même à l'égard de la science.

ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste; on nous duict à nous servir plus de l'aultruy, que du nostre. En aulcune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing: de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peult estreindre; son avidité est incapable de moderation. Ie treuve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme: il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peult faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, estendant l'utilité du sçavoir, autant qu'est sa matiere: *ut omnium rerum, sic litterarum quoque, intemperantiâ laboramus* (1): et Tacitus (*a*) a raison de louer la mere d'Agricola, d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de science. C'est un bien, à le regarder d'yeulx fermes, qui a, comme les aultres biens des hommes, beaucoup de vanité et foiblesse propre et naturelle, et d'un cher coust. L'acquisition en est bien plus hazardeuse que de toute aultre viande ou boisson; car, ailleurs, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau; et là, nous avons loy d'en examiner la valeur, combien, et à quelle heure, nous en prendrons: mais les sciences, nous ne les pouvons d'arrivee mettre

La science est un bien dont l'acquisition est dangereuse. Celle qui est absolument utile, se trouve naturellement en nous.

(1) Nous ne mettons pas plus de modération dans l'étude des lettres, que dans tout le reste. Senec. epist. 106.

(*a*) *In Vitâ Agricolæ*, §. 4. C.

en aultre vaisseau qu'en nostre ame ; nous les avallons en les achetant, et sortons du marché ou infects desià, ou amendez : il y en a qui ne font que nous empescher et charger, au lieu de nourrir ; et telles encores, qui, soubs tiltre de nous guarir, nous empoisonnent. I'ay prins plaisir de veoir, en quelque lieu, des hommes, par devotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de penitence : c'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres, et priver l'ame de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science ; et est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y ioindre encores celle de l'esprit. Il ne nous fault gueres de doctrine pour vivre à nostre ayse : et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu prez vaine et superflue ; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : *paucis opus est litteris ad mentem bonam* (1) : ce sont des excez fiebvreux de nostre esprit, instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous ; vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrays, et

(1) On n'a pas besoin de savoir beaucoup, pour être sage. SENEC. epist. 106.

les plus propres à vous servir à la necessité : ce sont ceulx qui font mourir un païsan, et des peuples entiers, aussi constamment qu'un philosophe. Feusse ie mort moins alaigrement avant qu'avoir veu les Tusculanes? i'estime que non : et, quand ie me treuve au propre, ie sens que ma langue s'est enrichie; mon courage, de rien ; il est comme nature me le forgea, et se targue (*a*) pour le conflict, non que d'une marche naturelle et commune : les livres m'ont servy non tant d'instruction, que d'exercitation. Quoy, si la science, essayant de nous armer de nouvelles deffenses contre les inconvenients naturels, nous a plus imprimé en la fantasie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a ses raisons et subtilitez à nous en couvrir? Ce sont voirement subtilitez, par où elle nous esveille souvent bien vainement : les aucteurs mesmes plus serrez et plus sages, voyez autour d'un bon argument, combien ils en sement d'aultres legiers, et, qui y regarde de prez, incorporels (*b*); ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent : mais d'autant que ce peult estre utilement, ie ne les veulx pas aultrement

---

(*a*) *Et s'arme pour le combat ; mais ce n'est que d'une marche naturelle, etc.* — *Se targuer* signifie proprement *se couvrir d'une targe* ou *targue*, espèce de bouclier. Nicot.

(*b*) *Sans corps, vides de sens et frivoles.* E. J.

esplucher; il y en a ceans assez de cette condition, en divers lieux, ou par emprunt, ou par imitation. Si se fault il prendre un peu garde, de n'appeller pas force, ce qui n'est que gentillesse; et ce qui n'est que aigu, solide; ou bon, ce qui n'est que beau; *quæ magis gustata, quàm potata, delectant* (1): tout ce qui plaist, ne paist pas, *ubi non ingenii, sed animi negotium agitur* (2).

Sénèque fait de grands efforts pour se préparer contre la mort.

A veoir les efforts que Seneque se donne pour se preparer contre la mort; à le veoir suer d'ahan (*a*) pour se roidir et pour s'asseurer, et se debattre si long temps en cette perche, i'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eust, en mourant, trez vaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si frequente, montre qu'il estoit chauld, et impetueux luy mesme, *magnus animus remissiùs loquitur, et securius.... non est alius ingenio, alius animo color* (3), il le fault convaincre à ses despens; et montre aulcunement (*b*) qu'il estoit pressé de son adversaire.

(1) Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'estomac. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 5.

(2) Lorsqu'il s'agit de l'âme, et non de l'esprit. Senec. epist. 75.

(*a*) *D'effort, de fatigue, de tourment.* E. J.

(3) Une âme forte s'exprime d'une manière plus négligée, plus tranquille..... L'esprit a la même teinte que l'âme. Senec. epist. 115, 114.

(*b*) *Quelque peu.* E. J.

Plutarque est moins tendu, et par cela même plus persuasif.

La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasifve : ie croirois ayseement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reglez. L'un, plus vif (*a*), nous picque et eslance en sursault ; touche plus l'esprit : l'aultre, plus rassis (*b*), nous informe (*c*), establit et conforte constamment ; touche plus l'entendement. Celuy là ravit nostre iugement : cettuy cy le gaigne. I'ay veu pareillement d'aultres escripts, encores plus reverez, qui en la peincture du combat qu'ils soubstiennent contre les aiguillons de la chair, les representent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voierie (*d*) du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance. A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y voyons espandus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote, ny Caton, ny exemple ny precepte ; de ceulx là tire nature touts les iours des effects de

Fermeté des gens du commun contre les accidents les plus fâcheux de la vie et contre la mort, plus instructive que les discours des philosophes.

(*a*) *Plus aigu*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

(*b*) *Plus solide*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

(*c*) *Nous forme*. E. J.

(*d*) *De la lie du peuple*. C.

constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celuy là qui fouït mon iardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, de quoy ils appellent les maladies, en addoulcissent et amollissent l'aspreté : la Phthisie, c'est la toux pour eulx; la Dysenterie, devoyement d'estomach; un Pleuresis, c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doulcement, ils les supportent aussi; elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'allictent que pour mourir. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est* (1).

Description des désordres affreux d'une guerre civile, dans lesquels Montaigne se trouve enveloppé.

I'escrivois cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droict sur moy : i'avois, d'une part, les ennemis à ma porte; d'aultre part, les picoreurs, pires ennemis, *non armis, sed vitiis certatur* (2); et essayois (*a*) toute sorte d'iniures militaires, à la fois :

(1) Cette vertu simple et naïve a été changée en une science pleine de subtilité, obscure. SENEC. epist. 95.

(2) Ce n'est pas par les armes que l'on combat, mais par les crimes.

(*a*) *J'essuyois, j'éprouvois.* E. J.

Hostis adest dextrâ lævâque à parte timendus,
Vicinoque malo terret utrumque latus (1).

Monstrueuse guerre! les aultres agissent au dehors; cette cy encores contre soy, sé ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruyneuse, qu'elle se ruyne quand et quand le reste, et se deschire et despece de rage. Nous la voyons plus souvent se dissouldre par elle mesme, que par disette d'aulcune chose necessaire ou par la force ennemie. Toute discipline la fuyt : elle vient guarir la sedition, et en est pleine; veult chastier la desobeïssance, et en montre l'exemple; et, employee à la deffense des loix, fait sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous! nostre medecine porte infection!

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

Exsuperat magis, ægrescitque medendo (2).

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Iustificam nobis mentem avertêre deorum (3).

---

(1) A droite, à gauche, un ennemi redoutable me presse; des deux côtés je crains également. Ovid. *de Ponto*, eleg. 3, l. 1, v. 57.

(2) Les remèdes ne font qu'aigrir le mal. *Énéide*, l. 12, v. 46.

(3) Le juste, l'injuste, confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux. Catull. carm. 62, *de Nuptiis Pelei et Thetidos*, v. 405.

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons: aulcune partie n'est exempte de corruption; car il n'est air qui se hume si gouluement, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier: des François on ne sçait plus faire un corps d'armee constant et reglé. Quelle honte! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font veoir des soldats empruntez! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef (*a*), chascun selon la sienne; il a plus à faire au dedans qu'au dehors: c'est au commandant de suyvre, courtizer et plier, à luy seul d'obeïr; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de veoir combien il y a de lascheté et de pusil-

---

(*a*) *Non à la discrétion du chef, mais chacun selon la sienne. Ce chef a plus à faire au-dedans qu'au-dehors. C'est le commandant qui seul est obligé de suivre les soldats, de leur faire la cour, de s'accommoder à leurs fantaisies, de leur obéir: à tout autre égard, il n'y a que licence et dissolution dans nos armées.* Si cette paraphrase paroît inutile à certains critiques qui entendent tout à demi-mot, je les prie de considérer qu'elle pourroit être de quelque usage à d'autres, puisque, dans ce même endroit, le traducteur anglois, homme d'esprit, s'est fort éloigné de la pensée de Montaigne. C.

lanimité en l'ambition ; par combien d'abiection et de servitude il luy fault arriver à son but : mais cecy me desplaist il, de veoir des natures debonnaires, et capables de iustice, se corrompre touts les iours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume ; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nees, sans gaster les bonnes et genereuses : si que, si nous continuons, il restera malayseement à qui fier la santé de cet estat, au cas que fortune nous la redonne :

> Hunc saltem everso iuvenem succurrere seclo
> Ne prohibete ! (1)

Qu'est devenu cet ancien precepte? que les soldats ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy (*a*) : et ce merveilleux exemple? qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee romaine, elle feut

---

(1) N'empêchez pas, du moins, que ce héros ne soutienne l'état sur le penchant de sa ruine. VIRG. *Géorg.* l. 1, v. 500. — Si je ne me trompe, Montaigne veut parler ici de Henri de Bourbon, roi de Navarre, qui, devenu roi de France, après la mort de Henri III, nonseulement sauva l'état, qu'il avoit assisté pendant la vie de ce prince, mais le rendit plus florissant et plus redoutable qu'il n'avoit été depuis long-temps. C.

(*a*) VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 7, *in extern.* n° 2. C.

veue landemein en desloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, meures et delicieuses (*a*). I'aimerois bien que nostre ieunesse, au lieu du temps qu'elle emploie à des peregrinations moins utiles, et apprentissages moins honnorables, elle le meist, moitié à veoir de la guerre sur mer, soubs quelque bon capitaine commandeur de Rhodes ; moitié à recognoistre la discipline des armees turkesques, car elle a beaucoup de differences, et d'advantages sur la nostre : cecy en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expeditions ; là, plus retenus et craintifs ; car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en la guerre ; pour un œuf prins sans payer, ce sont, de compte prefix, cinquante coups de baston ; pour toute aultre chose, tant legiere soit elle, non necessaire à la nourriture, on les empale, ou decapite sans deport (*b*). Ie me suis estonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquerant qui feut oncques, de veoir, que lors qu'il subiugua l'Ægypte, les beaux iardins d'autour de la ville de Damas, touts ouverts, et en terre de conqueste, son armee campant sur le lieu mesme, feurent laissez vier-

---

(*a*) C'est ce que rapporte Frontin, au sujet de l'armée de M. Scaurus, *Stratag.* l. 4, c. 3, n° 13. C.

(*b*) *Sans déplacement, sur le lieu du délit.* E. J.

ges des mains des soldats, parce qu'ils n'avoient pas eu le signe de piller.

Si rien peut autoriser la violence qu'on fait à son pays, sous le prétexte de corriger les abus de son gouvernement.

Mais est il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une drogue (*a*) si mortelle? non pas, disoit Favonius (*b*), l'usurpation de la possession tyrannique d'une respublicque. Platon (*c*), de mesme, ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guarir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hazarde tout, et qui couste le sang et ruyne des citoyens; establissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là, et seulement prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire; et semble sçavoir mauvais gré à Dion, son grand amy, d'y avoir un peu aultrement procedé. I'estois Platonicien de ce costé là, avant que ie sceusse qu'il y eust de Platon au monde. Et si ce personnage doibt purement estre refusé de nostre consorce (*d*), luy qui, par la sincerité de sa conscience, merita envers la faveur divine de penetrer si avant en la chrestienne lumiere, au travers des tenebres publicques du monde de son temps, ie ne pense pas qu'il nous siese bien de nous laisser instruire à un païen combien c'est d'impieté de

(*a*) *Par une guerre civile*. C.

(*b*) Plutarque, *Vie de Marcus Arutus*, c. 3. C.

(*c*) Epist. 7, *à Perdiccas*. C.

(*d*) *De notre sort commun*. E. J.

n'attendre de Dieu nul secours simplement sien, et sans nostre cooperation! Ie doubte souvent, si, entre tant de gents qui se meslent de telle besongne, nul s'est rencontré d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé Qu'il alloit vers la reformation, par la derniere des difformations; qu'il tiroit vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de trescertaine damnation; Que, renversant la police, le magistrat et les loix, en la tutelle des quelles Dieu l'a colloqué, desmembrant sa mere et en donnant à ronger les pieces à ses anciens ennemis, remplissant des haines parricides les courages fraternels, appellant à son ayde les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacrosaincte doulceur et iustice de la loi divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impetuosité; amorsons les et les attisons par le glorieux tiltre de iustice et devotion. Il ne se peult imaginer un pire estat des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime, et prendre, avecques le congé du magistrat, le manteau de la vertu: *nihil in speciem fallaciùs, quàm prava religio, ubi deorum numen prætenditur sceleribus* (1):

---

(1) Rien de plus spécieux, rien de plus trompeur que la superstition, qui prend pour prétexte de ses crimes l'intérêt des dieux. Tit. Liv. l. 39, c. 16.

l'extreme espece d'iniustice, selon Platon (*a*), c'est que, ce qui est iniuste soit tenu pour iuste.

Pilleries auxquelles Montaigne fut exposé des deux côtés.

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presents seulement,

> Undique totis
> Usque adeò turbatur agris (1),

mais les futurs aussi : les vivants y eurent à patir; si eurent ceulx qui n'estoient encores nays : on le pilla, et moy par consequent, iusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues annees :

> Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt;
> Et cremat insontes turba scelesta casas.
>
> Muris nulla fides, squalent populatibus agri (2).

Oultre cette secousse, i'en souffris d'aultres : i'encourus les inconvenients que la moderation apporte en telles maladies : ie feus pelau-

---

(*a*) *De Republ.* l. 2. C.

(1) Tant sont affreux les désordres qui règnent dans nos campagnes! Virg. eclog. 1, v. 11.

(2) Ils détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener, et, dans leur fureur barbare, ils brûlent jusqu'à nos chaumières..... Nulle sûreté dans nos murs; nos champs désolés se couvrent de ruines. — Les deux premiers vers sont d'Ovide, *Trist.* eleg. 10, l. 3, v. 65. J'ignore la source du troisième. N.

dé (*a*) à toutes mains ; au Gibelin, i'estois Guelphe; au Guelphe, Gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais ie ne sçais où c'est. La situation de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voisinage, me presentoient d'un visage; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees, car il n'y avoit où mordre; ie ne desempare iamais les loix, et qui m'eust recherché, m'en eust deu de reste : c'estoient suspicions muettes qui couroient soubs main, ausquelles il n'y a iamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. I'ayde ordinairement aux presumptions iniurieuses que la fortune seme contre moy, par une façon que i'ay, dez tousiours, de fuyr à me iustifier, excuser et interpreter; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle; *perspicuitas enim argumentatione elevatur* (1) : et, comme si chascun voyoit en moy aussi clair que ie fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, ie m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si ie ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de response. Mais ceulx qui le prennent pour une

---

(*a*) *Écorché, dépouillé.* E. J.

(1) Car la dispute affoiblit l'évidence. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 4.

trop haultaine confiance ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceulx qui le prennent pour foiblesse d'une cause indeffensible; nommeement les grands, envers lesquels, faulte de soubmission, est l'extreme faulte, rudes à toute iustice qui se cognoist, qui se sent, non desmise (a), humble et suppliante: i'ay souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'adveint lors, un ambitieux s'en feust pendu; si eust faict un avaricieux. Ie n'ay soing quelconque d'acquerir;

> Sit mihi, quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam
> Quod superest ævi, si quid superesse volent dî (1):

mais les pertes qui me viennent par l'iniure d'aultruy, soit larrecin, soit violence, me pincent environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maulx accoururent à moy à la file: ie les eusse plus gaillardement soufferts à la foule. Ie pensay desià, entre mes amis, à qui ie pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgraciee: aprez avoir rodé les yeulx par tout,

Quel parti il prit dans son infortune.

(a) *Soumise*. E. J.

(1) Que les dieux me conservent le peu que j'ai, et même moins, s'il le faut; que j'emploie pour moi-même les jours qui me restent, s'ils veulent m'en accorder encore. Hor. epist. 18, l. 1, v. 107.

ie me trouvai en pourpoinct (*a*). Pour se laisser tumber à plomb, et de si hault, il fault que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunee : elles sont rares, s'il y en a. Enfin, ie cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et de ma necessité; et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que ie me recommendasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus prez à moy. En toutes choses les hommes se iectent aux appuis estrangiers, pour espargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui sçait s'en armer : chascun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus que c'estoient utiles inconvenients : d'autant, Premierement, qu'il fault advertir à coup de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peult assez; comme, par le feu et violence des coings, nous ramenons un bois tortu, à sa droicture. Ie me

---

(*a*) Je crois que cela signifie, *je me trouvai nu, en chemise, avec mon seul pourpoint*, c'est-à-dire, *dépouillé de mon bien.* C'est dans ce sens, selon Trévoux, qu'on dit *mettre un homme en pourpoint.* Et je vois, dans la lettre de Montaigne à son père, tom. V, ce passage : *C'estoit un flux de ventre qu'il avoit prins, jouant en pourpoinct soubs une robbe de soye;* et tom. IV, *le pourpoinct* opposé à *la saye :* ce qui me confirme dans l'opinion que le pourpoint étoit, dans le sens où l'auteur l'entend, une espèce de casaquin. E. J.

presche, il y a si long temps, de me tenir à moy, et separer des choses estrangieres : toutesfois, ie tourne encores tousiours les yeulx à costé ; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente : Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte! i'ois encores, sans rider le front, les subornements qu'on me faict pour me tirer en place marchande ; et m'en deffends si mollement, qu'il semble que ie souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or, à un esprit si indocile, il fault des bastonnades ; et fault rebattre et resserrer, à bon coups de mail (*a*), ce vaisseau qui se desprend, se descoust, qui s'eschappe et desrobbe de soy. Secondement, que cet accident me servoit d'exercitation pour me preparer à pis ; si moy, qui, et par le benefice de la fortune, et par la condition de mes mœurs, esperois estre des derniers, venois à estre, des premiers, attrappé de cette tempeste ; m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie, et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy : *potentissimus est qui se habet in potestate* (1). En un temps ordinaire et tranquille, on se prépare à des accidents moderez et communs :

(*a*) *Maillet*. E. J.

(1) Le plus puissant est celui qui est le maître de lui-même. Senec. epist. 90.

mais en cette confusion, où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid à chasque heure sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oysif: tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme ie ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que ie n'aye regret de ne les avoir peu mieulx considerer, present : ainsi faict ma curiosité, que ie m'aggree aulcunement de veoir de mes yeulx ce notable spectacle de nostre mort publicque, ses symptomes et sa forme; et, puisque ie ne la puis retarder, ie suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en umbre mesme, et en la fable des theatres, la montre des ieux tragiques de l'humaine fortune : ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons; mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons. Ie doubte si ie puis assez

honnestement advouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, ie l'ay plus de moitié passee en la ruyne de mon païs. Ie me donne un peu trop bon marché de patience, ez accidents qui ne me saisissent au propre; et, pour me plaindre à moy, regarde non tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, et dedans et dehors. Il y a de la consolation à eschever (*a*) tantost l'un, tantost l'aultre, des maulx qui nous guignent (*b*) de suitte, et assenent ailleurs autour de nous : aussi, qu'en matiere d'interests publicques, à mesure que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible; ioinct qu'il est vray, à demy, *tantùm ex publicis malis sentimus, quantùm ad privatas res pertinet* (1); et que la santé d'où nous partismes estoit telle, qu'elle soulage elle mesme le regret que nous en debvrions avoir. C'estoit santé, mais non (*c*) qu'à la comparaison de la maladie qui l'a suyvie; nous ne sommes cheus de gueres hault : la corruption et le brigandage qui est en dignité et en office, me semble le moins supportable; on nous vole moins iniurieuseement dans un bois, qu'en

---

(*a*) *Esquiver.* E. J.

(*b*) *Qui nous visent et guettent.* E. J.

(1) Nous ne sentons des maux publics que ce qui nous touche. Tit. Liv. l. 30, c. 44.

(*c*) *Mais ce ne l'étoit que par la, etc.* E. J.

lieu de seureté. C'estoit une ioincture universelle de membres gastez en particulier, à l'envy les uns des aultres, et, la pluspart, d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ny ne demandoient guarison. Ce croulement doncques m'anima, certes, plus qu'il ne m'atterra, à l'aide de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye iamais non plus les maulx que les biens touts purs aux hommes, ma santé teint bon ce temps là, oultre son ordinaire; et, ainsi que sans elle ie ne puis rien, il est peu de choses que ie ne puisse avecques elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus oultre: et esprouvay, en ma patience, que i'avois quelque tenue contre la fortune; et qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Ie ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoreuse: ie suis son serviteur; ie luy tends les mains: Pour Dieu, qu'elle se contente! Si ie sens ses assauts? si fais. Comme ceulx que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner à quelque plaisir, et leur eschappe un soubsrire: ie puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'ennuyeuse imagination; mais ie me laisse pourtant, à

boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensees, qui me battent pendant que ie m'arme pour les chasser ou pour les luicter.

Peste funeste qui survint alors dans le pays où vivoit Montaigne.

Voicy un aultre rengregement de mal qui m'arriva à la suitte du reste : Et dehors et dedans ma maison, ie feus accueilli d'une peste, vehemente au prix de toute aultre : car, comme les corps sains sont subiects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là; aussi mon air tressalubre, où, d'aulcune memoire, la contagion, bien que voisine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges :

> Mista senum et iuvenum densantur funera, nullum
> Sæva caput Proserpina fugit (1) :

i'eus à souffrir cette plaisante (*a*) condition, que la veue de ma maison m'estoit effroyable; tout ce qui y estoit, estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, feus en trespenible queste de

---

(1) Jeunes gens, vieillards, tout s'entasse pêle-mêle dans le tombeau; nulle tête n'échappe à l'inexorable Proserpine. Hor. od. 28, l. 1, v. 19.

(*a*) Cette épithète est ici fort mal placée, si je ne me trompe. Le mot de *pesante* y viendroit beaucoup mieux : car, à quoi bon plaisanter dans un sujet si funeste? Je ne saurois croire que Montaigne se soit oublié jusque-là. C.

retraicte pour ma famille; une famille esgaree, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur où (a) qu'elle cherchast à se placer : ayant à changer de demeure, soubdain qu'un de la troupe commenceoit à se douloir du bout du doigt; toutes maladies sont alors prinses pour peste; on ne se donne pas le loysir de les recognoistre. Et c'est le bon, que selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante iours en transe de ce mal : l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et enfiebvrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si ie n'eusse eu à me ressentir de la peine d'aultruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane; car ie porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse gueres, laquelle on craint particulierement en ce mal; et si, estant seul, ie l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloingnee : c'est une mort qui ne me semble des pires; elle est communement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publicque, sans cerimonie, sans dueil, sans presse. Mais, quant au monde des environs, la centiesmē partie des ames ne se peut sauver :

(a) *En quelque lieu qu'elle, etc.* E. J

Videas desertaque regna
Pastorum, et longè saltus latèque vacantes (1).

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel; ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps.

Fermeté du commun peuple dans ce désastre général.

Or lors, quel exemple de resolution ne veismes nous en la simplicité de tout ce peuple? Generalement, chascun renonceoit au soing de la vie : les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du païs; touts indifferemment se preparants et attendants la mort, à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effrayee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à cette necessité, et que ce feust une condamnation universelle et inevitable. Elle est tousiours telle : mais à combien peu tient la resolution au mourir? la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compaignie, nous en rend l'apprehension diverse. Voyez ceulx cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois, enfants, ieunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. I'en veis qui craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : et n'y cogneus communement aultre soing que des sepultures; il leur faschoit de veoir les corps espars emmy

(1) Vous auriez vu les campagnes et les bois changés en de vastes déserts. Virg. *Géorg.* l. 3, v. 476.

les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descoupent (*a*)! les Neorites (*b*), nation qu'Alexandre subiugua, iectent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez : seule sepulture estimee entr'eulx heureuse. Tel, sain, faisoit desià sa fosse : d'aultres s'y couchoient encores vivants; et un manœuvre des miens, avecques ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre, en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son ayse, d'une entreprinse en haulteur aulcunement (*c*) pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la iournee de Cannes, la teste plongee dans des trous (*d*), qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains en s'y suffoquant? Somme, toute une nation feut incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aulcune resolution estudiee et consultee.

Si, dans les maux qui troublent la vie humaine, nous tirons de grands secours des in-

La pluspart des instructions de la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature, et luy voulons

(*a*) *Se découpent, se partagent en différentes formes*. E. J.

(*b*) Diodore de Sicile, l. 17, c. 105. C.

(*c*) *Presque*. E. J.

(*d*) Tite-Live, l. 22, c. 51. C.

structions de la science.

apprendre sa leçon; elle qui nous menoit si heureusement et si seurement : et cependant les traces de son instruction, et ce peu qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contraincte de l'aller touts les iours empruntant pour en faire patron, à ses disciples, de constance, d'innocence et de tranquillité. Il faict beau veoir, Que ceulx cy, pleins de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu; et Que nostre sapience apprenne, des bestes mesmes, les plus utiles enseignements aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie, comme il nous fault vivre et mourir, mesnager nos biens, aimer et eslever nos enfants, entretenir iustice : singulier tesmoignage de l'humaine maladie; et Que cette raison, qui se manie à nostre poste (*a*), trouvant tousiours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aulcune trace apparente de la nature; et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile; ils l'ont sophistiquee de tant d'argumentations et de discours appellez du dehors, qu'elle en est devenue variable et particuliere à chascun, et a perdu son propre visage, constant et uni-

(*a*) *A notre gré.* E. J.

versel, et nous fault en chercher tesmoignage des bestes, non subiect à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions : car il est bien vray qu'elles mesmes ne vont pas tousiours exactement dans la route de nature; mais ce qu'elles en desvoyent, c'est si peu que vous en appercevez tousiours l'orniere : tout ainsi que les chevaulx qu'on mene en main, font bien des bonds et des escapades, mais c'est à la longueur de leurs longes, et suyvent ce neantmoins tousiours les pas de celuy qui les guide; et comme l'oyseau prend son vol, mais soubs la bride de sa filiere. *Exilia, tormenta, bella, morbos, naufragia meditare :..... ut nullo sis malo tiro* (1) : à quoy nous sert cette curiosité de preoccuper touts les inconvenients de l'humaine nature, et nous preparer avecques tant de peine à l'encontre de ceulx mesmes qui n'ont, à l'adventure, point à nous toucher? *parem passis tristitiam facit, pati posse* (2), non seulement le coup, mais le vent et le pet, nous frappe (*a*); ou, comme les plus fiebvreux, car

---

(1) Méditez souvent l'exil, la torture, les guerres, les maladies, les naufrages,.... afin que vous soyez préparé à tout accident. Senec. epist. 91, 107.

(2) Il est aussi pénible de craindre un mal que de l'avoir souffert. Senec. epist. 74.

(*a*) *Non ad ictum tantùm exagitamur, sed ad crepitum.* Id. ibid.

certes c'est fiebvre, aller dez à cette heure vous faire donner le fouet, parce qu'il peult advenir que fortune vous le fera souffrir un iour; et prendre vostre robbe fourree dez la S. Iean, parce que vous en aurez besoing à Noël? Iectez vous en l'experience de touts les maulx qui vous peuvent arriver, nommeement des plus extremes; esprouvez vous là, disent ils; asseurez vous là : Au rebours, le plus facile et plus naturel seroit en descharger mesme sa pensee : ils ne viendront pas assez tost; leur vray estre ne nous dure pas assez, il fault que nostre esprit les estende et alonge, et qu'avant la main il les incorpore en soy et s'en entretienne, comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement à nos sens. « Ils poiseront assez, quand ils y seront, dict un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure (*a*); ce pendant, favorise toy; crois ce que tu aimes le mieulx : que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta malefortune, et de perdre le present, par la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecques le temps? » Ce sont ses mots (*b*). La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maulx!

(*a*) SENEC. epist. 13 et 98. C.

(*b*) *Id.* epist. 13. C.

Curis acuens mortalia corda ! (1)

ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance! Il est certain qu'à la pluspart, la preparation à la mort a donné plus de torment que n'a faict la souffrance. Il feut iadis veritablement dict, et par un bien iudicieux aucteur, *Minùs afficit sensus fatigatio, quàm cogitatio* (2). Le sentiment de la mort presente nous anime parfois, de soy mesme, d'une prompte resolution de ne plus eviter chose du tout inevitable : plusieurs gladiateurs se sont veus, au temps passé, aprez avoir couardement combattu, avaller courageusement la mort, offrant leur gosier au fer de l'ennemy, et le conviant. La veue de la mort à venir a besoing d'une fermeté lente, et difficile par consequent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille (*a*); nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment; elle fera exactement cette besongne pour vous : n'en empeschez vostre soing :

De quel usage est la préparation à la mort.

Incertam frustrà, mortales, funeris horam
Quæritis, et quâ sit mors aditura viâ.

(1) Éclairant les mortels par une triste prévoyance. Virg. *Géorg.* l. 1, v. 123.

(2) La souffrance du mal frappe moins nos sens que l'imagination. Quintil. *Inst. Orat.* l. 1, c. 12.

(*a*) *Ne vous en mettez pas en peine.* E. J.

> Pœna minor certam subitò perferre ruinam ;
> Quod timeas, gravius sustinuisse diù (1).

Nous troublons la vie, par le soing de la mort; et la mort, par le soing de la vie : l'une nous ennuye ; l'aultre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous preparons, c'est chose trop momentanee; un quart d'heure de passion (*a*), sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers : à dire vray, nous nous preparons contre les preparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousiours devant les yeulx, de la preveoir et considerer avant le temps, et nous donne, aprez, les regles et les precautions pour prouveoir (*b*) à ce que cette prevoyance et cette pensee ne nous blece : ainsi font les medecins qui nous iectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sceu vivre, c'est iniustice (*c*) de nous apprendre à mourir,

---

(1) En vain, malheureux mortels, vous voulez connoître l'heure incertaine de votre trépas, et le chemin par lequel la mort ira jusqu'à vous...... Il est moins douloureux de supporter un moment le coup qui nous écrase, que de souffrir long-temps le supplice de la crainte. — Les deux premiers vers sont de Properce, *l.* 2, *eleg.* 27, *v.* 1, 2. J'iguore la source des deux autres. C.

(*a*) *De souffrance, sans suite nuisible.* E. J.

(*b*) *Pourvoir.* E. J.

(*c*) *C'est à tort qu'on veut nous apprendre à mourir,*

et difformer la fin de son tout : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est* (1) ; mais il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but, de la vie ; c'est sa fin, son extremité, non pourtant son obiect ; elle doibt estre elle mesme à soy sa visee (*a*), son desseing ; son droict estude est se regler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend le general et principal chapitre de Sçavoir vivre, est cet article de Sçavoir mourir, et des plus legiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids.

Le vrai but de la vie.

A les iuger par l'utilité, et par la verité naïfve, les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine ; au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force : il les fault mener à leur bien selon eulx, et par routes diverses.

La simple nature nous dispose à mourir de meilleure grâce que ne fait Aristote.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes (2).

---

et à changer notre forme de vie, à la fin de toute notre carrière. E. J.

(1) Toute la vie des philosophes est une étude de la mort. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

(*a*) *Le but où elle vise.* E. J.

(2) Je suis le flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve. Hor. epist. 1, l. 1, v. 15.

Ie ne veis iamais païsan de mes voisins, entrer en cogitation de quelle contenance et asseurance, il passeroit cette heure derniere : nature luy apprend à ne songer à la mort, que quand il se meurt; et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue prevoyance (*a*) : pourtant feut ce l'opinion de Cesar, que la moins pourpensee (*b*) mort estoit la plus heureuse et plus deschargee (*c*) : *plus dolet quàm necesse est, qui antè dolet quàm necesse est* (1). L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité : nous nous empeschons tousiours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en disner plus mal, touts sains, et se renfrongner de l'image de la mort : le commun n'a besoing ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup; et n'en considere que autant iustement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire, luy donne cette patience aux maulx presents, et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs; que

---

(*a*) *Préméditation*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

(*b*) *Préméditée*, édit. *in-fol.* de 1595. N.

(*c*) *Et plus déchargée de peines et de tourments*. E. J.

(1) Celui qui s'afflige d'avance, s'afflige trop. Senec. epist. 98.

leur ame, pour estre plus crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable? Pour Dieu! s'il est ainsi, tenons d'oresenavant eschole de bestise : c'est l'extreme fruict que les sciences nous promettent, auquel cette cy conduict si doulcement ses disciples. Nous n'aurons pas faulte de bons regents, interpretes de la simplicité naturelle; Socrates en sera l'un : car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens, aux iuges qui deliberent de sa vie : « I'ay (*a*) peur, » messieurs, si ie vous prie de ne me faire mourir, que ie m'enferre en la delation de mes » accusateurs, qui est, Que ie fois plus l'entendu » que les aultres, comme ayant quelque cognoissance plus cachee des choses qui sont » au dessus et au dessoubs de nous. Ie sçais que » ie n'ay ny frequenté, ny recogneu la mort, » ny n'ay veu personne qui ayt essayé ses qualitez, pour m'en instruire. Ceulx qui la craignent, presupposent la cognoistre : quant à » moy, ie ne sçais ny quelle elle est, ny quel » il faict en l'aultre monde. A l'adventure est la » mort chose indifferente, à l'adventure desirable. Il est à croire pourtant, si c'est une » transmigration d'une place à aultre, qu'il y » a de l'amendement (*b*), d'aller vivre avecques

Socrate nous enseigne, et par ses discours et par son exemple, à suivre purement et simplement la nature.

(*a*) Ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon. C.

(*b*) Paroles de Socrate, traduites par Cicéron, *Tusc quæst.* l. 1, c. 41. C.

» tant de grands personnages trespassez, et
» d'estre exempt d'avoir plus affaire à iuges
» iniques et corrompus : si c'est un aneantisse-
» ment de nostre estre, c'est encores amende-
» ment d'entrer en une longue et paisible nuict;
» nous ne sentons rien de plus doulx en la vie
» qu'un repos et sommeil tranquille et pro-
» fond, sans songes. Les choses que ie sçais
» estre mauvaises (*a*), comme d'offenser son
» prochain, et desobeïr au superieur, soit Dieu,
» soit homme, ie les evite soigneusement : celles
» des quelles ie ne sçais si elles sont bonnes ou
» mauvaises, ie ne les sçaurois craindre. Si ie
» m'en vois mourir, et vous laisse en vie, les
» dieux seuls voyent à qui, de vous ou de moy,
» il en ira mieulx. Par quoy, pour mon regard,
» vous en ordonnerez comme il vous plaira.
» Mais, selon ma façon de conseiller les choses
» iustes et utiles, ie dis bien que, pour vostre
» conscience, vous ferez mieulx de m'eslargir,
» si vous ne voyez plus avant que moy en ma
» cause; et, iugeant selon mes actions passees,
» et publicques et privees, selon mes inten-
» tions, et selon le proufit que tirent touts les
» iours de ma conversation tant de nos citoyens
» et ieunes et vieux, et le fruict que ie vous
» fois à touts, vous ne pouvez deuement vous
» descharger envers mon merite, qu'en ordon-

(*a*) *Apolog. Socrat.* C.

» nant que ie sois nourry, attendu ma pauvreté,
» au Prytanee, aux despens publicques, ce que
» souvent ie vous ay veu, à moindre raison,
» octroyer à d'aultres. Ne prenez pas à obstina-
» tion ou desdaing, que, suyvant la coustume,
» ie n'aille vous suppliant et esmouvant à com-
» miseration. I'ay des amis et des parents, n'es-
» tant, comme dict Homere, engendré ny de
» bois, ny de pierre, non plus que les aultres,
» capables de se presenter avecques des larmes
» et le dueil; et si ay trois enfants esplorez, de
» quoy vous tirer à pitié : mais ie ferois honte
» à nostre ville, en l'aage que ie suis, et en telle
» reputation de sagesse que m'en voycy en pre-
» vention, de m'aller desmettre (*a*) à si lasches
» contenances. Que diroit on des aultres Athe-
» niens? I'ay tousiours admonesté ceulx qui
» m'ont ouï parler, de ne racheter leur vie par
» une action deshonneste; et, aux guerres de
» mon païs, à Amphipolis, à Potidee, à Delie,
» et aultres où ie me suis trouvé, i'ay montré,
» par effects, combien i'estois loing de garantir
» ma seureté par ma honte. Dadvantage, i'in-
» teresserois vostre debvoir, et vous convierois
» à choses laides; car ce n'est pas à mes prieres
» de vous persuader, c'est aux raisons pures et
» solides de la iustice. Vous avez iuré aux dieux
» d'ainsi vous maintenir : il sembleroit que ie

(*a*) *Soumettre, abaisser.* E. J.

» vous voulsisse souspeçonner et recriminer de
» ne croire pas qu'il y en aye : et moy mesme
» tesmoignerois contre moy, de ne croire point
» en eulx comme ie doibs, me desfiant de leur
» conduicte, et ne remettant purement en leurs
» mains mon affaire. Ie m'y fie du tout ; et tiens
» pour certain qu'ils feront en cecy, selon qu'il
» sera plus propre à vous et à moy : les gents
» de bien, ny vivants, ny morts, n'ont aulcu-
» nement à se craindre des dieux ». Voylà pas
un playdoyer puerile, d'une haulteur inimagi-
nable, veritable, franc et iuste, au delà de tout
exemple ; et employé en quelle necessité ? Vraye-
ment ce feut raison qu'il le preferast à celuy
que ce grand orateur Lysias avoit mis par es-
cript pour luy ; excellemment façonné au style
iudiciaire, mais indigne d'un si noble criminel.
Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix
suppliante ? cette superbe vertu eust elle calé (*a*)
au plus fort de sa montre ? et sa riche et puis-
sante nature eust elle commis à l'art sa def-
fense ; et, en son plus hault essay, renoncé à la
verité et naïfveté, ornements de son parler,
pour se parer du fard des figures, et feinctes
d'un' oraison apprinse ? Il feit tressagement,
et selon luy, de ne corrompre point une teneur
de vie incorruptible et une si saincte image de
l'humaine forme, pour alonger d'un an sa de-

(*a*) *Se fût-elle abaissée.* E. J.

crepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde : seroit ce pas dommage publicque qu'il l'eust achevee d'un' oysifve et obscure façon? Certes, une si nonchalante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy; ce qu'elle feit: et il n'y a rien en la iustice si iuste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommendation; car les Atheniens eurent en telle abomination ceulx qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees; on tenoit pollu tout ce à quoy ils avoient touché; personne à l'estuve ne lavoit avecques eulx, personne ne les saluoit ny accointoit; si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publicque, ils se pendirent eulx mesmes (*a*). Si quelqu'un estime que, parmy tant d'aultres exemples que i'avois à choisir pour le service de mon propos, ez dicts de Socrates, i'aye mal trié cettuy cy; et qu'il iuge ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes: ie l'ay faict à escient; car ie iuge aultrement; et tiens que c'est un discours, en reng et en naïfveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes. Il represente, en une hardiesse inartificielle et se-

(*a*) Tout ceci est copié fidèlement d'un traité de Plutarque, intitulé *De l'envie et de la haine*. C.

curité enfantine, la pure et premiere impression et ignorance de nature : car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur ; mais non de la mort, à cause d'elle : c'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature engendré la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient reng de tresgrande utilité pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages? et qu'en cette republicque universelle, elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne?

La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature.

Sic rerum summa novatur (1),

Mille animas una necata dedit (2),

la defaillance d'une vie est le passage à mille aultres vies. Nature a empreint aux bestes le soing d'elles et de leur conservation : elles vont iusques là, de craindre leur empirement, de se heurter et blecer, que nous les enchevestrions et battions, accidents subiects à leur sens et experience; mais que nous les tuyons, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont la faculté d'imaginer et conclure la mort : si dict on encores qu'on les veoid, non seulement la souffrir gayement, la pluspart des chevaulx hennissent en

(1) Ainsi la nature se renouvelle. Lucret. l. 2, v. 74.

(2) Ovid. *de Fastis*, l. 1, v. 380. Montaigne traduit ce passage après l'avoir cité.

mourant, les cygnes la chantent; mais de plus, la rechercher à leur besoing, comme portent plusieurs exemples des elephants. Oultre ce, la façon d'argumenter de la quelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates : là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté; l'art n'y peult ioindre. Or, nos facultez ne sont pas ainsi dressees; nous ne les essayons, ny ne les cognoissons; nous nous investissons de celles d'aultruy, et laissons chomer les nostres: comme quelqu'un pourroit dire de moy, que i'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangieres, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier.

Manière de vivre et de parler de Socrate, fort différente de celle à quoi nous nous exerçons.

Certes, i'ay donné à l'opinion publicque, que ces parements empruntez m'accompaignent; mais ie n'entends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon desseing, qui ne veulx faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature; et si ie m'en feusse creu, à tout hazard i'eusse parlé tout fin seul. Ie m'en charge de plus fort touts les iours, oultre ma proposition et ma forme premiere, sur la fantasie du siecle et par oysifveté. S'il me messied à moy, comme ie le crois; n'importe, il peult estre utile à quelque aultre.

Dans quelle vue Montaigne a chargé son livre de citations.

Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid oncques : et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où i'escris, i'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gents que ie ne feuillette gueres, de quoy esmailler le traicté de la Physionomie : il ne fault que l'epistre liminaire (*a*) d'un Allemand pour me farcir d'allegations. Et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde! Ces pastissages de lieux communs, de quoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent gueres qu'à subiects communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire : ridicule fruict de la science, que Socrates exagite (*b*) si plaisamment contre Euthydemus. I'ay veu faire des livres de choses ny iamais estudiees, ny entendues; l'aucteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette cy et de cette aultre matiere à le bastir, se contentant, pour sa part, d'en avoir proiecté le desseing, et lié par son industrie ce fagot de provisions incogneues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est, en conscience, acheter ou emprunter un livre, non pas le faire; c'est apprendre aux hommes,

---

(*a*) *Préliminaire*. E. J.

(*b*) *Critique*. C.

non qu'on sçait faire un livre, mais, ce de quoy ils pouvoient estre en doubte, qu'on ne le sçait pas faire. Un president se vantoit, où i'estois, d'avoir amoncelé deux cents tant de lieux estrangiers en un sien arrest presidental : en le preschant à chascun, il me sembla effacer la gloire qu'on luy en donnoit : Pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel subiect et telle personne! Ie fois le contraire; et, parmy tant d'emprunts, ie suis bien ayse d'en pouvoir desrobber quelqu'un, le desguisant et difformant à nouveau service : au hazard que ie laisse dire que c'est par faulte d'avoir entendu son naturel usage, ie luy donne quelque particuliere addresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement estrangier. Ceulx cy mettent leurs larrecins en parade et en compte; aussi ont ils plus de credit aux loix que moy : nous aultres naturalistes (*a*), estimons qu'il y aye grande et incomparable preference de l'honneur de l'invention, à l'honneur de l'allegation.

Pourquoi il est dangereux de commencer tard à faire imprimer les productions de son esprit.

Si i'eusse voulu parler par science, i'eusse parlé plustost; i'eusse escript du temps plus voisin de mes estudes, que i'avois plus d'esprit et de memoire; et me feusse plus fié à la vigueur de cet aage là, qu'à cettuy cy, si i'eusse voulu faire mestier d'escrire. Et quoy, si cette

(*a*) *Nous autres enfants de la nature.* E. J.

faveur gracieuse que la fortune m'a nagueres offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison, au lieu de celle cy, où elle est egualement desirable à posseder, et preste à perdre? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au iour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses defaults, comme la verdeur, et pires; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne, qu'à toute aultre : quiconque met sa decrepitude soubs la presse, faict folie, s'il espere en espreindre (*a*) des humeurs qui ne sentent le disgracié, le resveur et l'assopy; nostre esprit se constipe et s'espessit en vieillissant. Ie dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement; accessoirement cette cy et accidentalement, celle là expressement et principalement : et ne traicte à poinct nommé de rien, que du rien; ny d'aulcune science, que de celle de l'inscience. I'ay choisi le temps où ma vie, que i'ay à peindre, ie l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort : et de ma mort seulement, si ie la rencontrois babillarde, comme font d'aultres, donnerois ie encores volontiers advis au peuple, en deslogeant.

(*a*) *En exprimer*. E. J.

La laideur de Socrate peu convenable à la beauté de son âme.

Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez. I'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si disgraciez, comme ils disent, et si disconvenable à la beauté de son ame; luy si amoureux et si affolé de la beauté : nature luy feit iniustice. Il n'est rien plus vraysemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Ipsi animi, magni refert quali in corpore locati sint : multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant* (1); cettuy cy parle d'une laideur desnaturee, et difformité de membres : mais nous appellons laideur aussi, une mesadvenance au premier regard, qui loge principalement au visage, et nous desgouste par bien legieres causes, par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez et entiers. La laideur qui revestoit un' ame tresbelle en la Boëtie, estoit de ce predicament (*a*): cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre preiudice à l'estat de l'esprit, et a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'aultre, qui

(1) Il importe beaucoup dans quel corps l'âme soit logée; car plusieurs qualités corporelles servent à aiguiser l'esprit, et plusieurs autres à l'émousser. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 33.

(*a*) *Etoit de cette catégorie.* E. J.

d'un plus propre nom s'appelle difformité, plus substancielle, porte plus volontiers coup iusques au dedans : non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied : Comme Socrates disoit (*a*) de la sienne (*b*), qu'elle en accusoit iustement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigee par institution. Mais, en le disant, ie tiens qu'il se mocquoit, suyvant son usage : et iamais ame si excellente, ne se feit elle mesme. Ie ne puis dire assez souvent combien i'estime la beauté qualité puissante et advantageuse : il l'appelloit, « une courte tyrannie » ; et Platon, « le privilege de nature ». Nous n'en avons point qui la surpasse en credit : elle tient le premier reng au commerce des hommes ; elle se presente au devant; seduict et preoccupe nostre iugement, avecques grande auctorité et merveilleuse impression. Phryné (*c*) perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si, ou-

De quel prix est la beauté corporelle.

(*a*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 37 ; et *de Fato*, c. 5. C.

(*b*) Dans l'édition *in*-4°. de 1588, imprimée à Paris chez Abel l'Angelier, on lit *de sa laideur*. On a mis, dans les suivantes, *de la sienne*, paroles moins distinctes, et dont le rapport ne se présente pas aisément à l'esprit. C. — La correction dont Coste se plaint ici est de Montaigne ; il a rayé sur l'exemplaire corrigé de sa main *sa laideur*, et il a écrit au-dessus *la sienne* : c'est donc évidemment la vraie leçon. N.

(*c*) Sextus Empiricus, *Adv. math.* l. 11. C.

vrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses iuges par l'esclat de sa beauté. Et ie treuve que Cyrus, Alexandre, Cesar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliee à faire leurs grands affaires; non a pas (*a*) le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en grec (*b*) le bel et le bon : et le sainct Esprit appelle souvent bons, ceulx qu'il veult dire beaux. Ie maintiendrois volontiers le reng des biens, selon que portoit la chanson que Platon (*c*) dict avoir esté triviale, prinse de quelque ancien poëte : « la Santé, la Beauté, la Richesse ». Aristote dict (*d*), Aux beaux appartenir le droict de commander : et, quand il en est de qui la beauté approche celle des images des dieux, Que la veneration leur est pareillement deue : à celuy qui luy demandoit pourquoy (*e*) plus long temps et plus souvent on hantoit les beaux : « Cette demande, feit il, n'appartient à estre faicte que par un aveugle ». La pluspart, et les plus grands philosophes, payerent leur escholage, et acquirent

---

(*a*) *Et ne l'a pas oubliée non plus le grand Scipion.* E. J.

(*b*) Καλὸς κἀγαθὸς, d'où nous est venu *bel et bon*, qui est encore d'usage en françois, mais dans le style familier. C.

(*c*) En son *Gorgias*. C.

(*d*) *Politic.* l. 1, c. 3. C.

(*e*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristote*, l. 5, segm. 20. C.

la sagesse, par l'entremise et faveur de leur beauté. Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bestes aussi, ie la considere à deux doigts prez de la bonté. Si me semble il que ce traict et façon de visage, et ces lineaments, par lesquels on argumente aulcunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement soubs le chapitre de beauté et de laideur : non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé; ny toute espesseur et puanteur, l'infection, en temps pestilent. Ceulx qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs, ne rencontrent pas tousiours : car en une face qui ne sera pas trop bien composee, il peult loger quelque air de probité et de fiance; comme, au rebours, i'ay leu parfois, entre deux beaux yeulx, des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables; et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'aultre, à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté. C'est une foible garantie que la mine; toutesfois elle a quelque consideration : et si i'avois à les fouetter, ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantees au front; ie punirois

La physionomie avantageuse n'est pas directement fondée sur la beauté des traits du visage.

Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie.

plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ayt aulcuns visages heureux, d'aultres malencontreux : et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages debonnaires, des niais ; les severes, des rudes ; les malicieux, des chagrins ; les desdaigneux, des melancholiques, et telles aultres qualitez voisines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres ; il y en a d'aultres doulces, et, encores au delà, fades : d'en prognostiquer les adventures futures, ce sont matieres que ie laisse indecises.

Précepte de grande importance, qui ordonne de se conformer à la nature, même par rapport à l'extérieur.

I'ay prins, comme i'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement, pour mon regard, ce precepte ancien : que « Nous ne sçaurions faillir à suyvre nature » : que le souverain precepte, c'est de « Se conformer à elle ». Ie n'ay pas corrigé, comme Socrates, par la force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aulcunement troublé, par art, mon inclination : ie me laisse aller, comme ie suis venu ; ie ne combats rien ; mes deux maistresses pieces vivent, de leur grace, en paix et bon accord : mais le laict de ma nourrice a esté, Dieu merci ! mediocrement sain et temperé. Diray ie cecy en passant ? que ie veois tenir en plus de prix qu'elle ne vault, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'hommie scholastique, serve des preceptes, contraincte soubs l'esperance et la

crainte. Ie l'aime telle que les loix et religions non facent, mais parfacent et auctorisent; qui se sente de quoy se soubstenir sans ayde; nee en nous de ses propres racines, par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non desnaturé. Cette raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeïssant aux hommes et aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine iustice! l'usage nous faict veoir une distinction enorme entre la devotion et la conscience. I'ay une apparence favorable et en forme et en interpretation;

> Quid dixi, habere me? Imò habui, Chreme (1):
>
> Heu tantùm attriti corporis ossa vides (2):

et qui faict une contraire montre à celle de Socrates.

---

(1) Qu'ai-je dit, *j'ai?* je devois dire, *j'avois.* TERENT. *Heaut.* act. 1, sc. 1, v. 42.

(2) Hélas! vous ne voyez plus en moi que le squelette d'un corps usé. — Je ne sais d'où Montaigne a tiré le second vers. C.

L'air naïf de Montaigne lui a été d'un grand usage ; ce qu'il prouve ici par deux exemples mémorables.

Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence et de mon air, des personnes qui n'avoient aulcune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiees, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré, ez païs estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'adventure, que ie les recite particulierement : Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy : son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entree. Ie le cognoissois de nom ; et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voisin et aulcunement mon allié : ie luy feis ouvrir, comme ie fois à chascun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable : « Qu'il venoit d'estre rencontré, à une demie lieue de là, par un sien ennemy, lequel ie cognoissois aussi, et avois ouï parler de leur querelle; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit iecté à ma porte à sauveté ; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins ». I'essayai tout naïfvement de le conforter, asseurer et refreschir. Tantost aprez, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent, en mesme contenance et effroy, pour

entrer; et puis d'aultres, et d'aultres encores aprez, bien equippez et bien armez, iusques à vingt cinq ou trente, feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commenceoit à taster mon souspeçon : ie n'ignorois pas en quel siecle ie vivois, combien ma maison pouvoit estre enviee; et avois plusieurs exemples d'aultres de ma cognoissance à qui il estoit mesadvenu de mesme. Tant y a, que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir, si ie n'achevois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, ie me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme ie fois tousiours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, ie suis peu desfiant et souspeçonneux de ma nature; ie penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus doulce; ie prends les hommes selon le commun ordre; et ne crois pas ces inclinations perverses et desnaturees, si ie n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles : et suis homme, en oultre, qui me commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras; de quoy, iusques à cette heure, i'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvee et plus advisee, et plus amie de mes affaires, que ie ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peult iustement nommer la conduicte diffi-

cile, ou, qui vouldra, prudente: de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduicte, qu'il ne nous appartient; pourtant se fourvoyent si souvent nos desseings : il est envieux de l'estendue que nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence, au preiudice des siens; et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions. Ceulx cy se teinrent à cheval, dans ma court; le chef avecques moy en ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse : et n'y restoit sur ce poinct que l'execution. Souvent depuis il a dict, car il ne craignoit pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gents ayants continuellement les yeulx sur luy, pour veoir quel signe il leur donneroit, bien estonnez de le veoir sortir, et abandonner son advantage.

Une aultre fois, me fiant à ie ne sçais quelle trefve qui venoit d'estre publiee en nos armees, ie m'acheminay à un voyage, par païs estrangement chatouilleux. Ie ne feus pas si tost esventé, que voylà trois ou quatre ca-

valcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me ioignit à la troisiesme iournee, où ie feus chargé par quinze ou vingt gentils-hommes masquez, suivis d'une ondee d'argoulets (*a*). Me voylà prins et rendu, retiré dans l'espez d'une forest voisine, desmonté, devalizé, mes cofres fouillez, ma boite prinse, chevaulx et esquipages desparti (*b*) à nouveaux maistres. Nous feusmes long temps à contester dans ce hallier, sur le faict de ma rançon, qu'ils me tailloient si haulte, qu'il paroissoit bien que ie ne leur estois gueres cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaceoient du dangier où i'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo (1).

Ie me mainteins tousiours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter seulement le gaing qu'ils avoient faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'aultre rançon. Aprez deux ou trois heures que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter sur un

---

(*a*) *Arquebusiers*, comme il les nomme plus bas. E. J.

(*b*) *Dispersé*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

(1) C'est alors qu'il fallut montrer une âme intrépide. Virg. *Enéide*, l. 6, v. 261.

cheval qui n'avoit garde de leur eschapper, et commis ma conduicte particuliere à quinze ou vingt arquebuziers, et dispersé mes gents à d'aultres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers diverses routes, et moy desià acheminé à deux ou trois arquebuzades de là,

Iam prece Pollucis iam Castoris implorata (1) :

voicy une soubdaine et tresinopinee mutation qui leur print. Ie veis revenir à moy le chef, avecques paroles plus doulces : se mettant en peine de rechercher en la trouppe mes hardes escartees, et me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, iusques à ma boite. Le meilleur present qu'ils me feirent, ce feut enfin ma liberté : le reste ne me touchoit gueres en ce temps là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce r'advisement sans aulcune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensee et deliberee, et devenue iuste par l'usage (car d'arrivee ie leur confessay ouvertement le party duquel i'estois, et le chemin que ie tenois), certes, ie ne sçais pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua, et me feit cognoistre son nom, me redict lors plusieurs fois, que ie debvois

---

(1) Après avoir imploré le secours de Castor et de Pollux. CATULL. carm. 66, v. 65.

cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure, et me demanda asseurance d'une pareille. Il est possible que la bonté divine se voulust servir de ce vain instrument pour ma conservation : Elle me deffendit encores l'endemain d'aultres pires embusches, desquelles ceulx cy mesme m'avoient adverty. Le dernier est encores en pieds, pour en faire le conte : le premier feut tué il n'y a pas long temps.

La simplicité de son intention, qu'on lisoit dans ses yeux et dans sa voix, empêchoit qu'on ne prît en mauvaise part la liberté de ses discours.

Si mon visage ne respondoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeulx et en ma voix, la simplicité de mon intention, ie n'eusse pas duré sans querelle et sans offense, si long temps, avecques cette indiscrette liberté de dire à tort et à droict ce qui me vient en fantasie, et iuger temerairement des choses. Cette façon peult paroistre, avecques raison, incivile et mal accommodee à nostre usage; mais oultrageuse et malicieuse, ie n'ay veu personne qui l'en ayt iugee; ny qui se soit picqué de ma liberté, s'il l'a receue de ma bouche : les paroles redictes ont, comme aultre son, aultre sens. Aussi ne hais ie personne ; et suis si lasche à offenser, que, pour le service de la raison mesme, ie ne le puis faire; et, lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, i'ay plustost manqué à la iustice : *ut magis peccari nolim, quàm satis animi ad vin-*

dicanda peccata habeam (1). On reprochoit, dict on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme : « I'ay esté, de vray, dict il, misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté (*a*) ». Les iugements ordinaires s'exasperent à la punition, par l'horreur du mesfaict : cela mesme refroidit le mien; l'horreur du premier meurtre m'en faict craindre un second; et la (*b*) haine de la premiere cruauté m'en faict abhorrer toute imitation. A moy, qui ne suis qu'escuyer de trefles, peult toucher ce qu'on disoit de Charillus, roy de Sparte : « Il ne sçauroit (*c*) estre bon, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants » : ou bien ainsi, car Plutarque le presente en ces deux sortes, comme mille aultres choses, diversement et contrairement : « Il fault bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesmes (*d*) ». De mesme qu'aux actions legitimes, ie me fasche de m'y employer quand c'est envers ceulx qui s'en desplaisent;

---

(1) Je voudrois qu'on n'eût pas commis de fautes; mais je n'ai pas le courage de punir celles qui sont commises. Tit. Liv. l. 29, c. 21.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Aristote*, l. 5, segm. 17. C.

(*b*) *La laideur*, édit. 1595. N.

(*c*) Plutarque, *du Flatteur*, c. 10; et id. *de l'Envie*, c. 3. C.

(*d*) *Vie de Lycurgue*, c. 4. C.

aussi, à dire verité, aux illegitimes, ie ne fois pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceulx qui y consentent.

CHAPITRE XIII.

De l'experience.

Pourquoi l'expérience n'est pas un moyen sûr pour nous instruire de la vérité des choses.

Il n'est desir plus naturel, que le desir de cognoissance. Nous essayons touts les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'experience,

> Per varios usus artem experientia fecit,
> Exemplo monstrante viam (1),

qui est un moyen de beaucoup plus foible (*a*) et moins digne : mais la verité est chose si grande, que nous ne debvons desdaigner aulcune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre : l'experience n'en a pas moins; la consequence que nous voulons tirer de la (*b*) ressemblance des evenements est mal

---

(1) C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art; l'exemple d'autrui nous servant de guide. Manil. l. 1, v. 59.

(*a*) *Et plus vile*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

(*b*) *De la conférence*, édit. de 1595. Le mot *confé-*

seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. Il n'est aulcune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'aultre; et y ayant plusieurs poules, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf (*a*). La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art ne peult arriver à la similitude; ny Perrozet, ny aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aulcuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable. Pourtant, l'opinion de celuy là ne me plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges,

De quel usage est la multiplicité des lois dans un état.

rence est rayé par Montaigne, dans l'exemplaire qu'il a corrigé, et il a écrit au-dessus *ressemblance*. N.

(*a*) Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avoient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avoit pondu. *Acad. quæst.* l. 4, c. 18. C.

en leur taillant leurs morceaux; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon : et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerooller le sens d'aultruy qu'à representer le sien, et, comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté, à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit (*a*); car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en fauldroit à regler touts les mondes d'Epicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus* (1) : et si avons tant laissé à opiner et decider à nos iuges, qu'il ne feut iamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aulcune proportion avecques l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples : adioustez

---

(*a*) *Nous voyons combien celui qui pensoit brider l'autorité des juges par la multiplicité des lois, se trompoit.* C.

(1) On souffre autant des lois, qu'on souffroit autrefois des crimes. Tacit. *Annal.* l. 3, c. 25.

y en cent fois autant; il n'adviendra pas pourtant que, des evenements à venir, il s'en treuve aulcun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse considération de iugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles: les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples, et generales; et encores crois ie qu'il vauldroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Les lois que nous donne la nature, sont les meilleures.

Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons: tesmoing la peincture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'aultres: en voylà, qui, pour touts iuges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes; et ces aultres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'entr'eux, qui, sur le champ, decide touts leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement qu'on n'y menast aulcuns escholiers de

la iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : et iugeant avecques Platon (*a*), que « C'est une mauvaise provision de païs, que iurisconsultes et medecins ».

D'où vient que le langage commun, qui sert à tout autre usage, devient obscur et équivoque dans les contrats et les testaments.

Pourquoy est ce que nostre langage commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer qui ne tumbe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes (*b*), ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement chasque espece de cousture, que les voylà enfrasquez (*c*) et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reglement et prescription, ny aulcune certaine intelligence : *confusum est quidquid usque in pulverem sectum est* (1). Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre

(*a*) *De Republ.* l. 3. C.

(*b*) *Arrangées avec art.* E. J.

(*c*) *Embarrassés.* E. J.

(1) Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poudre, devient confus. SENEC. epist. 89.

une masse d'argent vif; plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez; on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina* (1). Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions; non point s'en parer, et en entester la posterité. Ie ne sçais qu'en dire; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile; et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espandons en la destrem-

---

(1) C'est la doctrine qui produit les difficultés. QUINTIL. *Inst. orat.* l. 10, c. 3. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur. C.

paut; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Iamais deux hommes ne iugerent pareillement de mesme chose: et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; ie brunche plus volontiers en païs plat: comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Les gloses et les commentaires ne servent qu'à obscurcir le texte, et surtout celui des livres de loi.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé: quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane: On donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations; Trouvons nous pourtant quelque fin au besoing d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous fault il moins d'advocats et de iuges, que lors que cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et

ensepvelissons l'intelligence ; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant, bastissant et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe ; *mus in pice* (1) : il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire ; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrant quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvant approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estoufferent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit (*a*) des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur (*b*) », à fin que la profondeur et poids de sa doctrine, ne l'engloutist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'aultres ou que nous mesmes avons trouvé en cette chasse

---

(1) *C'est une souris dans la poix*, qui s'englue d'autant plus qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépêtrer. C.

(*a*) Diogène Laerce, l. 2, segm. 22. C.

(*b*) *Suidas*. C.

de cognoissance ; un plus habile ne s'en contentera pas : il y a tousiours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'aultre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente ; ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy ; il pretend tousiours, et va oultre ses forces ; il a des eslans au delà de ses effects : s'il ne s'advance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se chocque et tournevire, il n'est vif qu'à demy ; ses poursuites sont sans terme et sans forme ; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousiours à nous doublement, obscurement et obliquement ; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but : ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'aultre :

> Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,
> Sans fin l'une eau, aprez l'aultre roulant ;
> Et tout de reng, d'un eternel conduict,
> L'une suit l'aultre, et l'une l'aultre fuyt.
> Par cette cy celle là est poulsee,
> Et cette cy par l'aultre est devancee :
> Tousiours l'eau va dans l'eau ; et tousiours est ce
> Mesme ruisseau, et tousiours eau diverse (a).

(a) Ces vers, qui sont d'Étienne de La Boëtie, se trou-

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect: nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires: d'aucteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants? est ce pas la fin commune et derniere de touts estudes? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce: nous eschellons ainsi de degré en degré; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain (*a*) sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy?

---

vent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers françois des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans *l'Orlando furioso*, chant 32; traduction que La Boëtie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite sa femme. C. — Les deux derniers vers ne riment pas; ce qui me fait croire qu'on prononçoit, au moins dans le pays de l'auteur, *divesse* pour *diverse*. E. J.

(*a*) Je crois qu'il faut lire d'un *gradin*, ou d'un *cran*; car, bien qu'on a dit *grain* pour *cran* ou pour *gradin*, *grain* peut cependant aussi n'avoir ici que la signification de *granum*, grain de bled. E. J.

sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit soubvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour; et les rudoyements mesmes desdaigneux de quoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle »; suyvant Aristote (*a*), à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé i'escris de moy et de mes escripts, comme de mes aultres actions; Que mon theme se renverse en soy » : ie ne sçais si chascun la prendra.

Nos disputes sont infinies, et la plupart ne roulent que sur les mots.

I'ay veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptures sainctes. Nostre contestation est verbale : Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution; la question est de paroles; et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps : mais qui presseroit, « Et corps, qu'est ce ? » « Substance »; « et substance (*b*), quoy ? » ainsi de suitte, accule-

(*a*) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 13. C.

(*b*) Locke a fait voir démonstrativement que nous n'avons aucune idée claire et précise de ce que nous

roit enfin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un aultre mot, et souvent plus incogneu : ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est Animal, ou Mortel ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois; c'est la teste de Hydra (*a*). Socrates demandoit à Menon (*b*), « Que c'estoit que vertu ». « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard ». « Voicy qui va bien, s'escria Socrates : Nous estions en cherche d'une vertu; tu nous en apportes un exaim ». Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchee. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'un de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de

---

appelons *substance*. Voyez son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, l. 1, c. 4, §. 18; l. 2, c. 23, §. 2, etc. C.

(*a*) *C'est la tête de l'hydre.* E. J.

(*b*) Dans toutes mes éditions de Montaigne, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément ce que Montaigne fait dire ici à Menon et à Socrate. C. — Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne : mais ce n'est pas la seule qu'il ait laissé subsister dans cet exemplaire. N.

la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme: toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours desfaillante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout: ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chascun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un état.

Puisque les loix ethiques (*a*) qui regardent le debvoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont dadvantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité: Tant il y a de contradiction et d'erreur! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entredeux s'y treuve si souvent, ce sont parties maladifves, et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours

(*a*) *Morales*. E. J.

pour le soublever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuys, de peur que les gents de la iustice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne; n'ayant ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine. Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe (*a*) des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts ? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce poinct, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doibt interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condamnation est iuridiquement passée; les iuges privez de repentance.

Innocents reconnus pour tels, punis en considération des formes de la justice.

(*a*) *Sans la faute.* E. J.

Somme, ces pauvres diables sont consacrés (*a*) aux formules de la iustice. Philippus (*b*), ou quelque aultre, prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause ; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires : il satisfeit aulcunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations, plus criminelles que le crime ! Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions (*c*) : « Qu'il est force de faire tort en

Il n'est pas sûr à l'innocent de se

(*a*) *Sont immolés aux formes*. E. J.

(*b*) C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine. *Voyez* les *Apophthegmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances ; car, dans Plutarque, celui que Philippe avoit condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidoit sa cause, ce prince sommeilloit, il en appela aussitôt : et *à qui ?* dit Philippe avec indignation. — *A toi-même, sire, quand tu seras bien éveillé.* Reproche piquant, qui fit que Philippe, venant à réfléchir plus exactement sur sa sentence, en reconnut l'injustice, qu'il répara lui-même *de son argent*. C.

(*c*) Plutarque, *Instr. des affaires d'état*, c. 21. C.

detail, qui veult faire droict en gros; et iniustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire iustice ez grandes : Que l'humaine iustice est formee au modele de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi iuste et honneste : Et de ce que tiennent les stoïciens, que nature mesme procede contre iustice, en la pluspart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent aussi les cyrenaïques, qu'il n'y a rien iuste (a) de soy; que les coustumes et loix forment la iustice : Et les theodoriens, qui treuvent iuste au sage le larrecin (b), le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle lui soit proufitable ». Il n'y a remede : i'en suis là, comme Alcibiades (c), que ie ne me representeray (d) iamais, que ie puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Ie me hazarderois à une telle iustice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict; où i'eusse autant à esperer, qu'à craindre : l'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un

mettre entre les mains de la justice humaine.

(a) Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe,* l. 2, segm. 92. C.

(b) *Id.* l. 1, segm. 99. C.

(c) Qui disoit qu'en pareil cas il ne se fieroit pas à sa propre mère. Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade,* version d'Amyot. C.

(d) *Et je dirois, comme lui, que je ne me livrerai.* E. J.

homme qui faict mieulx que de ne faillir point. Nostre iustice ne nous presente que l'une de ses mains, et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avec perte.

Juges de la Chine établis pour récompenser les bonnes actions, aussibien que pour punir les mauvaises.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien portez oultre la commune sorte et oultre la necessité de leur debvoir: on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre aussi estrené.

Montaigne n'eut jamais rien à démêler avec aucune cour de judicature.

Nul iuge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile: nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener; l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Ie suis si affady (*a*) aprez la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coing des

---

(*a*) *Si infatué, si fou de la liberté.* E. J.

Indes, i'en vivrois aulcunement (a) plus mal à mon ayse : et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des courts, et de l'usage des chemins publicques, pour avoir querellé nos loix ! Si celles que ie sers me menaceoient seulement le bout du doigt, ie m'en irois incontinent en trouver d'aultres, où que ce feust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir. Or les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre; qui (b) bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots; plus souvent par des gents qui, en haine d'egualité, ont faulte d'equité; mais touiours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix ; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doibt. Les nostres françoises prestent

Ce qui, du temps de Montaigne, maintenoit en crédit les lois françoises, d'ailleurs fort déréglées.

(a) *En quelque sorte.* E. J.

(b) *Lequel.* E. J.

aulcunement (*a*) la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeïssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Ie m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

> Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum ;
> Quâ venit exoriens, quâ deficit, unde coactis
> Cornibus in plenum menstrua luna redit ;
> Unde salo superant venti, quid flamine captet
> Eurus, et in nubes unde perennis aqua ;
> Sit ventura dies mundi quæ subruat arces,
>
> Quærite quos agitat mundi labor (1) :

(*a*) *Quelque peu, en quelque sorte.* E. J.

(1) Par quel art Dieu gouverne le monde ; par quelle route la lune s'élève et se retire ; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois ; d'où partent les vents qui règnent sur la mer ; où souffle celui du midi ; pourquoi les nuées sont chargées d'eaux

en cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray ; ma science ne luy sauroit faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy ; c'est folie de l'esperer, et plus grand' folie de s'en mettre en peine, puis qu'elle est necessairement semblable, publicque et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doibt, à pur et à plein, descharger du soing de gouvernement : les inquisitions (a) et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques grand' raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct, trop haut en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher; aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention ; mais,

---

éternelles ; s'il doit venir un jour qui détruise le monde..... Sondez ces mystères, vous qu'agite le soin d'observer la marche de l'univers. — Les six premiers vers sont de Properce, eleg. 5, l. 3, v. 26 et seqq. Le second passage est de Lucain, *Pharsal.* l. 1, v. 417. C.

(a) *Recherches.* E. J.

à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'aultre dict, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïfvement et ordonneement, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte! i'aimerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Cicéron (*a*). De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier: qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion, mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste: qui se souvient des maulx qu'il a encourus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiere, et populaire, c'est tousiours une vie que touts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce de quoy nous avons principalement besoing: qui se

---

(*a*) L'édition de 1588 porte *qu'en Platon*, dont Montaigne a effacé le nom pour y substituer celui de Cicéron, qu'il estimoit moins. N

souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest; comme en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme; et sens de cette regle grande utilité à la vie : ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché; i'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus : elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secoue les aureilles; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy : et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict, la verité, de la bouche d'un

aultre, plustost que de la mienne. Si chascun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme i'ay faict de celle à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impétuosité et leur course : elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault (*a*); il y a de la menace et des degrez :

> Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,
> Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
> Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo (1).

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre : s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son ieu à part. L'advertissement à chascun « De se cognoistre (*b*) », doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere (*c*) le feit planter au front de son tem-

---

(*a*) *D'un premier saut.* E. J.

(1) Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abîmes, porter ses vagues jusqu'aux nues. Virg. *Enéide*, l. 7, v. 528.

(*b*) *Nosce te ipsum.* E. J.

(*c*) *Apollon.* C.

ple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execution de cette ordonnance; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science, que par ceulx qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore ; et fault poulser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette platonique subtilité (*a*), que « Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent; Ny ceux qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de quoy on s'enquiert ». Ainsin en cette cy « De se cognoistre soy mesme », ce que chascun se veoid si resolu et satisfaict, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme, en Xenophon. Moy, qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneue ie doibs l'Inclination que i'ay à la modestie, à l'obeïssance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions,

---

(*a*) Platon, *in Menone*. C.

et la Haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, C'est (*a*) au style qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpiùs, quàm cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere* (1). Aristarchus disoit (*b*) qu'anciennement, à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants, aurions nous pas plus de raison, que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise : Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots aussi resolu et entier que devant : vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la terre (*c*), qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforceoit par sa cheute;

(*a*) *C'est qu'on établit les religions et les lois par le style.* E. J.

(1) Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision, avant la perception et la connoissance. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. 13.

(*b*) Dans Plutarque, *De l'amour fraternel*, c. 1. C.

(*c*) Le géant Antée, dans son combat contre Hercule. E. J.

Cui, cùm tetigere parentem,
Iam defecta vigent renovato robore membra (1) :

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience, que i'accuse l'humaine ignorance; qui est, à mon advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eulx, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres : car le philosophe Antisthenes (*a*), à ses disciples, « Allons, disoit il, vous et moy ouïr Socrates : là ie seray disciple avecques vous » : et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque » ; « sinon de la force de Socrates », adioustoit il.

Cette longue attention que i'emploie à me considerer, me dresse à iuger aussi, passablement, des aultres; et est peu de choses de quoy ie parle plus heureusement et excusablement : il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay ad-

---

(1) Dont les forces se renouveloient dès qu'il avoit touché sa mère. LUCAN. l. 4, v. 599.

(*a*) *Vie d'Antisthène*, l. 6, segm. 2. C.

verty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. I'estudie tout: ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si decoupees, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cogneues;

> Sed neque quàm multæ species, et nomina quæ sint,
> Est numerus (1).

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies, plus specifiquement et par le menu: moy, qui n'y veois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons; comme en cecy, ie prononce ma sentence par articles descousus; ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc: la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres,

---

(1) Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. VIRG. *Géorg.* l. 2, v. 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter. C.

basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chasque piece tient son reng, et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est* (1). Ie laisse aux artistes, et ne sçais s'ils en viennent à bout en chose si meslee, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement ie treuve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres; mais, chascune à part soy, ie treuve malaysé de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles, et bigarrees, à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus, « Que son esprit, ne s'attachant à aulcune condition (*a*), alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorees (*b*) et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu, ny de luy, ny d'aultres, quel homme ce feut », me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus touts, i'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette

---

(1) Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 7.

(*a*) C'est le caractère que lui donne Tite-Live. « *Nulli fortunæ*, dit-il, *adhærebat animus, per omnia genera vitæ errans uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret* ». L. 41, c. 20. C.

(*b*) *Si libres en leur essor*. E. J.

conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie : Nulle assiette moyenne; s'emportant tousiours de l'un à l'aultre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un iour, ce sera Qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecognoissable. Il faict besoing des aureilles bien fortes, pour s'ouïr franchement iuger : et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceulx qui se hazardent de l'entreprendre envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié; car c'est aimer sainement, d'entreprendre de blecer et offenser pour proufiter. Ie treuve rude, de iuger celuy là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse (*a*).

Montaigne auroit été bon à parler librement à son maître, à lui dire ses vérités, et à le rendre connoissable à lui-même.

Quelquesfois on me demandoit à quoy i'eusse pensé estre bon, qui se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage;

> Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
> Temporibus geminis canebat sparsa senectus (1) :

(*a*) Dit Socrate, dial. de Platon, intit. *Gorgias*. C.

(1) Lorsqu'un sang plus vif bouilloit dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avoit pas encore blanchi ma tête. Virg. *Enéide*, l. 5, v. 415.

à rien, dis ie : et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais i'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contreroollé ses mœurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que ie ne sçais point, et n'en veois naistre aulcune vraye reformation en ceulx qui les sçavent; mais les observant pas à pas, à toute opportunité, et en iugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre? I'eusse eu assez de fidelité, de iugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, aultrement il perdroit son effect et sa grace; et est un roolle qui ne peult indifferemment appartenir à touts : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employee à toute heure et en toute sorte; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une saincte remontrance ne puisse estre appliquee vicieusement; et que l'interest de la

substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme. Ie vouldrois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

Quel homme seroit propre à exercer cet office auprès des princes.

> Quod sit, esse velit; nihilque malit (1),

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'aultre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Ie le vouldrois à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté, à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Combien les rois auroient besoin d'un tel homme.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son proufit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstiennent une vie publicque, et ont à

(1) Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL. epigr. 47, l. 10, v. 12.

agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent, sans le sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu eviter, à nul interest (*a*) de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre : et il leur va de bon (*b*); d'autant qu'à la verité, la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay; de maniere qu'il y faict besoing, non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encores de courage.

Usage qu'on peut tirer des Essais de Montaigne pour la santé de l'âme, et plus encore pour celle du corps.

Enfin, toute cette fricassee que ie barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil : mais quant à la santé corporelle, personne ne peult fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alteree par art et par opinion (*c*). L'experience est proprement sur son fumier au subiect de la medecine, où la raison luy quite toute la

(*a*) *Sans détriment de*. E. J.

(*b*) *Et cela leur réussit*. E. J.

(*c*) *Et par opinion*. E. J

place : Tibere disoit, que (*a*) quiconque avoit vescu vingt ans, se debvoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine : et le pouvoit avoir apprins de Socrates (*b*), lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si (*c*) faict la medecine profession d'avoir tousiours l'experience pour touche de son operation : ainsi Platon (*d*) avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par touts les accidents et circonstances de

---

(*a*) Montaigne semble avoir eu dans l'esprit ce passage où Tacite, parlant de Tibère, dit : « *Solitusque eludere medicorum artes, atque eos qui, post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent* ». *Annal.* 6, 46. C. — C'est ce que disent aussi Suétone, *Vie de Tibère*, §. 68, et Plutarque, traité *Des Règles de la santé*. E. J.

(*b*) Dans Xenophon, *Choses mémorables*, l. 4, c. 7, §. 9. C.

(*c*) *Ainsi la médecine fait profession*. E. J.

(*d*) *De Republ.* l. 3. C.

quoy il doibt iuger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'il la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'une navire en toute seureté ; iectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu ; Tel poil, telle haulteur, telle aureille : mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu ! que la medecine me face un iour quelque bon et perceptible secours, veoir comme ie crieray de bonne foy

Tandem efficaci do manus scientiæ ! (1)

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts, entre nous, en montrent moins les effects que touts aultres hommes : on peult dire d'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medicinales ; mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire. I'ay assez vescu pour mettre en

---

(1) Je reconnois un art dont je vois enfin les effets. Hor. epod. lib. od. 17, v. 1.

compte l'usage qui m'a conduict si loing : pour qui en vouldra gouster ; i'en ay faict l'essay, son eschanson. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira : ie n'ay point de façon qui ne soit allee variant selon les accidents, mais i'enregistre celles que i'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy iusqu'asteure.

Montaigne conservoit la même forme de vie en maladie qu'en santé.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage ; ie n'y adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Ie veois que la maladie m'en desloge d'un costé ; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'aultre : et, par fortune, et par art, me voylà hors de ma route. Ie ne crois rien plus certainement que cecy : Que ie ne sçaurois estre offensé par l'usage des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peult tout en cela ; c'est le bruvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment : et nos bateliers et nos païsans s'en mocquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un ma-

telas; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espaignol ne dure pas à nostre forme de manger; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir, à Auguste (*a*), de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument de quoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poësles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, de quoy ils sont composez, enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont pas experimentez; moy, non; mais, au demourant, estant cette chaleur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumee, sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte, elle a bien, par ailleurs, de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles; d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux practiquez dans l'espez du mur, les quels alloient embrassant les lieux qui en debvoient estre eschauffez : ce que i'ay veu clairement signifié, ie ne sais où, en Seneque (*b*). Cettuy cy, m'oyant louer les commodi-

(*a*) C'est-à-dire, *à Augsbourg*, riche et puissante ville, dont le nom latin est AUGUSTA *Vindelicorum*. E. J.

(*b*) *Quædam nostrâ demùm prodisse memoriâ sci-*

tez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commencea à me plaindre de quoy i'avois à m'en esloingner : et des premiers inconvenients qu'il m'allegua, ce feut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plaincte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus (*a*), que le meilleur condiment (*b*) de la vie estoit le feu : ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Il fuyoit la chaleur qui vient directement du feu.

Coutumes établies dans un pays, directement opposées à celles de quelque autre pays.

Nous craignons les vins au bas; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent? nous mettons en dignité nos bestises, quand nous les mettons

---

mus ut.... impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor, qui ima simul et summa foveret æqualiter. Epist. 90, p. 409, 410. *Edit. cum not. varior.* C.

(*a*) Plutarque, dans ses *Questions platoniques*. C.

(*b*) *Assaisonnement, ragoût.* E. J.

en moule : il y a bien pour luy aultre poids, de dire : « ie l'ay leu » : que si vous dites : « ie l'ay ouï dire ». Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main, des hommes ; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle ; et qui estime ce siecle, comme un aultre passé, i'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe ; et ce que i'ay veu, que ce qu'ils ont escript : et, comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue ; i'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Ie dis souvent que c'est pure sottise, qui nous faict courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas Que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours? comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se veoid en nostre village ; ou bien, certes, Que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le iuger assez vifvement, pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'auctorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos ; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues, si nous sçavions

trouver leur iour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subiect des actions humaines.

Exemple d'un gentilhomme qui passoit un an entier sans boire.

Or, sur mon subiect, laissant les exemples que ie sçais par les livres, et ce que dict Aristote (a) d'Andron argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où i'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir. En voicy d'un aultre : Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut (b) de ses

Savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit.

(a) Diogène Laerce, dans la *Vie de Pyrrhon*, l. 4, segm. 81. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans les observations de Ménage sur cet endroit de Diogène Laërce, p. 434. C.

(b) *Un vacarme ou tracas*. C.

valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque (a) quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et reserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage, du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme (b), « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau ». Ie suis bien au contraire; i'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque (c), en sa ieunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict; et (d) s'en laissa, seulement pour n'estre souspeçonné d'emprunter cette regle d'aulcunes religions nouvelles qui la semoyent : il print,

---

(a) Dans sa lettre 56. C.

(b) Diog. Laerce, *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 36. C.

(c) Epist. 108. C.

(d) *Et s'en desporta*, édit. de 1595. C.

quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers (*a*) qui enfondrent; et employa iusqu'à la vieillesse ceulx qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse. Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Ie sçais avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quité et ma cuisine et leur livree, seulement pour se rendre à leur premiere vie : et en trouvay un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, ie ne sceus distraire de la saveur et doulceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (*b*), nous fault il planter à la meilleure,

---

(*a*) *Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent.* E. J.

(*b*) *Pythagore*, dans Stobée, serm. 29. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux pythagoriciens : « Choisi la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante ». *De l'exil*, de la traduction d'Amyot. C.

qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : i'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'aultres; mais, avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doibt troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir ; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline;

> Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora
> Sumitur ex libro, si prurit frictus ocelli
> Angulus, inspectâ genesi, collyria quærit (1) :

il se reiectera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit: aultrement, la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et soupple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses

(1) Veut-il se faire porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie ; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté, point de remède avant d'avoir consulté son horoscope. Juv. sat. 6, v. 576.

compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine : partout ailleurs, il est indecent ; mais à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable ; lequel, comme disoit Philopœmen (*a*), se doibt accoustumer à toute diversité et inegualité de vie.

Usages auxquels Montaigne se trouvoit asservi dans sa vieillesse.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais de quoy regarder ailleurs qu'à se maintenir), la coustume a desià, sans y penser, imprimé si bien en moy son charactere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desieusner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny faire des enfants, qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner ; et me passerois autant malayseement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Ie dis-

---

(*a*) Ou plutôt, *comme on disoit à Philopœmen*. *Voyez* sa vie dans Plutarque, de la trad. d'Amyot. C.

nerois sans nappe : mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement ; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Ie plainds qu'on n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys ; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat, Marius (*a*), que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere : moy ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun ; non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité. Ie doibs plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'aultre part, apporté les siennes : comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach ; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein ; car, depuis quelques annees, aux courvees de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me com-

---

(*a*) Plutarque, *Comment il faut réformer la colère*, c. 13. C.

mence à troubler, avecques vehemente douleur de teste; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieusner, ie m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. I'avois tousiours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict: mais, hantant ces annees passees familierement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celuy de la nuict; il a cuidé m'imprimer, non tant son discours (*a*), que son sentiment. Quoy! que le doubte mesme, et l'inquisition (*b*), frappe nostre imagination, et nous change! Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eulx; et plainds plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre touts ieunes et entiers : encores vauldroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descrie (*c*) les plus doulces heures du iour! Esten-

(*a*) *Non pas tant sa raison.* E. J.

(*b*) *La recherche.* E. J.

(*c*) *Nous inspire du mépris, du dégoût pour les plus douces heures du jour*, ce qui fait le plus grand agrément de la vie. C.

dons nostre possession iusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme feit Cesar le haut mal (*a*), à force de le mespriser et corrompre. On se doibt addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile. Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publicques se doibvent à la cerimonie; la mienne, obscure et privee, iouït de toute dispense naturelle; soldat et gascon, sont qualitez aussi un peu subiectes à l'indiscretion : par quoy, ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubiectir, comme i'ay faict; mais non s'assubiectir, comme i'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois aux plus sales offices, est il pas aulcunement excusable de requerir plus de soing et de netteté : *Naturâ, homo mundum et elegans animal est* (1). De toutes les actions naturelles, c'est celle que ie souffre plus mal volontiers

Soin que Montaigne avoit de se tenir le ventre libre.

(*a*) *Voyez* sa vie dans PLUTARQUE, version d'Amyot. C.

(1) L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat. SENEC. epist. 92.

m'estre interrompue. I'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du desreglement de leur ventre : tandis que le mien et moy ne nous faillons iamais au poinct de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Le parti le plus sûr pour un malade.

Ie ne iuge doncques point, comme ie disois, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le formage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans ; enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est?

Cogimur à suetis animum suspendere rebus,
Atque, ut vivamus, vivere desinimus.
. . . .
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis (1).

(1) La vie est-elle d'un si grand prix?.... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous sommes

S'ils ne font aultre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort, leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie. Et sain et malade, ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Ie donne grande auctorité à mes desirs et propensions : ie n'aime point à guarir le mal par le mal ; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la cholique; et subiect à m'abstenir du plaisir de manger des huistres ; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé ; la regle, de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit, en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy mesme, et rengé à la santé de mon estomach ; l'acrimonie et la poincte des saulses m'agreerent estant ieune ; mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvi : le vin nuit aux malades ; c'est la premiere chose

Montaigne, sain et malade, suivoit volontiers ses appétits naturels.

accoutumés, et, pour prolonger notre vie, nous cessons de vivre. En effet, mettrai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire ? Corn. Gall. eleg. 1, v. 155 . . . 247. — Le premier vers n'est point tiré de cette élégie de Cornélius Gallus ; je le crois de Montaigne, ou de La Boëtie : mais il importe peu d'en connoître l'auteur. N.

de quoy ma bouche se desgouste, et d'un desgoust invincible. Quoy que ie receoive desagreablement, me nuit; et rien ne me nuit, que ie face avecques faim et alaigresse. Ie n'ay iamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante : et si ay faict ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medicinale : et me suis, ieune,

> Quem circumcursans hùc atque hùc sæpè Cupido
> Fulgebat crocinâ splendidus in tunicâ (1),

presté, autant licencieusement et inconsidereement qu'aultre, au desir qui me tenoit saisi;

> Et militavi non sine gloriâ (2);

plus toutes fois en continuation et en duree, qu'en saillie :

> Sex me vix memini sustinuisse vices (3).

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans (*a*) ie me rencontrai premierement en sa subiection. Ce feut

---

(1) Lorsque l'Amour, couvert d'une robe éclatante, voltigeoit sans cesse autour de moi. CATULL. carm. 66, v. 133.

(2) Et je me suis acquis quelque gloire dans ce genre de combat. HOR. od. 26, l. 3, v. 2.

(3) Je me souviens d'avoir au plus remporté six victoires. OVID. *Amor.* eleg. 7, l. 3, v. 26.

(*a*) *En quel âge tendre.* E. J.

bien rencontré; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de Quartilla (*a*), qui n'avoit point memoire de son fillage :

> Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri
> Barba meæ (1).

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie? A mon opinion, cette piece là importe de tout; au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge : ce mot espaignol me plaist à plusieurs visages, *defienda me Dios de my* (2). Ie plainds, estant malade, de quoy ie n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de

---

(*a*) Qui dit dans Pétrone, *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse*, p. 17, edit. Patiss. an. 1587. — C. 25, p. 84, ed. Burm. 1709; — et p. 69, edit. cum notis varior. Amstel. anno 1669. C.

(1) Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe naissante étonna ma mère. MARTIAL. epigr. 22, l. 11., v. 7.

(2) Que Dieu me défende de moi-même.

l'assouvir; à peine m'en destourneroit la medecine : autant en fois ie sain; ie ne veois gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly iusques au souhaiter.

L'incertitude de la médecine autorise presque toutes nos envies.

L'art de medecine n'est pas si resolue (*a*), que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats, et selon les lunes; selon Fernel, et selon l'Escale (*b*). Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande; ne vous chaille, ie vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Ie veis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir; et estre mocqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible : Avoit il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement (*c*), de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'estreme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons. I'ay apperceu qu'aux bleceures et aux

Pourquoi

(*a*) *Si nettement fondée sur des principes précis et déterminés, etc.* C.

(*b*) Deux célèbres médecins de ce temps-là. E. J.

(*c*) *Récemment, de fraîche date.* E. J.

maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse; car ie l'ay haulte et efforcee : si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Le parler nuisoit à Montaigne dans ses maladies.

Ce conte merite de me divertir : Quelqu'un (*a*), en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy : le maistre des cerimonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que ie parle ». L'aultre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit ». C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur (*b*) » : car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye; ou, reglez vous par luy », ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens; c'est à moy à le conduire pour me representer : il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser; ie veulx que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'adventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand ie mastine mon laquay, d'un ton aigre et poi-

Petite digression sur la manière de régler sa voix en conversant avec les hommes.

(*a*) C'étoit *Carnéade*. Voyez sa vie dans Diog. Laerce, l. 4, segm. 63. C.

(*b*) *Pourvu qu'on l'entende en ce sens, parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.* C.

gnant, il seroit bon qu'il veinst à me dire: « Mon maistre, parlez plus doulx, ie vous oys bien ». *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate* (1). La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute : cettuy cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui iouent à la paulme, celuy qui soubstient sa desmarche (*a*), et s'appreste selon qu'il veoid remuer celuy qui luy iecte le coup, et selon la forme du coup.

Les maladies ont leurs périodes, qu'il faut attendre patiemment.

L'experience m'a encores apprins cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maulx ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formee au patron de la constitution des animaulx; elles ont leur fortune limitee dez leur naissance, et leurs iours : qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Ie suis de l'advis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstineement s'opposer aux maulx, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et

---

(1) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété. QUINTIL. *Inst. orat.* c. 3.

(*a*) *Se recule, se retire en arrière.* C.

la nostre ». On doibt donner passage aux maladies : et ie treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais, un tel en mourut ». Si ferez vous; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul ? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à touts sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez là; c'est tousiours autant de bien present : ie ne m'arresteray ny au nom, ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. I'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que i'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir : on les coniure mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doulcement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et

tais toy ». C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peult advenir à chascun : *Indignare, si quid in te iniquè propriè constitutum est* (1). Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse :

Il faut endurer patiemment ce qu'on ne peut éviter.

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas? (2)

n'est ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues annees; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon (*a*) ne croit pas qu'Esculape se meist en peine de prouveoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation et à produire des enfants sains et robustes; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doibt conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser; on vous plastrera pour le plus, et estansonnera un peu, et alongera on de quelque heure vostre misere :

---

(1) Plains-toi, si l'on a établi pour toi seul une loi rigoureuse. SENEC. epist. 91.

(2) Insensé! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauroient être accomplis? OVID. *Trist.* eleg. 8, l. 3, v. 11.

(*a*) *De Republ.* l. 3. C.

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contrà nititur obicibus;
Donec certa dies, omni compage solutâ,
Ipsum cum rebus subruat auxilium (1):

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doulx et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aimeroit que les uns, que vouldroit il dire? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler? et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult, sans ce meslange; et y est l'une bande non moins necessaire que l'aultre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon (*a*), qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa mule.

Pourquoi Montaigne évitoit de consulter les médecins.

Ie consulte peu des alterations que ie sens; car ces gents icy sont advantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les aureilles de leurs prognostiques;

---

(1) Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment, l'étaie dans les endroits où il menace ruine; mais enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice. Corn. Gall. eleg. 1, v. 171.

(*a*) Certain escrimeur, de qui Plutarque a rapporté ce fait dans le traité, *Comment il fault refrainer la cholere*, version d'Amyot. C.

et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont iniurieusement traicté de leurs dogmes et trongne magistrale, me menaceant tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Ie n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place; mais i'en estois heurté et poulsé : si mon iugement n'en estoit ny changé, ny troublé, au moins il en estoit empesché; c'est tousiours agitation et combat. Or, ie traicte mon imagination le plus doulcement que ie puis, et la deschargerois, si ie pouvois, de toute peine et contestation; il la fault secourir et flater; et piper (a), qui peult : mon esprit est propre à cet office; il n'a point faulte d'apparences partout; s'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple? Il dict « Que c'est pour mon mieulx que » i'ay la gravelle : que les bastiments de mon » aage ont naturellement à souffrir quelque » gouttiere; il est temps qu'ils commencent à » se lascher et desmentir : C'est une commune » necessité; et n'eust on pas faict pour moy un » nouveau miracle : Ie paye, par là, le loyer » deu à la vieillesse, et ne sçaurois en avoir » meilleur compte : Que la compaignie me doibt » consoler, estant tumbé en l'accident le plus » ordinaire des hommes de mon temps : I'en » veois partout d'affligez de mesme nature de

Il aimoit à flatter son imagination dans ses maux.

Exemple qu'il en donne ici par rapport à la gravelle.

(a) *Et tromper, pour qui le peut.* E. J.

» mal ; et m'en est la societé honnorable, d'au-
» tant qu'il se prend plus volontiers aux grands ;
» son essence a de la noblesse et de la dignité :
» Que des hommes qui en sont frappez, il en
» est peu de quites à meilleure raison, et si il
» leur couste la peine d'un fascheux regime, et
» la prinse ennuyeuse et quotidienne des dro-
» gues medicinales : là où, ie le doibs purement
» à ma bonne fortune ; car quelques bouillons
» communs de l'eryngium (*a*) et herbe du turc,
» que deux ou trois fois i'ay avallés, en faveur
» des dames qui, plus gracieusement que mon
» mal n'est aigre, m'en offroient la moitié du
» leur, m'ont semblé egualement faciles à pren-
» dre, et inutiles en operation : ils ont à payer
» mille vœux à Æsculape, et autant d'escus à
» leur medecin, de la profluvion (*b*) de sable
» aysee et abondante, que ie receois souvent
» par le benefice de nature : la decence mesme
» de ma contenance en compaignie ordinaire
» n'en est pas troublee ; et porte mon eau dix
» heures, et aussi long temps qu'un sain : La
» crainte de ce mal, faict il, t'effrayoit aultres-
» fois, quand il t'estoit incogneu ; les cris et le

(*a*) *Panicaut*, ou *chardon rolant :* sa racine est apéritive. E. J.

(*b*) *Pour un écoulement de sable aisé et abondant, etc. Profluvion* est purement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang. C.

» desespoir de ceulx qui l'aigrissent par leur
» impatience, t'en engendroient l'horreur. C'est
» un mal qui te bat les membres par les quels
» tu as le plus failly : Tu es homme de con-
» science,

Quæ venit indignè pœna, dolenda venit (1) :

» regarde ce chastiement; il est bien doulx au
» prix d'aultres, et d'une faveur paternelle : Re-
» garde sa tardifveté; il n'incommode et oc-
» cupe que la saison de ta vie qui, ainsi comme
» ainsin (*a*), est meshuy perdue et sterile, ayant
» faict place à la licence et plaisirs de ta ieu-
» nesse, comme par composition. La crainte et
» pitié que le peuple a de ce mal, te sert de ma-
» tiere de gloire; qualité de la quelle, si tu as
» le iugement purgé, et en as guary ton dis-
» cours (*b*), tes amis pourtant en recognois-
» sent encores quelque teincture en ta com-
» plexion : Il y a plaisir à ouïr dire de soy, voylà
» bien de la force, voylà bien de la patience :
» on te veoid suer d'ahan, paslir, rougir, trem-
» bler, vomir iusques au sang, souffrir des con-
» tractions et convulsions estranges, desgoutter
» par fois de grosses larmes des yeulx, rendre

(1) Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre. Ovid. epist. 5, v. 8.

(*a*) *Qui, d'une manière ou d'une autre, etc.* E. J.

(*b*) *Ta raison.* E. J.

» les urines espesses, noires et effroyables, ou
» les avoir arrestees par quelque pierre espi-
» neuse et herissee qui te poinct et escorche
» cruellement le col de la verge; entretenant
» ce pendant les assistants, d'une contenance
» commune; bouffonant (*a*) à pauses avecques
» tes gents; tenant ta partie en un discours
» tendu; excusant de parole ta douleur, et rab-
» battant de ta souffrance. Te souvient il de ces
» gents du temps passé, qui recherchoient les
» maulx avecques si grand'faim, pour tenir
» leur vertu en haleine et en exercice? mets le
» cas que nature te porte et te poulse à cette
» glorieuse eschole, en la quelle tu ne feusses
» iamais entré de ton gré. Si tu me dis, que
» c'est un mal dangereux et mortel: quels aul-
» tres ne le sont? car c'est une piperie medici-
» nale, d'en excepter aulcuns qu'ils disent n'al-
» ler point de droict fil à la mort: qu'importe,
» s'ils y vont par accident, ou s'ils glissent et
» gauchissent ayseement vers la voye qui nous
» y mene? Mais tu ne meurs pas de ce que tu
» es malade, tu meurs de ce que tu es vivant:
» la mort te tue bien, sans le secours de la
» maladie; et à d'aulcuns les maladies ont es-
» loingné la mort, qui ont plus vescu, de ce
» qu'il leur sembloit s'en aller mourants: Ioinct
» qu'il est, comme des playes, aussi des mala-

(*a*) *Plaisantant, riant de temps en temps.* C.

» dies, medicinales et salutaires. La cholique
» est souvent non moins vivace que vous : il se
» veoid des hommes ausquels elle a continué
» depuis leur enfance iusques à leur extreme
» vieillesse ; et s'ils ne luy eussent failly de com-
» paignie, elle estoit pour les assister plus oul-
» tre : vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous
» tue : Et quand elle te presenteroit l'image de
» la mort voisine, seroit ce pas un bon office,
» à un homme de tel aage, de le ramener aux
» cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as
» plus pour quoy guarir : Ainsi comme ainsin,
» au premier iour la commune necessité t'ap-
» pelle. Considere combien, artificiellement et
» doulcement, elle te desgouste de la vie et des-
» prend du monde ; non te forceant, d'une sub-
» iection tyrannique, comme tant d'aultres
» maulx que tu veois aux vieillards, qui les
» tiennent continuellement entravez, et sans
» relasche, de foiblesses et de douleurs ; mais
» par advertissements, et instructions reprinses
» à intervalles ; entremeslant des longues pauses
» de repos, comme pour te donner moyen de
» mediter et repeter sa leçon à ton ayse. Pour
» te donner moyen de iuger sainement, et
» prendre party en homme de cœur, elle te pre-
» sente l'estat de ta condition entiere, et en bien
» et en mal ; et, en mesme iour, une vie tres-
» alaigre tantost, tantost insupportable. Si tu
» n'accolles la mort, au moins tu luy touches

» en paulme (*a*), une fois le mois : par où tu as
» de plus à esperer qu'elle t'attrappera un iour
» sans menace : et que, estant si souvent con-
» duict iusques au port, te fiant d'estre encores
» aux termes accoustumez, on t'aura, et ta fian-
» ce, passé l'eau un matin inopineement. On
» n'a point à se plaindre des maladies qui
» partagent loyalement le temps avecques la
» santé ».

Ie suis obligé à la fortune, de quoy elle m'assault (*b*) si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : ie sçais à peu prez meshuy en quoy i'en doibs estre quite. A faulte de memoire naturelle, i'en forge de papier : et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, ie l'escris ; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, ie ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable, en mon experience passee. Me sert aussi l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en ad-

(*a*) *Dans la paume de la main.* E. J.

(*b*) *M'assaille.* E. J.

viendra aultre pire accident que celuy que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soubdaine : quand elle m'assault mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps ; mais, naturellement, elle a des excez vigoreux et gaillards ; elle me secoue à oultrance, pour un iour ou deux. Mes reins ont duré un aage sans alteration ; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maulx ont leur periode comme les biens ; à l'adventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach ; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme ; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation ? Les ans m'ont evidemment faict tarir aulcuns rheumes ; pourquoy non ces excrements qui fournissent de matiere à la grave ? Mais est il rien doulx, au prix de cette soubdaine mutation, quand, d'une douleur extreme, ie viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques ? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si

prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voisine et si contiguë que ie les puis recognoistre, en presence l'une de l'aultre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent, à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre (*a*)! Tout ainsi que les stoïciens disent (*b*) que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avecques meilleure raison, et coniecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates (*c*), aprez qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses iambes, il se resiouït à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté; comme elles sont associees d'une liaison necessaire, si qu'à tours (*d*) elles se suyvent et s'entr'engendrent; et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que ie veoye aux aultres maladies, Avantage

(*a*) *Opposition.* C.

(*b*) Ce sentiment est expressément combattu par Plutarque, dans le traité *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 10 et suiv. C.

(*c*) Dans le *Phédon* de Platon. C.

(*d*) *Si bien que tour à tour, etc.* E. J.

de la gravelle sur bien d'autres maladies.

c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, tousiours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est iamais faict : avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef, et puis d'une calote ; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net : là où les aultres laissent tousiours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux aultres. Celles là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre et sans introduire leur sequelle ; mais courtoises et gracieuses sont celles de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, ie me treuve deschargé d'aultres accidents, plus ce me semble que ie n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis ; i'argumente que les vomissements extremes et frequents que ie souffre, me purgent : et d'aultre costé, mes desgoustements, et les ieusnes estranges que ie passe, digerent mes humeurs peccantes ; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine

Elle produit quelques conséquences utiles.

trop cher vendue : car quoy, tant de puants bruvages, cauteres, incisions, suees, setons, dietes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand ie suis attainct, ie le prends à medecine; quand ie suis exempt, ie le prends à constante et entiere delivrance. Voicy encores une faveur de mon mal, particuliere : C'est qu'à peu prez, il faict son ieu à part, et me laisse faire le mien où il ne tient qu'à faulte de courage; en sa plus grande esmotion, ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'aultre regime; iouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent

Autre faveur de la colique, c'est qu'elle laisse au patient l'esprit libre, et tel régime de vivre qu'il a envie de suivre.

la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point; s'il luy va mal, à sa coulpe (*a*); elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissouldre par bruvages : par quoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il. Ie remarque encores cette particuliere commodité, que c'est un mal au quel nous avons peu à deviner : nous sommes dispensez du trouble au quel les aultres maulx nous iectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible : nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales; les sens nous montrent que c'est, et où c'est. Par tels arguments, et forts et foibles, comme Cicero (*b*) le mal de sa vieillesse, i'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'aultres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legiers mouvements espreignent (*c*) le pur

La colique ne laisse point à l'esprit l'inquiétude des conjectures, qui, dans d'autres maux, le met à la torture.

(*a*) *C'est sa faute.* E. J.

(*b*) *Tâche d'adoucir et d'amuser le mal de la vieillesse,* dans son livre *de Senectute,* j'essaye d'endormir, etc. C.

(*c*) *Expriment, tirent, font sortir.* E. J.

sang de mes reins ; quoy pour cela ? ie ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer aprez mes chiens, d'une iuvenile ardeur et insolente (*a*) ; et treuve que i'ay grand' raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie : c'est quelque grosse pierre, qui foule et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que ie vuide peu à peu, non sans quelque naturelle doulceur, comme un excrement desormais superflu et empeschant. Or, sens ie quelque chose qui croule ? ne vous attendez pas que i'aille m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : ie seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desia de ce qu'il craint. Ioinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doibt faire cognoistre qu'ell' a ses moyens infiniement incogneus : il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de touts les aultres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous

---

(*a*) *Et insolite*. E. J.

ayons à fonder nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire ? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela ? regardez ceulx qui font aultrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils ; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy : ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruict de la vanité de cet art. Il n'est rien qu'on doibve tant recommender à la ieunesse, que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Ie m'esbransle difficilement, et suis tardif par tout ; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moy que sept heures ; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté ; et me suis tousiours repenty de me r'endormir le matin. Platon (*a*) veult plus de mal à l'excez du dormir, qu'à

Montaigne grand dormeur.

(*a*) *Vie de Platon*, dans Diog. Laerce, l. 3, segm. 39. C.

l'excez du boire. I'aime à coucher dur, et seul; voire sans femme, à la royale; un peu bien couvert. On ne bassine iamais mon lict : mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand i'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion (*a*), d'estre dormart; non, à mon advis pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aulcune chose à redire. Si i'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose; mais ie cede et m'accommode en general, autant que tout aultre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine : ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx evidemment mieulx. Ie sens un peu le coup de la mutation; mais c'est faict en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les courvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme; mais non pas vehemente et soubdaine. Ie fuys meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Ie me

Corrige cette inclination sur ses vieux jours, et s'en trouve bien.

(*a*) Plutarque, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant,* à la fin. C.

tiens debout, tout le long d'un iour, et ne m'ennuye point à me promener; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, ie n'ay aimé d'aller qu'à cheval; à pied, ie me crotte iusques aux fesses; et les petites gents sont subiects par ces rues à estre chocquez et coudoyez, à faulte d'apparence : et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Occupation militaire, très-plaisante et très-noble.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation, et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance; et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art; et une façon de vie, masle et sans cerimonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, que en sa republicque il en faict part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et voyez,

quand la vie mesme y est excusablement employee,

Pulchrumque mori succurrit in armis (1).

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure : la compaignie asseure iusques aux enfants. Si d'aultres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abiecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat : les fiebvres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une arquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est* (2).

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu galleux : si est la graterie, des gratifications de nature les plus doulces, et autant à main; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Ie l'exerce plus aux aureilles,

---

(1) Qu'il est beau de mourir les armes à la main !

VIRG. *Énéide*, l. 2, v. 317.

(2) La vie n'est qu'une guerre. SENEC. epist. 96.

Montaigne avoit naturellement une constitution fort saine, dont il sentoit les effets jusque dans la vieillesse.

que i'ay au dedans pruantes (*a*), par secousses. Ie suis nay, de touts les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. I'ay oultrepassé (*b*) tantost de six ans le cinquantiesme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma ieunesse. Ie ne parle pas de la vigueur et alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites;

> Non hoc ampliùs est liminis, aut aquæ
> Cælestis, patiens latus (1).

Son esprit peu troublé par les maux du corps.

Mon visage me descouvre incontinent, et mes yeulx : touts mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; ie fois souvent pitié à mes amis, avant que i'en sente la cause. Mon mirouer ne m'estonne pas; car, en la ieunesse mesme, il m'est

---

(*a*) *Sujettes à des démangeaisons.* E. J.

(*b*) *L'âge auquel*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

(1) Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie. Hor. od. 10, l. 3, v. 19.

advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse : ie l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encores pleine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

> Nec vitiant artus ægræ contagia mentis (1).

Ie tiens que cette sienne temperature (*a*) a relevé maintesfois le corps de ses cheutes; il est souvent abbattu : que si elle n'est eniouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. I'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousiours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font

---

(1) Jamais les troubles contagieux de l'esprit n'ont influé sur mon corps. Ovid. *Trist.* eleg. 8, l. 3, v. 25.

(*a*) *Ce sien tempérament.* E. J.

horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Ie prends party de ne plus courre ; c'est assez que ie me traisne : ny ne me plainds de la decadence naturelle qui me tient ;

> Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ? (1)

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Peu dérangé par les impressions qui viennent de l'imagination : ses songes étoient plutôt ridicules que tristes.

Ie n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast, sans m'affliger. Ie songe peu souvent ; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement de pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

> Res, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,
> Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in sommo accidunt,
> Minùs mirandum est (2) :

---

(1) S'étonne-t-on de voir des goîtres dans les Alpes ? Juv. sat. 13, v. 162.

(2) En effet, il n'est pas surprenant que les hommes voient en songe les choses qui les occupent ordinairement, qu'ils font souvent, et qu'ils roulent dans leur esprit, lors-

Platon dict (*a*) dadvantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir : ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent (*b*) que les Atlantes ne songent iamais ; qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort : ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point ; car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres ; et ne m'apportent aulcune agitation de corps, ny expression de voix. I'ay veu plusieurs, de mon temps, en estre merveilleusement agitez : Theon le philosophe se promenoit en songeant ; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.

Peu délicat à table.

Ie ne choisis gueres à table, et me prends à la premiere chose et plus voisine ; et si me remue mal volontiers d'un goust à un aultre.

---

qu'ils sont éveillés. Cic. *de Divinat.* l. 1, c. 22. — Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Accius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin-le-Superbe, l'un des premiers personnages de la pièce. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages de cet ancien poète tragique. C.

(*a*) Dans le *Timée*. C.

(*b*) Hérodote, l. 4. C.

La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse : ie me contente ayseement de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus (*a*), qu'en un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousiours une nouvelle; et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. I'use familierement de viandes salees : si aime ie mieulx le pain sans sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du païs. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse; aussi n'est elle aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le bœuf et le iambon, parmy les perdris : ils ont bon temps; c'est la

---

(*a*) Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. *V.* Aulu-Gelle, *Noct. attic.* l. 15, c. 8. C.

delicatesse des delicats; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees, *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit* (1). Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice:

> Si modicâ cœnare times olus omne patellâ (2).

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer; mais c'est tousiours vice de s'obliger: i'appellois aultresfois delicat, un mien parent qui avoit desapprins, en nos galeres, à se servir de nos licts, et se despouiller pour se coucher.

Montaigne fut dressé, dès le berceau, à la plus basse et commune façon de vivre.

Si i'avois des enfants masles, ie leur desirasse volontiers ma fortune: Le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que ie feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre:

---

(1) Par lesquels le luxe capricieux voudroit échapper à l'ennui des richesses. Senec. epist. 18.

(2) Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper. Hor. epist. 5, l. 1, v. 2.

magna pars libertatis est benè moratus venter (1). Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin ; de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde; et estimoit que ie feusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos ; et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abiecte fortune, pour m'y obliger et attacher. Son desseing n'a pas du tout mal succedé : ie m'addonne volontiers aux petits, soit pource qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniement en moy. Le party que ie condamnerai en nos guerres, ie le condamnerai plus asprement, fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aulcunement à soy, quand ie le verray miserable et accablé. Combien volontiers ie considere la belle humeur de Chelonis, fille et

Quel fut le fruit de cette éducation.

(1) C'est une partie de la liberté, que de savoir régler son estomac. SENEC. epist. 123.

femme de roys de Sparte (*a*)! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut advantage sur Leonidas son pere, elle feit la bonne fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere; s'opposant au victorieux. La chance veint elle à tourner? la voylà changee de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se montroit plus pitoyable. Ie me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius (*b*), qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celuy de Pyrrhus (*c*), propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Montaigne n'aimoit pas d'être long-temps à table.

Les longues tables m'ennuyent et me nuisent: car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faulte de meilleure contenance, ie mange autant que i'y suis. Pourtant chez moy, quoyqu'elle soit des courtes, ie m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur la forme d'Au-

---

(*a*) *Voyez* Plutarque, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène*. C.

(*b*) Dans sa *Vie*, par Plutarque, c. 1. C.

(*c*) Dans sa *Vie*, par *id.* c. 2. C.

guste (*a*) : mais ie ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres ; au rebours, i'aime à me reposer long temps aprez, et en ouïr conter, pourveu que ie ne m'y mesle point; car ie me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme ie treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant. Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignant à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict ; mangeant et beuvant moins hastifvement que nous, qui passons en poste toutes nos actions ; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles et agreables.

Plaisirs de la table, comment ménagés par les Grecs et les Romains.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible ; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à dire, ce que ie ne veois pas : mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence ; si bien que, quand ie veulx ieusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement au-

L'abstinence dont Montaigne étoit capable.

(*a*) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 74. C.

tant qu'il est besoing pour une reglee collation ; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande ; mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que ie n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les aime peu cuictes ; et les aime fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu), de façon que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes : ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure ; i'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soubstraict la vie par le menu : c'est le seul benefice de la vieillesse ; la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort ; c'estoit le terme naturel de sa duree : et cette partie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desià mortes, aultres demy mortes, des plus actifves, et qui tenoient le pre-

Description de son goût, qui a eu ses changements et ses révolutions.

mier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que ie fonds, et eschappe à moy. Quelle bestise seroit ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desia si advancee, comme si elle estoit entiere? Ie ne l'espere pas. A la verité, ie receois une principale consolation aux pensees de ma mort, qu'elle soit des iustes et naturelles; et que meshuy ie ne puisse en cela requerir ny esperer, de la destinee, faveur qu'illegitime (a). Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande : mais ils se trompent : et Solon, qui est de ces vieux temps là, en taille (b) pourtant l'extreme duree à soixante dix ans. Moy, qui ay tant adoré, et si universellement, cet ἄριστον μέτρον (1) du temps passé, et qui ay tant prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendrai ie une desmesuree et prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de nature, peult estre fascheux; mais ce qui vient selon elle, doibt estre tousiours plaisant; *omnia, quæ secundùm naturam fiunt, sunt habenda in bo-*

(a) *Qu'extraordinaire, contre les règles.* C.

(b) Dans Hérodote, l. 1, c. 32. C.

(1) Cette excellente médiocrité, si recommandée autrefois, et en particulier par Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, comme on peut voir dans Diogène Laerce, l. 1, segm. 93. C.

nis (1) : par ainsi, dict Platon (*a*), la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas* (2). La mort se mesle et confond partout à nostre vie : le declin preoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. I'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans; ie les compare avecques celuy d'asteure (*b*) : combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image presente plus esloingnee de celles là, que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quiter; et abandonner nostre conduicte, nos yeulx, nos dents, nos iambes et le reste, à la mercy d'un secours estran-

---

(1) Tout ce qui se fait selon la nature, doit être compté pour un bien. Cic. *de Senect.* c. 19.

(*a*) Dans le *Timée*. C.

(2) La mort des jeunes gens est une mort violente : les vieillards meurent de maturité. Cic. *de Senect.* c. 19.

(*b*) Orthographe et prononciation gasconne, au lieu d'*à cette heure*. C. — Dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, on trouve très-souvent ce mot écrit précisément comme les Gascons le prononcent, *asture;* et souvent aussi Montaigne écrit *asteure,* comme il l'est ici. J'ai suivi l'une et l'autre orthographe, qui sont toutes deux celle de Montaigne. N.

gier et mendié ; et nous resigner entre les mains de l'art, lasse de nous suyvre.

Ie ne suis excessifvement desireux ny de salades, ny de fruicts, sauf les melons : mon peré haïssoit toute sorte de saulses ; ie les aime toutes. Le trop manger m'empesche ; mais par sa qualité, ie n'ay encores cognoissance bien certaine qu'aulcune viande me nuise ; comme aussi ie ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne, du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus ; car des raiforts, pour exemple, ie les ay trouvez premierement commodes ; depuis, fascheux ; à present, derechef commodes. En plusieurs choses, ie sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant ; i'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc. Ie suis friand de poisson, et fois mes iours gras des maigres ; et mes festes, des iours de ieusne : ie crois, ce qu'aulcuns disent, qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme ie fois conscience de manger de la viande, le iour de poisson ; aussi faict mon goust, de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop esloingnee. Dez ma ieunesse, ie desrobbois parfois quelque repas : Ou à fin d'aiguiser mon appetit au lendemain (car, comme Epicurus ieusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance ; moy, au rebours, pour dresser ma vo-

Montaigne étoit friand de poisson, et n'aimoit point de mêler le poisson avec la chair.

Jeûnoit quelquefois, et pourquoi.

lupté à faire mieulx son proufit et se servir plus alaigrement de l'abondance) : Ou ie ieusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit ; car et l'un et l'aultre s'apparesse cruellement en moy par la repletion ; et, surtout, ie hais ce sot accouplage d'une deesse si saine et si àlaigre, avecques ce petit dieu indigeste et roteur, tout bouffi de la fumee de sa liqueur : Ou pour guarir mon estomach malade : Ou pour estre sans compaignie propre ; car ie dis, comme ce mesme Epicurus (*a*), qu'il ne fault pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avecques qui on mange ; et loue Chilon (*b*), de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez : Il n'est point de si doulx apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Ie crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent : mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim ; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medicinale, trois ou quatre chestifs repas par iour, ainsi contraincts : Qui m'asseureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper ? Prenons, surtout les vieillards, prenons le pre-

---

(*a*) SENEC. epist. 91. C.

(*b*) PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 3. C.

mier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté ; tenons nous à la premiere, presente et cogneue. I'esvite la constance en ces loix de ieusne : qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer ; nous nous y durcissons ; nos forces s'y endorment ; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre proufit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user aultrement sans dommage.

Règles qu'il observoit à l'égard de ses vêtements.

Ie ne porte les iambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Ie me suis laissé aller, pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour ma cholique : mes maulx s'y habituerent en peu de iours, et desdaignerent mes ordinaires provisions ; i'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double ; les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que de garbe (*a*) : ce n'est rien, si ie n'y adiouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Ie n'en feray rien : et me desdirois volontiers du commencement que i'y ay donné, si i'osois. Tumbez vous en quelque inconve-

(*a*) *De montre, d'apparence.* C.

nient nouveau? cette reformation ne vous sert plus; vous y estes accoustumé: cherchez en une aultre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en fault encores, et encores aprez, d'aultres au delà; ce n'est iamais faict.

Il préféroit le dîner au souper: quelle mesure il observoit dans son boire.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le iour : ainsi le faisois ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve depuis par experience, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et que la digestion se faict mieulx en veillant. Ie ne suis gueres subiect à estre alteré, ny sain, ny malade : i'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans soif; et communement ie ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Ie bois assez bien, pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, ie n'oultrepasse point seulement les limites d'Auguste (*a*), qui ne beuvoit que trois fois precisement; mais, pour n'offenser la regle de Democritus (*b*), qui deffendoit de s'arrester à quatre,

(*a*) *Voyez* sa *Vie*, par Suétone, c. 77. C.

(*b*) Ceci est tiré de Pline, *Hist. nat.* l. 28, c. 6, sect. 17,

comme à un nombre mal fortuné, ie coule, à un besoing, iusques à cinq : trois demy settiers, environ ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuider, ce que d'aultres evitent comme chose mal seante. Ie trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau : et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus (*a*), roy des Atheniens, feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau : utilement ou non, i'en ay veu debattre. I'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez seize ou dix huict ans. La forme de vivre plus usitee et commune, est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loy à telles choses.

Son goût par rapport à l'air.

Ie crainds un air empesché, et fuys mortellement la fumee : la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees

---

ed. Hard. Mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius*, qui est dans l'original. C.

(*a*) Selon Athénée, l. 2, c. 2, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, qui fut l'inventeur de cet usage. C.

et aux retraictz (*a*), vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la guerre, ie compte ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une iournee. I'ay la respiration libre et aysee; et se passent mes morfondements (*b*) le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux. L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeulx s'offensent de toute lueur esclatante: ie ne sçaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. I'ignore, iusques à present (*c*), l'usage des lunettes; et veois aussi loing, que ie feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tousiours travaillé mes yeulx, mais surtout nocturne. Voylà un pas en arriere, à

Il s'accommodoit moins d'un grand chaud que d'un grand froid.

Il avoit la vue longue; mais ses yeux étoient aisément fatigués par l'exercice.

(*a*) *Lieux d'aisance.* E. J.

(*b*) *Rhumes.* E. J.

(*c*) *A cinquante-quatre ans,* édit. de 1588, mais rayé par Montaigne. N.

toute peine sensible : ie reculeray d'un aultre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me fauldra estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie! Si suis ie en doubte que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt et ferme ; et ne sçais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, i'ay arresté plus malayseement en mesme poinct. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de cerimonie, où chascun est si bandé en contenance, où i'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesmes si certains, ie ne suis iamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousiours : encores que i'y sois assis, i'y suis peu rassis. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit (*a*) de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les iambes, car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust ; et elle le disoit, lors que, le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aulcune alteration : on a peu dire aussi, dez

Sa démarche : il se tenoit fort peu de temps dans une même situation.

(*a*) Diog. Laerce, *Vie de Chrysippus*, l. 7, segm. 183. C.

mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

Mangeoit avec trop d'avidité.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger goulue-ment, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté. Diogenes (*a*), rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit à Rome des hommes qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts. Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se chocquent et empeschent l'un l'aultre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la doulceur des devis, par la raison, que Platon (*b*) luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agreables entretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entre-

Des plaisirs de la table : ce qu'en iugeoit Montaigne.

(*a*) Plutarque, *Que la vertu se peut enseigner,* c. 2. C.

(*b*) Dans le dialogue intitulé *Protagoras*. C.

festoyer ». Varro (*a*) demande cecy au convive, « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps serein ». Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : mon estat present m'en forclost (*b*); car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de faveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes (*c*) estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'aultres : mais non gueres moins fat est

---

(*a*) Dans Aulu-Gelle, l. 13, c. 11. C.

(*b*) *M'en exclut.* E. J.

(*c*) Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 7. C.

celuy qui retrenche celles que nature luy a trouvees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr; il les fault recevoir. Ie les receois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité; elle se faict assez sentir, et se produict assez: mercy à nostre esprit, maladif, rabat ioye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme; il traicte et soy, et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile:

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit (1).

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoy? nous sommes partout vent: et le vent encores, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Dans quel rang il mettoit les plaisirs purs de l'imagination.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aulcuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit (*a*) la balance de

---

(1) Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit. Hor. epist. 2, l. 1, v. 54.

(*a*) Je crois que Montaigne applique ici la balance de

tion, et les plaisirs corporels.

Critolaüs. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste (a), et se les taille en plein drap: i'en veois touts les iours des exemples insignes, et, à l'adventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict (b) à ce seul obiect si simple, que ie ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doubles, et comme plus iustes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez: i'en cognois d'aultres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, iuchez sur leurs femmes?

Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisoit ce philosophe. *Voyez* ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. quæsc.* l. 5, c. 17. C.

(a) *A son gré.* E. J.

(b) *Si bien.* E. J.

Ie hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table: ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre; mais ie veulx qu'il s'y applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps: touts deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contemplation; Socrates, toute en mœurs et en action: Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se treuve en Socrates; et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et luy sied mieulx. Quand ie danse, ie danse; quand ie dors, ie dors: voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy.

La nature a rendu agréables les actions que l'homme doit faire nécessairement.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit: c'est iniustice de corrompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de leur grande

besongne, iouïr si plainement des plaisirs (*a*) naturels, et par consequent necessaires et iustes, ie ne dis pas que ce soit relascher son ame; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit la leur (*b*) ordinaire vacation (*c*); cette cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols! « Il a passé sa vie en oysifveté », disons nous : « Ie n'ay rien faict d'auiourd'huy ». Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniements, i'eusse montré ce que ie sçavois faire ». Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre egualement en touts estages, et derriere, comme sans rideau. Avez vous sceu composer vos mœurs? vous avez

---

(*a*) *Humains et corporels, ie, etc.*, édit. de 1588 et de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

(*b*) Montaigne avoit d'abord écrit, *leur legitime vacation; cette cy la bastarde :* mais il a rayé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

(*c*) *Leur ordinaire occupation.* E. J.

bien plus faict que celuy qui a composé des livres : avez vous sceu prendre du repos, vous avez plus faict que celuy qui a prins des empires et des villes.

Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme.

Le grand et glorieux chefd'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes aultres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Ie prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout entier, et delivre (*a*), à son disner, à son devis entre ses amis; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et (*b*) breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

> O fortes, peioraque passi
> Mecum sæpè viri! nunc vino pellite curas :
> Cras, ingens iterabimus æquor (1).

(*a*) *Libre, dégagé de soins.* E. J.

(*b*) C'est-à-dire, *en composer un abrégé ou sommaire*, comme a dit Plutarque, dans la *Vie de Marcus Brutus*, de la traduction d'Amyot. C.

(1) Braves amis, vous avez essuyé avec moi de plus grands maux; noyons nos soucis dans le vin : demain nous traverserons de vastes mers. Hor. od. 7, l. 1, v. 30.

Soit par gausserie, soit à certes (*a*), que le vin theologal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole: la conscience d'avoir bien dispensé les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages: et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe iusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie: *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* (1). Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse: Epaminondas (*b*) n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y empescher avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses

Le délassement sied surtout aux âmes fortes et généreuses: comme il paroît par l'exemple d'Epaminondas, de Scipion et de Socrate.

(*a*) *Soit tout de bon.* E. J.

(1) Qu'il ait le palais délicat, aussi-bien que le jugement. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 8.

(*b*) Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas*, c. 2. C.

glorieuses victoires et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles (*a*), et iouer à Cornichon (*b*) va devant, le long de la marine (*c*), avecques Lelius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en comedies (*d*), les plus populaires et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant

---

(*a*) *Voyez* Cic. *de Orat.* l. 2, c. 6. C.

(*b*) Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose. Je ne sais si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne : ne seroit-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfants appellent la *corniche*, ou plutôt celui des *ricochets*, puisqu'on lit que Scipion s'amusoit à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfants? E. J.

(*c*) *Le long de la mer.* E. J.

(*d*) Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la vie de ce poète : de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance ». *Voyez* l. 1, c. 39. C.

aux leçons de la philosophie (*a*), iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose plus remarquable en Socrates (*b*), que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller (*c*), et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en extase, debout, un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee : Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la battaille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval : et emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir (*d*) Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il

---

(*a*) Il y a ici une petite méprise : Montaigne a pris le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un manteau. *Voyez* TITE-LIVE, l. 29, c. 19. C.

(*b*) XÉNOPHON, dans son *Festin*, c. 2, §. 16. C.

(*c*) *A danser*. E. J.

(*d*) *Pour secourir*. E. J.

ne feust suyvi que de deux, en tout : Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence : Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds ; porter mesme robbe en hyver et en esté ; surmonter touts ses compaignons en patience de travail ; ne manger point aultrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin : Mais cet homme là estoit il convié de boire à lut (*a*), par debvoir de civilité, c'estoit aussi celuy de l'armee à qui en demeuroit l'advantage ; et ne refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace ; car toutes actions, dict la philosophie, sieent egualement bien, et honnorent egualement le sage. On a de quoy, et ne doibt on iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à touts patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer

---

(*a*) *Bien boire, boire d'autant, boire à la manière des Grecs.* Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot. C.

touts les iours d'imbecilles et manques (*a*), à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plustost ; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte ; et selon l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et moins recommendablement.

En quoi paroît la grandeur de l'âme.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez ; et montre sa haulteur, à aimer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuement ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre. Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement ; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté ;

Elle ne doit pas fuir les plaisirs naturels, mais les goûter avec modération.

(*a*) *De foibles et défectueux.* E. J.

et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement : Eudoxus (*a*), qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse doulceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eulx singuliere et exemplaire (*b*).

Comment nous devrions nous conduire à l'égard de la douleur et du plaisir.

I'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ, quo in dolore contractio* (1), et pareillement ferme; mais gayement l'une, l'aultre severement, et, selon ce qu'elle y peult apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que d'estendre l'aultre. Le veoir sainement les biens, tire aprez soy le veoir sainement les maulx ; et la douleur a quelque chose de non evitable, en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessifve. Platon (*c*) les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office

(*a*) Diog. Laerce, *Vie d'Eudoxe*, l. 8, segm. 88. C.

(*b*) Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire, διαφερόντως ἐνόκει σώφρονεῖναι : *Moral. ad Nicomachum*. l. 10, c. 2. Je tire cette citation des *Observations de Ménage sur Diogène Laërce*, l. 3, segm. 88, p. 391. C.

(1) L'épanouissement du cœur dans la joie fait autant de mal, que son resserrement dans la douleur. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 31.

(*c*) Dialogue *des Lois*. l. 1. C.

de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices (*a*) de la volupté : ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus escharsement; l'aultre par soif, mais non iusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant : si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

L'usage que Montaigne faisoit de la vie.

I'ay un dictionnaire tout à part moy : Ie passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps », et de « Passer le temps », represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr; comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable : mais ie la cognois aultre; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours, où ie la tiens; et nous l'a na-

(*a*) *Des attraits excessifs et enchanteurs de la volupté.* C.

ture mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur* (1). Ie me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune : aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaire pas à mourir qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la iouïr : Ie la iouïs au double des aultres; car la mesure, en la iouïssance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperceois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine. Les aultres sentent la doulceur d'un contentement et de la prosperité; ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye : Ils iouïssent les aultres plai-

Il aimoit à goûter les douceurs de son état.

---

(1) La vie de l'insensé est insipide, inquiète; sans cesse elle se précipite dans l'avenir. SENEC. epist. 15.

sirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, i'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, à fin que ie l'entreveisse. Ie consulte d'un contentement avecques moy; ie ne l'escume pas, ie le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoustee. Me treuve ie en quelque assiette tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? ie ne la laisse pas fripponner aux sens : i'y associe mon ame; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier : elle mesure Combien c'est qu'elle doibt à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'aultres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, iouïssant ordonneement et competemment des functions molles et flateuses par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoy sa iustice nous bat à son tour : Combien luy vault d'estre logee en tel poinct que, où qu'elle iecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air; aulcune difficulté passee, presente, future, par dessus la quelle son imagination ne passe sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi,

ie me propose en mille visages ceulx que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempeste ; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps ; ils oultrepassent le present et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

> Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
> Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus (1) :

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruict et but de leur poursuitte, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit (*a*) que la fin de son travail, c'estoit travailler :

> Nil actum credens, dùm quid superesset agendum (2).

Pour moy doncques, i'aime la vie, et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Ie ne vois pas desirant Qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger, et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer

---

(1) Semblables à ces fantômes légers qui, dit-on, voltigent autour des tombeaux ; à ces vains songes qui, pendant le sommeil, se jouent de nos sens. Virg. *Enéide*, l. 10, v. 641.

(*a*) Dans Arrien, *de Exped. Alex.* l. 5, c. 26. C.

(2) Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore à faire. Lucan. l. 2, v. 657.

qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus* (1); Ny que nous nous sustantassions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue (*a*) par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes ingrates et iniques. I'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer : Tout bon, il a faict tout bon : *omnia quæ secundùm naturam sunt, æstimatione digna sunt* (2).

Ses discours ressembloient à ses mœurs.

Des opinions de la philosophie, i'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire, les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformement à mes mœurs, bas et humbles : elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous

(1) Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. Senec. epist. 119.

(*a*) Diogène Laerce, l. 1, segm. 114. C.

(2) Tout ce qui est selon la nature, est digne d'estime. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 6.

prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Que le seul plaisir qu'il tire de la iouïssance d'une belle ieune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants (*a*) non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon!

La volupté corporelle a son prix, quoiqu'elle soit inférieure à celle de l'esprit.

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise, comme il doibt, la volupté corporelle ; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy, il n'est pas si fantastique, mais seulement premiere ; pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doulx guide ; mais non pas plus doulx, que prudent et iuste : *intrandum est in rerum naturam, et penitùs quid ea postulet pervidendum* (1). Ie queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces ar-

(*a*) *Je voudrois que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent, non plus de droit, etc.* C.

(1) Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 5, c. 16.

tificielles; et ce souverain bien academique et peripatetique, qui est « vivre selon icelle », devient, à cette cause, difficile à borner et expliquer; et celuy des stoïciens, voisin à celuy là, qui est « consentir à nature ». Est ce pas erreur, d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tresconvenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques la quelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si ioincte et fraternelle correspondance? au rebours, renouons le par mutuels offices: que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps; le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit; quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate divinâ* (1). Il n'y a piece indigne de nostre soing, en ce pre-

---

(1) Certainement, quiconque exalte l'âme comme le souverain bien, et condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'âme d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair; parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine. August. *de Civit. Dei*, l. 14, c. 5, où ce S. Père en veut proprement aux Manichéens, qui regardoient la chair et le corps comme une production du mauvais principe. C.

sent que Dieu nous a faict; nous en debvons compte iusques à un poil : et n'est pas une commission par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition; elle est expresse, naïfve et tresprincipale, et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'auctorité peult seule, envers les communs entendements, et poise plus en langage peregrin; rechargeons en ce lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè ét contumaciter facere quæ facienda sunt; et aliò corpus impellere, aliò animum; distrahique inter diversissimos motus* (1)? Or sus, pour veoir, faictes vous dire un iour les amusements et imaginations que celuy là met en sa teste, et pour les quelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en touts les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus souvent il nous vauldroit mieulx dormir tout à faict, que de veiller à ce à quoy nous veillons); et trouverez que son discours et ses intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce? Ie ne touche pas icy, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous

---

(1) N'est-ce pas le propre de la folie, de faire avec lenteur et murmure ce qu'on est forcé de faire; de pousser le corps d'un côté, et l'âme de l'autre; de se partager entre des mouvements contraires? SENEC. ep. 74.

sommes, et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion et religion, à une constante et consciencieuse meditation des choses divines; les quelles, preoccupant par l'effort d'une vifve et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'appliquer à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle: c'est un estude privilegié. Entre nous, ce sont choses que i'ay tousiours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines.

L'homme est fou, qui veut s'élever au-dessus de lui-même.

Esope, ce grand homme, veid son maistre (*a*) qui pissoit en se promenant, « Quoy doncques! feit il, nous fauldra il chier en courant? » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé: nostre esprit n'a volontiers pas assez d'aultres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme; c'est folie: au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs

---

(*a*) *Vie d'Ésope*, par Planude. C.

transcendentes m'effrayent, comme les lieux haultains et inaccessibles; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses daimoneries; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin: et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montees; et ie ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa response: il s'estoit conioui avecques luy, par lettre, de l'oracle de Iupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les dieux; « Pour ta conside-» ration (*a*), i'en suis bien ayse: mais il y a de » quoy plaindre les hommes qui auront à vivre » avecques un homme et luy obeïr, lequel » oultrepasse et ne se contente de la mesure » d'un homme »:

Dîs te minorem quòd geris, imperas (1).

La gentille inscription de quoy les Atheniens honnorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens:

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme (*b*).

(*a*) Quinte-Curce, l. 6, §. 9. C.

(1) C'est en se soumettant aux dieux, que tu règnes sur l'univers. Hor. od. 6, l. 3, v. 5.

(*b*) Dans la *Vie de Pompée,* par Plutarque, de la traduction d'Amyot. C.

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir iouïr loyalement de son estre ». Nous cherchons d'aultres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos iambes; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement: recommendons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale:

> Frui paratis, et valido mihi,
> Latoe, dones, et, precor, integrâ
> Cum mente; nec turpem senectam
> Degere, nec cytharâ carentem (1).

---

(1) Ce que je te demande, ô fils de Latone! c'est de me laisser jouir de mon bonheur; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain; de me préserver d'une vieillesse languissante, et insensible aux doux chants des Muses. Hor. od. 31, l. 1, v. 17.

FIN DES ESSAIS.

LETTRES.



LETTRES

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

I (*).

A MONSIEUR DE LANSAC,

Chevalier de l'ordre du roy, conseiller de son conseil privé, surintendant de ses finances, et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.

MONSIEUR,

Ie vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu monsieur de la Boëtie : present qui m'a semblé vous estre propre; tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de marque (a), tresgrand homme de guerre et de

(*) Cette lettre se trouve au-devant de la *Ménagerie de Xénophon*, imprimée à Paris, chez Cl. Michel, 1600.

(a) *Xénophon*. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourroit le faire méconnoître. Peut-être l'au-

paix; que, pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage (*a*) que ie sçais avoir esté aimé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publicques qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me resserre et restreigne au dessoubs de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenterai seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence

---

roit-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes. C.

(*a*) D'*Étienne de La Boëtie*.

que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que, sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, ie vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de meilleure monnoye, ie vous offre en payement une tres-asseuree volonté de vous faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

II (*).

A MONSIEUR DE MESMES,

Seigneur de Roissy et de Malassize, conseiller du roy en son privé conseil.

MONSIEUR,

C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car, là où tout ce qui est soubs le ciel employe les moyens et les utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgencement et commodité de son estre, ceulx icy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranslant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doubte, d'inquietude, et de fiebvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont eté tant recommen-

(*) Imprimée au-devant des *Règles de Mariage*, de Plutarque.

dees par la Verité mesme. De ma part, i'aime mieulx estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voylà pourquoy, monsieur, quoyque des fines gents se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de çà bas, i'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pour quoy. De maniere que, ayant aimé, plus que toute aultre chose, monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon debvoir, si, à mon escient, ie laissois esvanouïr et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne de recommendation; et si ie ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Ie crois qu'il le sent aulcunement, et que ces miens offices le touchent et resiouïssent: de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloingné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cognoissance que ie donne de luy et

de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et dadvantage que son nom s'ennoblit et s'honnore du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu, parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne chere, i'ay esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteinct, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que i'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Votre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

III (*).

A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE,

MA FEMME.

Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encores : car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : ie me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage; aussi en porte ie tantost le poil : et, de vray, la nouvelleté couste si cher iusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçais si nous en sommes à la derniere enchere), qu'en tout et par tout i'en quite le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous peult souvenir comme feu monsieur de la Boëtie, ce mien cher frere, et compaignon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favory meuble des miens. Ie ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils

(*) Imprimée au-devant de la *Lettre de consolation de Pluta que à sa femme.*

ne servent qu'à moy : à cette cause, il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoye la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduicte par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que ie ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommende bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre 1570.

Vostre bon mary,

Michel de Montaigne.

IV (*).

A MONSEIGNEUR DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

I'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestifve, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust iustement faire ; et ce poinct là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des

(*) Imprimée au-devant des vers latins d'Étienne de La Boëtie.

cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer: de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce choix; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontree au train de la raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun; car, quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Ie sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy: mais tant y a que ce n'est pas raison de

laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees : de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble ; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie doibs les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de vers latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand, qui faict montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise ; ce qui estoit en luy le plus recommendable, le vray suc et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit faire veoir les reglez

bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa iustice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honnorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que ie puisse cela, que du fruict mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit, ie vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre iugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux clairvoyants quelque marque honnorable du lieu d'où ils partent, monter, par ce sien ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aimer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu; et si accomplirez ce qu'il

a infiniement souhaité pendant sa vie : car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiement i'use des choses d'aultruy, ie l'advise qu'il ne feut iamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, monsieur, ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que ie porte à vostre suffisance et qualitez singulieres qui sont en vous : car, quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Vostre humble et obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

V (*).

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE,

MON PERE.

Quant à ses dernieres paroles, sans doubte si homme en doibt rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volontez qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doubte qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Ie prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi, ie m'en prenois le plus garde que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme i'ay la memoire fort courte, et desbauchee en-

(*) Extrait d'une lettre que Montaigne écrivit à son père, contenant quelques particularités qu'il remarqua en la maladie et mort de M. de La Boëtie.

cores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie vouldrois estre sceues : mais celles des quelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave desmarche ; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y fauldroit un beaucoup meilleur style que le mien ; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doubte ie ne le veis iamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'asseurance.

Comme ie revenois du palais, le lundi neufviesme d'aoust 1563, ie l'envoyai convier à dis-

ner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor (*a*). Ie l'allay trouver bientost aprez disner. Il estoit couché vestu, et montroit desià ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dict que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoinct soubs une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Ie trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que la sienne, ie m'estois aultresfois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et madamoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy

(*a*) Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu de *Médor;* et *Germignac*, qui est près de Saint-Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan.* E. J.

venir un de ses gents, à moy, de la part de madamoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dyssenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller: comme ie feis l'apresdisnee.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esioui de me veoir; et, comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promeisse de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais faict d'aultre chose, que ie feusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins ie m'en allois, quand madamoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desià ie ne sçais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; de quoy il se resiouït avecques moy. Le lendemain, ie m'en reveins; et le ieudi, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aultre.

Le vendredy, ie le laissai encores: et le samedy, ie le feus reveoir desià fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancholique: qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques luy que par boutees, mais le plus sou-

vent que ie pourrois. Ie ne l'abandonnay plus. Iusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict; d'affaires publicques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eust une grand' foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, mon frere », luy dis ie lors: « Mais n'a rien de si mauvais », me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant touts les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desià employé certains bruvages des quels on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commencea à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à

homme du monde, qu'il les continuast encores à sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faulte d'advisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation » : ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Ie luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dict il, ie les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme ». Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnés. « Cela n'est rien, luy feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies ». « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus ». « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que ie serois asseuré de n'en trouver iamais de semblable ». « Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous asseure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant

au passage que i'ay desià franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'aime touts deux uniquement; et qui porteront bien impatiemment, i'en suis asseuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eulx. I'ay aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aimé et estimé pendant ma vie, des quels, certes ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conversation; et, si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie : et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publicque; mais, quoy qu'il en soit, ie suis prest à partir, quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que ie iouïray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa saincte maiesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison ». Il me demanda lors comme ils

s'y comportoient desià. Ie luy dis que assez bien, pour l'importance de la chose. « Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance : mais si ie la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir ». Suyvant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les voyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere (*a*) plus gaye, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce poinct, ie le laissay, pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et aprez nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esiouy : « Mon oncle, ma femme, ie vous asseure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de ma guarison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller pour vous dire ce que i'entreprends; car ie me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance : mais, ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie,

---

(*a*) *L'accueil plus gai.* E. J.

que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant ; et considerant aussi, que, puisque ie suis malade, ie me suis d'autant approché du dangier de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre advis premierement ». Et puis addressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois eu piece (*a*) faict : il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à quiconque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats (*b*) ; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommendables offices d'amitiez vostres envers moy somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de

---

(*a*) *De long-temps fait.* E. J.

(*b*) *A des emplois publics :* car (comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de Lhospital) « son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes ». *Ci-dessus*, lettre IV, p. 254.

rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé ». Lors il se teut, et attendit que les souspirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du sainct nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, ie vous ay aimee, cherie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez recognoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites ».

Et puis, tournant son propos à moy : « Mon frere, dict il, que i'aime si cherement, et que i'avois choisi parmi tant d'hommes pour renouveller avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de la quelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloingné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour

signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera μνημοσυνον *tui sodalis* (1) ».

Et puis, parlant à touts trois generalement, loua Dieu, de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde: et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié ; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il penser à ma conscience. Ie suis chrestien, ie suis catholique : tel ai vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre ; car ie ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien ».

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle asseurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entrai en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls ab-

(1) Un souvenir de votre ami.

battu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtri, il sembloit lors, qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failli à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand advantage sur les accidents humains, et croyois malayseement ce que quelquesfois i'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie feusse tant aymé, et que i'aimasse si cherement ; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin, et de montrer, par effect, que les dis-

cours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adioustant que c'estoit la vraye practique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort long temps que i'y estois preparé, et que i'en sçavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis? i'estois prest à entrer à mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma vie, a esté plein de santé et de bonheur : pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de la quelle ie suis quite par ce moyen : et puis, il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant

moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux ». Or, parce que ie montrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr : « Comment, mon frere, me dict il, me voulez vous faire peur? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, ie le luy feis mettre par escript; et puis ie luy feus dire, S'il ne le vouloit pas signer: « Non pas signer, dict il, ie le veulx faire moy mesme : mais ie vouldrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir, car ie me treuve extremement travaillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus ». Ie me meis à changer de propos; mais il se reprit soubdain, et me dict, qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. I'appellay le notaire : et sur le champ il dicta si viste son testament, qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé, il me pria de luy lire : et parlant à moy, « Voylà, dict il, le soing d'une belle chose que nos richesses! » *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona* (1)! Aprez que le testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me de-

(1) Voilà ce que les hommes appellent des biens!

manda s'il luy feroit mal de parler. Ie luy dis que non, mais que ce feust tout doulcement.

Lors il feit appeller madamoiselle de Saint Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce, m'amie, il m'a semblé, depuis que ie t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traicts de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fois, avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy : et vrayement ie t'en suis obligé, et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans doubte la principale partie de nostre debvoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne aprez soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aimer et honnorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain bourbier du vice. Crois moy; la plus seure

garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Ie te prie, et veulx, qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ay portee; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte, et cela deffends ie à touts mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, du quel, mercy à ma mort, ie me verray bientost iouïssant : et t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce, m'amie ».

Il feit, aprez, appeller madamoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dict : « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que i'ay trouvee si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant iamais faict nulle faulte : vous serez tresbien instruicte, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aulcune parenté, me soulcie et me mesle de vous; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous

avez de la richesse et de la beauté assez ; vous estes damoiselle de bon lieu : il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit; ce que ie vous prie vouloir faire. Ie ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille ».

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison, ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis, appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, luy dict il, ie vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire ». De quoy quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit ainsi : « Ie vous iure que de touts ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours

du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Ie ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir que ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de la quelle vous estes par une continuelle concorde (maison que i'ay autant chere que maison du monde! mon dieu; quelle case, de laquelle il n'est iamais sorti acte que d'homme de bien!), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous debvez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eulx : ne faites point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruynes ces dissentions ont apporté en ce royaume; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconveníents parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur du quel elle a iouï iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que ie vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte : car pour cet effet me suis ie reservé, iusques à cette heure, à vous le dire; et, à l'adventure, vous le disant en l'estat au quel vous me voyez,

vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles ». Mon frere le remercia bien fort.

Le lundi matin, il estoit si mal, qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella tout piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de torments que ie souffre? ne voyez vous pas meshuy que tout le secours que vous me faictes, ne sert que d'alongement à ma peine? » Bientost aprez, il s'esvanouit : de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez : et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormente tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos au quel ie suis? Laissez moy, ie vous prie ». Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? Oh! quel ayse vous me faictes perdre! » Enfin s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos; c'est l'eau ». « C'est mon (*a*), repliqua il, ὕδωρ ἄριστον (1) ». Il avoit desià toutes les extremitez,

---

(*a*) *C'est mon avis, oui, certes.* E. J.

(1) L'eau, la meilleure des choses. — Ces deux mots

iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre : mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, mon sieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict : « Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy ; Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre ; Ou, s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face la grace de guider doresenavant mes

---

grecs sont de Pindare : *voyez* la première ode de ses olympiques. C.

pas à la suite de sa volonté, et de me rendre meilleur que ie n'ay esté ». Sur ce poinct, il s'arresta un peu pour prendre haleine : et voyant que le presbtre s'en alloit, il le rappella, et luy dict : « Encores veulx ie dire cecy en vostre presence : Ie proteste, que comme i'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veulx ie mourir soubs la foy et religion que Moïse planta premierement en Egypte ; que les peres receurent depuis en Iudee ; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France ». Il sembla, à le veoir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu : mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy : car ce sont, dict il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy : et puis, me regardant : *Ingenui est*, dict il, *cui multùm debeas, ei plurimùm velle debere* (1). Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy : et il luy dict, luy presentant sa main : « Monsieur, mon bon ami ; i'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais i'ay trouvé un bon crediteur qui me l'a remise ». Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault :

(1) Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup.

« Bien ! bien ! qu'elle vienne quand elle vouldra, ie l'attends, gaillard et de pied coy » : mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est* (1) ? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commencea bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'umbre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo*, *sed species hominis ;* et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir ! » Aprez avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des souspirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere ? luy dis ie ». « Grandes, grandes, me respondit il ». « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement ; voulez vous pas que i'en iouïsse encores ? » « C'est mon dea (*a*), respondit il ; mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indi-

---

(1) La vie est-elle d'un si grand prix ?

(*a*) *C'est mon avis aussi.* E. J.

cibles ». Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soubdain, et feut long temps sans veoir. Estant desià bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de madamoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes, ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien; et avecques raison, parce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois » : cela, disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en ». Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous

plaist ». Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commencea à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doulcement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere! mon frere! me refusez vous doncques une place? » Iusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire (*a*), me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre ». « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, luy feis ie ». « Y feusse ie desià, mon frere! me respondit il; il

(*a*) *Vraiment, vraiment.* E. J.

y a trois iours que i'ahanne pour partir ». Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance: de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques madamoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours.

VI (*).

A MADAMOISELLE PAUMIER (**).

Madamoiselle,

Mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinai un de mes livres : car ie sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Pau-

(*) L'original, écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la bibliothéque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui a plus de mille lettres de la propre main des plus savants hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock, *Est manus Michaëlis de Montaigne, scripsit* 1588 : c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588. C.

(**) Cette demoiselle, née en 1554, se nommoit Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 15.... avec Julien Le Paumier, et mourut en 1599. Jean Le Paumier, fils aîné de Julien Le Paumier, et frère du fameux Grentemesnil, étoit père d'Hélène Le Paumier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente. C.

mier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé despuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que ie le deusse, et me fairez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et ie garderai entiere la debte que i'ay envers monsieur Paumier, pour m'en revencher, si ie puis d'ailleurs, par quelque service.

VII (*).

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

Monseigneur,

Suivant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne, i'ay taillé et dressé de ma main, à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophe espaignol, un accoustrement à la françoise; et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites

(*) J'ai trouvé cette lettre au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond,* traduite en françois par messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roy, et gentilhomme ordinaire de sa chambre. A Rouen, chez Jean de La Mère, 1641. C.

premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascoigne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eulx cet advantage à un homme de tout poinct nouveau et apprenti en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que soubs vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste : car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage ; marchandise si vulgaire, et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

VIII.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR (*).

Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu iouïs de feu M. Estienne de la Boëtie : car ie t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ai ie pas voulu qu'il se perdist. Et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : i'entends de ceulx qui l'ont practiqué plus ieune; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit faict force aultres vers latins et françois, comme soubs le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins : mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que ie recognois; mais ie ne sçais que tout cela est

(*) Imprimé à la suite de la lettre à M. de Lansac, et qui sert de préface aux *OEuvres de La Boëtie*, édition de Paris, 1571.

devenu, non plus que ses poëmes grecs. Et, à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Asseure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'avons perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois : sauf un discours DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE (*a*), et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de ianvier, 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris. ce dixiesme d'aoust 1570.

(*a*) On le trouvera ci-après dans ce volume, et imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dans les différentes éditions données par Coste. N.

IX (*).

A MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa maiesté prez la seigneurie de Venise.

Monsieur,

Estant à mesme de vous recommender, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coercion de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans chois et sans iugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par

(*) Imprimée au-devant des vers françois d'Étienne de La Boëtie, édition de Paris, 1572.

les sentiments interieurs et plus nostres : là où les bestes mesmes se veoient aulcunement capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et le meslouer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste (a), au vent les louanges d'un chascun, a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs; voire, à l'adventure, ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparoisse tousiours tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste; et son malheur porte

---

(a) *A notre gré.* E. J.

que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresiustes et tresapparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre; ie dis moy, à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, ie ne sçais comment, permis que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la persuasion, ie me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'a peu a il tenu que ie n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage, et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela : et, à l'adventure, estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin i'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensepveli avecques soy

tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnee : et, pourtant, ayant curieusement recueuilli tout ce que i'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars et papiers espars çà et là, le iouet du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce feust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que i'ay peu, pour de là prendre occasion de recommender sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et des quelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honnorable; comme vous, monsieur, qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira, si bon luy semble; mais ie luy iure, sur tout ce que i'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout consideré, qu'à peine par souhait et imagination pouvois ie monter au de là, tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compaignons. Ie vous supplie treshumblement, monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encores de ces dix ou douze vers françois, qui se iectent, comme par necessité, à l'abry de vostre faveur. Car ie ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differee aprez le reste de ses œuvres, soubs

couleur de ce que, par de là, on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur, ce qui en est : et, parce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie, c'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne, receu de vos ancestres, avez adiousté du vostre le premier reng encores en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousiours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons, que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils sont, pour le subiect, autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble; car toutes pieces egualement necessaires au bastiment d'un corps ne

sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du langage, la doulceur et la polissure reluisent, à l'adventure, plus en quelques aultres; mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes et traicts, ie ne pense point que nuls aultres leur passent devant : et si fauldroit il encores venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire : car, au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirees. Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, ioinctes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien : et, si la privauté que i'ay prinse de m'en addresser à vous, et de vous en entretenir si longuement vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce,

aprez vous avoir presenté ma treshumble affection à vostre service, ie supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre 1570.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

NOTICE

SUR LES VOYAGES

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

EN ITALIE.



NOTICE
SUR LES VOYAGES
DE MICHEL
DE MONTAIGNE
EN ITALIE,
PAR LA SUISSE ET L'ALLEMAGNE,
EN 1580 ET 1581.

Lorsque Montaigne publia son livre des Essais, le public l'accueillit d'abord assez froidement : Juste-Lipse fut le premier qui en révéla le mérite. Dans son admiration, il ne trouvoit point d'expressions assez vives, point d'éloges assez magnifiques pour célébrer l'auteur et l'ouvrage : il le nommoit le *Thalès françois ;* il le plaçoit au-dessus des sages de la Grèce ; il le conjuroit d'écrire encore ; il l'accusoit d'indifférence pour la véritable gloire. « Au moins, lui disoit-il, considérez les misères de l'homme, si vous dédaignez l'immortalité. » De pareils éloges, donnés par un écrivain célèbre, par un professeur dont les souverains venoient écouter les leçons, étendirent bientôt la renommée de

Montaigne, et les *Essais* furent connus dans tous les pays où les lettres étoient florissantes. Alors les malheurs de la France et des infirmités douloureuses déterminèrent Montaigne à voyager, et il fut devancé en Allemagne et en Italie par une grande célébrité.

Le journal de ce voyage n'a été découvert que cent quatre-vingts ans après la mort de Montaigne. Une partie du manuscrit étoit de la main d'un domestique qui écrivoit sous sa dictée; le reste étoit de l'écriture de l'auteur des *Essais*, et en italien, langue dans laquelle, selon son expression, il n'avoit *fait nul apprentissage qui vaille* (*a*). Ce journal, qui n'est le plus souvent que l'itinéraire des auberges de l'Allemagne et de l'Italie, renferme cependant des observations remarquables et quelques pages gracieuses et naïves qui méritent de sortir de l'oubli, et que nous recueillerons dans cette Notice. Montaigne s'y montre tour à tour, et bien mieux que dans ses Essais, avec ses foiblesses, ses vanités, sa simplicité et son bon esprit; il se laisse, pour ainsi dire, agir en toute liberté, comme s'il vouloit surprendre l'homme en lui. Aussi reconnoît-on, dans ce journal, une partie des matériaux qui servirent à la composition de la dernière partie de ses Essais. C'est le portefeuille de l'artiste : on

(*a*) M. Bartoli en a donné la traduction.

aime à trouver, dans cette première ébauche, le type de la pensée du philosophe et de l'observateur; quelquefois cette pensée est informe, sans éclat, sans couleur; quelquefois aussi elle étonne par un tour naïf ou sublime, qui ajoute encore à sa force ou à sa profondeur.

Un homme d'esprit disoit de Montaigne : « C'est un auteur qui sait bien ce qu'il dit, mais pas toujours ce qu'il va dire ». On peut appliquer cette pensée à son journal. Montaigne se promène, et ne voyage pas; il va devant lui sans soin, sans projet, sans souci, s'amusant de tout ce qu'il rencontre, n'ayant d'autre but que de se distraire, d'autre guide que son caprice; en un mot, voyageant comme il écrivoit. A peine a-t-il le pied en Italie, qu'il paroît regretter l'Allemagne. « Je croy, dit le » secrétaire qui écrivoit sous sa dictée, que s'il » eut été sul avec les siens, il fût allé plustost » à Cracovie ou vers la Grèce par terre, que » de prendre le tour vers l'Italie ; mais le plesir » qu'il prenoit à visiter les païs inconnus, » lequel il trouvoit si dous que d'en oublier la » foiblesse de son eage et de sa santé, il ne le » pouvoit imprimer à nul de la troupe, chacun » ne demandant que la retrete. Là, où il avoit » accoutumé de dire, qu'après avoir passé une » nuict inquiette, quand au matin il venoit à » se souvenir qu'il avoit à voir ou une ville » ou une nouvelle contrée, il se levoit avec

» desir et allegresse. Je ne le vis jamais moins
» las ny moins se pleingnant de ses doleurs,
» ayant l'esperit, et par chemin et en logis, si
» tandu à ce qu'il rancontroit, et recherchant
» toutes occasions d'entretenir les Etrangiers,
» que je crois que cela amusoit son mal. Quand
» on se pleingnoit à luy de ce que il conduisoit
» souvent la troupe par chemins divers et con-
» trées, revenant souvent bien près d'où il étoit
» party (ce qu'il faisoit, ou recevant l'adver-
» tissemant de quelque chose digne de voir,
» ou chanjant d'avis selon les occasions), il
» respondoit, qu'il n'aloit, quant à luy, en
» nul lieu que là où il se trouvoit, et qu'il ne
» pouvoit faillir ny tordre sa voïe, n'aïant nul
» project que de se promener par des lieus
» inconnus; et, pourveu qu'on ne le vit pas
» retumber sur mesme voïe, et revoir deus
» fois mesme lieu, qu'il ne faisoit nulle faute
» à son dessein. Et quant à Rome, où les autres
» visoint, il la desiroit d'autant moins voir,
» que les autres lieus, qu'elle estoit connue
» d'un chacun, et qu'il n'avoit laquais qui ne
» leur peut dire nouvelles de Florence et de
» Ferrare. Il disoit aussi qu'il lui sambloit
» estre à-mesmes ceus qui lisent quelque fort
» plesant conte, d'où il leur prent creinte qu'il
» vieigne bientot à finir, ou un beau livre :
» lui de mesme prenoit si grand plesir à voïa-
» ger, qu'il haïssoit le voisinage du lieu où il

» se deût reposer, et proposoit plusieurs des-
» seins de voïager à son eise, s'il pouvoit se
» randre seul ».

Le premier endroit de son journal qui offre quelque intérêt, est le passage du Tyrol. Il compare ingénieusement ces monts pittoresques à une robe qu'on ne voit que plissée, mais qui, développée, feroit un vaste pays. Ces contrées ont pour lui d'autant plus de charme, qu'on l'avoit faussement prévenu contre les incommodités qu'il essuieroit sur la route : ce qui lui fait dire, « qu'il s'etoit toute sa vie
» meffié du jugemant d'autruy sur le discours
» des commodités des païs estrangiers, chacun
» ne sçachant gouster que selon l'ordonnance
» de sa coustume et de l'usage de son village,
» et avoit faict fort peu d'estat des avertisse-
» mans que les voiageurs lui donnoint ».

Enfin il arrive en Italie, après avoir parcouru la Lorraine et la Suisse ; il s'avance rapidement vers Venise, traverse Ferrare, Bologne, Florence ; se plaint, chemin faisant, des mauvais gîtes et du peu de beauté des femmes, et remplit son journal de minutieux détails sur sa santé et sur les honneurs qu'il reçoit à son passage. Cette belle contrée, où dort un peuple de héros, étoit alors enrichie des chefs-d'œuvre de Palladio et de Vignole, de Michel-Ange et de Raphaël, de Jules-Romain, du Corrège, du Titien et de Paul Véronèse. Comment ne lui

inspirera-t-elle aucun sentiment sur sa gloire antique, et sur les nobles efforts des Médicis, qui, ne pouvant lui rendre la souveraineté de l'univers, cherchoient à lui assurer celle des beaux-arts? On ne peut trop s'étonner de ce silence. Mais si l'Italie entière ne lui présente que des monuments muets, l'aspect de Rome lui arrache un cri sublime de surprise et d'effroi :

« Il disoit, qu'on ne voïoit rien de Rome » que le Ciel sous lequel elle avoit esté assise, » et le plant de son gite; que cette science » qu'il en avoit estoit une science abstraite et » contemplation, de laquelle il n'y avoit rien » qui tumbât sous les sens; que ceus qui di- » soient qu'on y voyoit au moins les ruines de » Rome, en disoint trop : car les ruines d'une » si espouventable machine rapporteroint plus » d'honneur et de reverence à sa memoire; ce » n'estoit rien que son sepulcre. Le monde, » ennemi de sa longue domination, avoit pre- » mierement brisé et fracassé toutes les pieces » de ce corps admirable, et parce qu'encore » tout mort, ranversé, et desfiguré, il lui fai- » soit horreur, il en avoit enseveli la ruine » mesme. Que ces petites montres de sa ruine » qui paressent encores au dessus de la biere, » c'étoit la fortune qui les avoit conservées » pour le tesmoignage de cette grandeur infinie » que tant de siecles, tant de fus, la conjura-

» tion du monde reiterée à tant de fois à sa
» ruine, n'avoint peu universelemant esteindre.
» Mais estoit vraisamblable que ces mambres
» desvisagés qui en restoint, c'étoint les moins
» dignes, et que la furie des ennemis de cette
» gloire immortelle, les avoit portés, premie-
» rement, à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau
» et de plus digne; que les bastimans de cette
» Rome bastarde qu'on aloit asteure attachant
» à ces masures, quoi qu'ils eussent de quoi
» ravir en admiration nos siecles presans, lui
» faisoint resouvenir propremant des nids que
» les moineaus et les corneilles vont suspandant
» en France aus voutes et parois des eglises que
» les Huguenots viennent d'y démolir. Encore
» craignoit-il à voir l'espace qu'occupe ce tum-
» beau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que
» la sepulture ne fût elle-mesme pour la plus-
» part ensevelie. Que cela, de voir une si che-
» tifve descharge, comme de morceaus de tuiles
» et pots cassés, estre antiennemant arrivé à
» un monceau de grandur si excessive, qu'il
» egale en hauteur et largeur plusieurs natu-
» relles montaignes (*a*) (car il le comparoit en
» hauteur à la *mote de Gurson* (*b*), et l'estimoit
» double en largeur), c'étoit une expresse or-

(*a*) Il forme ce qu'on nomme aujourd'hui le mont Testacé, *monte Testaceo*.

(*b*) En Périgord.

» donnance des destinées, pour faire santir au
» monde leur conspiration à la gloire et prée-
» minance de cette ville, par un si nouveau et
» extraordinere tesmoignage de sa grandur. Il
» disoit ne pouvoir aiséemant faire convenir,
» veu le peu d'espace et de lieu que tiennent
» aucuns de ces sept mons, et notammant les
» plus fameus, comme le Capitolin et le Pala-
» tin, qu'il y ranjat un si grand nombre d'édi-
» fices. A voir sulemant ce qui reste du tample
» de la paix (*a*), le long du *Forum Romanum* (*b*),
» duquel on voit encore, la chute toute vifve,
» comme d'une grande montaigne, dissipée en
» plusieurs horribles rochiers : il ne samble
» que deus tels batimans peussent *tenir* en
» toute l'espace du mont du Capitole, où il y
» avoit bien vingt-cinq ou trente tamples, outre
» plusieurs maisons privées. Mais, à la vérité,
» plusieurs conjectures qu'on prent de la pein-
» ture de cette ville antienne, n'ont guiere de
» verisimilitude, son plant mesme estant infi-
» mant changé de forme; aucuns de ces vallons
» estans comblés, voire dans les lieus les plus
» bas qui y fussent : comme, pour exemple,
» au lieu du *Velabrum* (*c*), qui pour sa bassesse

(*a*) Bâti par l'empereur Vespasien, après avoir terminé la guerre des Juifs, près de l'arc de Titus, son fils.

(*b*) De la grande place de Rome.

(*c*) Le *Velabrum*, ainsi nommé du verbe latin *vehere*,

» recevoit l'esgout de la ville, et avoit un lac,
» s'est tant eslevé des mons de la hauteur des
» autres mons naturels qui sont autour delà,
» ce qui se faisoit par le tas et monceaus des
» ruines de ces grans bastimans; et le *monte*
» *Savello* n'est autre chose que la ruine d'une
» partie du teatre de Marcellus. Il croioit qu'un
» antien romain ne sauroit reconnoistre l'as-
» siete de sa ville, quand il la verroit. Il est
» souvent avenu qu'après avoir fouillé bien
» avant en terre, on ne venoit qu'à rencontrer
» la teste d'une fort haute coulonne qui estoit
» encor en pieds au dessous. On n'y cherche
» point d'autres fondemens aus maisons, que
» des vieilles masures ou voutes, comme il s'en
» voit au dessous de toutes les caves, ny en-
» core l'appuy du fondement antien ny d'un
» mur qui soit en son assiete. Mais sur les bri-
» sures mesmes des vieus bastimans, comme la
» fortune les a logés, en se dissipant, ils ont
» planté le pied de leurs palais nouveaus,
» comme sur des gros loppins de rochiers,
» fermes et assurés. Il est aysé à voir que plu-
» sieurs rues sont à plus de trante pieds pro-
» fond au dessous de celles d'à-cette-heure ».

Il est difficile de parler de Rome avec plus

---

transporter, parce qu'on passoit de là, selon Varron, dans de petits bateaux, un marais pour aller au mont Aventin : il terminoit le mont Palatin au nord.

d'éloquence ; ce magnifique tableau est digne de Bossuet, comme le tableau suivant de Rome moderne est digne de La Bruyère par sa piquante originalité :

« Je disois des commodités de Rome, en-
» tr'autres, que c'est la plus commune ville du
» monde, et ou l'etrangeté et differance de na-
» tion se considere le moins ; car de sa nature
» c'est une ville rappiecée d'etrangiers ; chacun
» y est come chés soi. Son Prince ambrasse
» toute la chretienté de son authorité ; sa prin-
» cipale jurisdiction oblige les etrangiers en
» leurs maisons, come ici, à son election
» propre ; et de tous les Princes et Grans de sa
» Court, la consideration de l'origine n'a nul
» pois. La liberté de la police de Venise, et uti-
» lité de la trafique, la peuple d'étrangiers ; mais
» ils y sont come chés autrui pourtant. Ici ils
» sont en leurs propres offices et biens et
» charges ; car c'est le siege des persones eccle-
» siastiques. Il se voit autant ou plus d'étran-
» giers à Venise (car l'affluance d'étrangiers
» qui se voit en France, en Allemaigne, ou ail-
» leurs, ne vient pouint à cete compareson),
» mais de resseans et domiciliés beaucoup
» moins. Le meme peuple ne s'effarouche non
» plus de notre façon de vetemans, ou Espai-
» gnole ou Tudesque, que de la leur propre, et
» ne voit-on guiere de belitre qui ne nous de-
» mande l'aumosne en notre langue. »

Un peu plus loin, Montaigne avoue qu'il employa ses *cinq sans de nature pour obtenir le titre de citoyen romein, ne fut-ce que pour l'antien honur, et religieuse memoire de son authorité.* Il y trouva quelques difficultés, toutefois il les surmonta. *C'est un titre vein*, dit-il, *tant y a cependant que j'ai receu beaucoup de plesir de l'avoir obtenu.*

Montaigne fit deux fois le voyage de Rome, pendant son séjour en Italie. Après le premier, il se rendit à Lorette, et ce fut un vrai pélerinage. Il y consacra un *ex voto* pour lui, pour sa femme, et pour sa fille unique; enfin il y accomplit des actes de piété qui sont le témoignage irrécusable de sa religion. Avant son retour à Rome, il reçut la nouvelle de son élection à la charge de maire de Bordeaux, précédemment occupée par le maréchal de Biron, et on l'invitoit à accepter cet emploi pour l'amour de la patrie : *per l'amor di quella patria.* Résolu de quitter l'Italie pour se rendre aux vœux de sa patrie, il arrive aux bains de Luques, et dans cette partie de son ouvrage, il se livre à quelques descriptions de la campagne, parmi lesquelles nous avons choisi la plus jolie :

« Landemein matin, aïant laissé cette bele » pleine, nous nous rejetâmes au chemin de la » montaigue, où nous retrouvions force beles » pleines, tantost à la teste, tantost au pied du » mont. Mais sur le comancemant de cete ma-

» tinée, nous eusmes quelque tamps un très-
» bel object de mille diverses collines, revetues
» de toutes pars de très-beaus ombrages de
» toute sorte de fruitiers et des plus beaus bleds
» qu'il est possible, souvant en lieu si coupé et
» præcipitus, que c'etoit miracle que sulemant
» les chevaus puissent avoir accès. Les plus
» beaus vallons, un nombre infini de ruisseaus,
» tant de maisons et villages par-ci par-là, qu'il
» me resouvenoit des avenues de Florance, sauf
» que ici il n'y a nul palais ny maison d'appa-
» rance ; et là le terrein est sec et sterile pour
» la pluspart, la-ou en ces collines il n'y a pas
» un pousse de terre inutile. Il est vrai que la
» seson du printamps les favorisoit souvant.
» Bien louin audessus de nos testes, nous voions
» un beau vilage, et sous nos pieds, come aus
» Antipodes, un'autre aiant chacun plusieurs
» commodités et diverses : cela mesme n'y
» done pas mauvès lustre, que parmi ces mon-
» taignes si fertiles l'Apennin montre ses testes
» refrouignées et inaccessibles, d'où on voit
» rouller plusieurs torrans, qui aïant perdu
» cete premiere furie, se randent là tost-après
» dans ces valons des ruisseaus très-plesans et
» très-dous. Parmi ces bosses, on descouvre et
» au haut et au bas plusieurs riches pleines,
» grandes par fois à perdre de veue par certein
» biaiz du prospect. Il ne me samble pas que
» nulle peinture puisse represanter un si riche

» païsage. De-là nous trouvions le visage de
» notre chemin, tantost d'une façon, tantost
» d'un autre, mais tousiours la voïe très-aisée;
» et nous randismes à disner à, etc. »

En parcourant les belles cités de l'Italie, il décrit des processions, des courses de char, et les tours d'un cavalier italien qui, ayant été long-temps esclave en Turquie, *y avoit appris mille choses très rares dans l'art du manège*. Il trouve aussi dans *la Librairie des Juntes* le *Testament de Bocace*, et il en rapporte les principales dispositions qui font connoître à quelle misère étoit réduit cet écrivain, dont le nom est aujourd'hui si célèbre. Enfin au milieu des détails arides de son *régime diétique*, détails dans lesquels il semble se complaire, et qui remplissent bien des pages de son journal, on aime à retrouver tout à coup une de ces pensées qui ne s'échappent d'une grande âme que pour nous la dévoiler toute entière. Il étoit aux eaux de *la Villa*, uniquement occupé des soins de sa santé, lorsque, dit-il, en écrivant à M. Ossat, *je tumbe en un pansement si penible de M. de la Boétie, et y fus si longtamps sans me raviser, que cela me fit grand mal*..... Il y avoit dix-huit ans que La Boétie étoit mort entre les bras de Montaigne. Cette pensée, jetée sur le papier dans un moment de douleur, nous révèle toute la tendresse de cette âme, qu'on a cependant accusée d'égoïsme. Les ouvrages de Montaigne

peuvent périr avec la langue qu'ils ont illustrée, mais le souvenir de l'ami de La Boétie ne périra pas; il est attaché à un sentiment qui donne l'immortalité, après avoir donné le bonheur.

EXTRAIT

DE

LA THÉOLOGIE NATURELLE

DE RAYMOND SEBON;

TRADUITE EN FRANÇOIS

PAR MESSIRE MICHEL,

SEIGNEUR DE MONTAIGNE.

Ce Livre est l'alphabet des docteurs; et, comme tel, il le faut premièrement apprendre.

Préface de SEBON.

EXTRAIT

DE

LA THÉOLOGIE NATURELLE

DE RAYMOND SEBON.

Raymond Sebon ou Sebonde, professeur de philosophie, de médecine et de théologie à Toulouse dans le quinzième siècle, étoit de Barcelone. Il composa plusieurs ouvrages, dont le plus considérable est celui qui porte le titre de *Theologia naturalis, sive liber Creaturarum.* Montaigne, à qui nous devons une traduction de cet ouvrage, s'étonne que la vie de son auteur soit restée dans l'obscurité, et il a tracé de son livre une apologie qui est le plus long chapitre de ses Essais. « Il faut, dit Bayle, que ce livre » ne sente pas les notions d'un auteur vulgaire, » et rampant sur la surface des préjugés, puisque » Montaigne en a fait un cas tout particulier. » Non-seulement l'histoire de cette traduction peut servir à faire connoître Sebon, mais elle jette encore un grand jour sur l'esprit et le caractère de Montaigne; et peut-être auroit-

elle dû lui épargner le reproche d'irréligion.
« Pierre Bunel, dit-il, homme de grande re-
» putation de sçavoir, en son temps, ayant
» arresté quelques iours à Montaigne, en la
» compaignie de mon pere, aveeques d'aultres
» hommes de sa sorte, luy feit present, au
» desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia*
» *naturalis, sive liber Creaturarum.* Et parce que
» la langue italienne et espaignolle estoient
» familieres à mon pere, et que ce livre est
» basty d'un espaignol barragouiné en termi-
» naisons latines, il esperoit qu'avecques bien
» peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et
» le luy recommenda comme livre tresutile....
» Or, quelques iours avant sa mort, mon pere
» ayant de fortune rencontré ce livre soubs un
» tas d'aultres papiers abandonnez, me com-
» manda de le luy mettre en françois. Il faict
» bon traduire les aucteurs comme celuy là, où
» il n'y a gueres que la matiere à representer :
» mais ceulx qui ont donné beaucoup à la
» grace et à l'elegance du langage, ils sont
» dangereux à entreprendre, nommeement pour
» les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit
» une occupation bien estrange et nouvelle
» pour moy ; mais estant de fortune pour lors
» de loisir, et ne pouvant rien refuser au com-
» mandement du meilleur pere qui feut onc-
» ques, i'en veins à bout, comme ie peus : à
» quoy il print un singulier plaisir, et donna

» charge qu'on le feist imprimer ; ce qui feut » executé aprez sa mort ».

Mais si Montaigne entreprit cette traduction par les ordres de son père, ce fut de son propre mouvement qu'il fit cette étonnante apologie, où, selon l'expression de Pascal, il foudroie l'impiété, et où la raison de l'homme est si invinciblement froissée par ses propres armes, qu'on est tenté d'aimer le ministre d'une si grande vengeance (*a*).

Montaigne charmé, comme il le dit lui-même, *des belles imaginations de Sebon*, *de ses conceptions hautaines et comme divines*, voulut secourir les nombreux lecteurs de cet ouvrage en répondant aux objections dont il étoit l'origine : mais, comme il arrive toujours à Montaigne, dès les premières pages du chapitre, il perd de vue son objet ; et, cédant aux caprices de sa philosophie, il renverse ce qu'il vouloit soutenir, et il relève ce qu'il vouloit abattre. Chose étonnante ! un livre dont le but est d'établir la vérité de la religion par la seule force du raisonnement, devient l'origine d'un chapitre où l'on ne cesse de gourmander la foiblesse et la vanité de notre chétive raison ; un livre où tous les mystères qui ne devroient être présentés qu'à notre foi, sont imprudemment soumis aux spéculations de l'intelligence

---

(*a*) *Pensée de Pascal*, I[re] partie, art. XI.

humaine qui veut les expliquer, inspire le génie de Montaigne, et le conduit, au contraire, à cette importante pensée, que hors de la foi, il n'y a qu'incertitude!

Nous ne parlerons pas des diverses éditions du Traité de Sebon. Duverdier en connoissoit une traduction en *fort vieil langage.* Celle de Montaigne parut pour la première fois en 1581; elle est précédée d'une épître dédicatoire, pleine de grâce et de naïveté, adressée à monseigneur son père. En lisant ces pages quelquefois si originales, on se demande comment un livre loué par Bayle, admiré et traduit par Montaigne, médité et imité par Leibnitz et Pascal, a pu tomber dans un si profond oubli? L'indifférence religieuse, l'un des caractères les plus marquants du siècle, n'explique point cet abandon, puisque l'ouvrage de Sebon, dépouillé des idées purement théologiques, conserve encore un mérite littéraire digne de fixer l'attention et de piquer la curiosité. Dès son début, l'auteur embrasse tout son sujet, et nous instruit de cette doctrine par laquelle *l'homme est delivré de plusieurs doubtes, et se sent esmeu et poussé à faire par amour ce qu'il doibt à son prochain et à Dieu.* « Ceste doctrine » est commune à tous les hommes; il ne la » fault apprendre par-cœur, ny en avoir des » livres; car, depuis qu'elle est conceue, elle » ne se peult oublier : elle rend humble, gra-

» cieux, obeyssant, ennemy du vice, amoureux
» de vertu ; elle ne se sert d'argumens obscurs
» qui ayent besoing de profond et long discours,
» car elle n'argumente que par choses appa-
» rentes ; elle prouve ce qu'elle veult, en s'ap-
» puyant de ce que chacun sait de soy mesme :
» aussi n'a elle mestier d'aultre tesmoing que
» de l'homme ».

Après avoir esquissé rapidement le sujet de son ouvrage, Sebon en montre toute la grandeur :

« Dieu, dit-il, nous a donné deux livres,
» celuy de l'universel ordre des choses, ou de
» la nature, et celuy de la Bible. Cestuy là
» nous fut donné premier et dès l'origine du
» monde ; car chaque creature n'est que comme
» une lettre tiree par la main de Dieu. De
» façon que d'une grande multitude de crea-
» tures, comme d'un nombre de lettres, ce
» livre a esté composé : dans lequel l'homme
» se trouve, et en est la lettre capitale et prin-
» cipale. Or, tout ainsi que les lettres, et les
» mots faicts des lettres, font une science, en
» comprenant tout plain de sentences et si-
» gnifications differentes, tout ainsi les crea-
» tures ioinctes ensemble emportent diverses
» propositions et divers sens, et contiennent
» la science qui nous est necessaire avant tout
» autre. »

Le livre de la Bible a été depuis donné à

l'homme qui cessoit quelquefois de lire dans le livre de la Nature. « Si est ce que le premier » est commun à tout le monde, et non pas le » second : car il fault estre clerc pour le pou- » voir lire. En outre, le livre de Nature ne se » peult ny falsifier, ny effacer, ny faulsement » interpreter; là où il va tout autrement de » celuy de la Bible. Si est ce que l'un et l'autre » est party de mesme maistre. Aussi s'accordent » ils tresbien, et n'ont garde de s'entrecontre- » dire : quoy que le premier symbolize plus » avec nostre nature, et que le second soit » bien loing au dessus d'elle. »

Il nous semble que cette idée ne seroit point indigne du grand Bossuet ; elle présente un tableau magnifique : le livre de la Bible servant d'interprétation au livre de la Nature, et Dieu lui-même prenant soin de nous instruire des secrets de son ouvrage.

Après un semblable début, il est impossible de résister au désir de suivre l'auteur dans les routes qu'il s'est ouvertes. On aime à le voir passer alternativement d'un livre à l'autre, les unissant, les confondant, et puisant dans leurs pages sacrées une force de raison qui a souvent inspiré Pascal, et qu'on ne retrouve point là sans étonnement. C'est ainsi que par la connoissance de la nature il remonte jusqu'à Dieu, et que par la connoissance de Dieu, il redescend à l'explication de la nature ; mais en cherchant

la vérité dans les deux livres qu'il nous présente, il a soin de faire remarquer leur ressemblance frappante : *Le livre de la Nature*, dit-il, *nous apprend qu'il fault croire Dieu premierement, de soi simplement et sans preuve, et le livre de la Bible parle tout de mesme.* Telle est la marche de Sebon ; et, dans cette immense carrière, Montaigne le suit sans se fatiguer, lui prêtant tour-à-tour la grâce de son esprit, l'énergie de son langage, et revêtant des imaginations quelquefois bizarres de ces expressions pittoresques qui donnent tant de charme aux Essais.

Nous allons donc essayer de réunir les plus beaux passages dispersés dans ce singulier ouvrage ; mais nous écarterons de notre travail les discussions et les explications théologiques, qui n'ont été pour Sebon qu'une occasion de prouver jusqu'à quel point les esprits les plus fermes peuvent s'égarer.

Le chapitre premier est intitulé : *De l'Eschelle de nature par laquelle l'homme monte à la cognoissance de soy et de son Createur.* Il commence ainsi :

« Par l'inclination naturelle des hommes, ils » sont continuellement en cherche de l'evidence » de la verité et de la certitude ; et ne se peuvent » assouvir ny contenter qu'ils ne s'en soient » approchez iusques au dernier point de leur » puissance. Or il y a des degrez en la certitude

» et en la preuve, qui font les unes preuves plus
» fortes, les autres plus foibles, quelque certi-
» tude plus grande, quelque autre moindre.
» L'authorité de la preuve et la force de la cer-
» titude s'engendre de la force et authorité des
» tesmoings et des tesmoignages, desquels la
» verité depend; et de là vient que d'autant que
» les tesmoings se trouvent plus veritables,
» apparens et indubitables, d'autant y a il plus
» de certitude en ce qu'ils preuvent. Et s'ils
» sont tels que leurs tesmoignages, par leur
» evidence, ne puissent tomber en nul doute,
» tout ce qu'ils verifiront nous sera tres-cer-
» tain, tres-evident et tres-manifeste. Aussi
» d'autant que les tesmoings sont plus estran-
» gers et plus esloignez de la chose de laquelle
» on doute, d'autant font-ils moins de foy et
» de creance ; et plus ils sont voisins, plus ils
» aportent avec eux de certitude. Mais il n'y a
» rien plus familier, plus interieur et plus pro-
» pre à chacun, que soy-mesme à soy : il s'en-
» suit donc, que tout ce qui est verifié de quel-
» que chose par elle-mesme et par sa nature,
» reste tresbien verifié. Puis que nulle chose
» creée n'est plus voisine à l'homme que
» l'homme mesme à soy, tout ce qui se prou-
» vera de luy par luy-mesme, par sa nature et
» par ce qu'il sçait certainement, de tout cela
» demeurera-il tres-asseuré et tres-esclarcy. Car
» en ce poinct consiste la plus commode certi-

» tude, et la plus asseuree creance qui se puisse
» faire ou tirer de la preuve. Voilà pourquoy
» l'homme et sa nature doivent servir de
» moyen, d'argument et de tesmoignage, pour
» prouver toute chose de l'homme, pour prou-
» ver tout ce qui concerne son salut, son heur,
» son mal-heur, son mal et son bien : autre-
» ment, il n'en sera iamais assez certain. Qu'il
» commence donc à se cognoistre soy-mesme
» et sa nature, s'il veut verifier quelque chose
» de soy. Mais il est hors de soy, esloigné de
» soy d'une extreme distance, absent de sa mai-
» son propre, qu'il ne vid oncques, ignorant
» sa valeur, mescognoissant soy-mesme, s'es-
» changeant pour chose de neant, pour une
» courte ioye, pour un legier plaisir, pour le
» peché. S'il se veut donc recognoistre, son an-
» cien pris, sa nature, sa beauté premiere,
» qu'il revienne à soy et rentre chez soy : et
» pour ce faire, veu qu'il a oublié son domi-
» cile, il est necessaire que, par le moyen
» d'autres choses, on le ramene et reconduise
» chez luy. Il luy faut une eschelle pour l'aider
» à se remonter à soy et à se ravoir. Les pas
» qu'il fera, les eschellons qu'il enjambera, ce
» seront autant de notices qu'il acquerra de sa
» nature. Toute cognoissance se prend par argu-
» ment des choses que nous sçavons premiere-
» ment et le mieux, à celles qui nous sont in-
» cogneuës : et par ce qui nous est evidemment

» notoire, nous montons à l'intelligence de ce
» que nous ignorons. Aussi nous entendons pre-
» mierement les choses plus petites et plus
» basses, et apres les plus grandes et les plus
» eslevees: d'où il advient que l'homme, comme
» estant la plus excellente et la plus digne chose
» de ce monde, cognoist toutes autres choses
» avant qu'il se cognoisse soy-mesme. Or, afin
» qu'ainsi hors de luy, comme il est, et s'igno-
» rant, il puisse estre ramené à soy et instruict
» de sa nature, on luy presente ceste belle uni-
» versité des choses et des creatures, comme
» une droicte voye et ferme eschelle, ayant des
» marches tres-asseurees, par où il puisse arri-
» ver à son naturel domicile, et se remonter à
» la vraye cognoissance de sa nature. Pour cest
» effect, tout y est diversifié par un bel ordre
» de rengs de tres-iuste proportion. Les choses
» sont, les unes basses, les autres hautes,
» celles-ci parfaites, celles-là imparfaites: quel-
» ques unes y sont extremement viles, et quel-
» ques autres d'un pris inestimable, pour ac-
» commoder ses pas et pour l'acheminer con-
» tremont iusques à soy, de degré en degré à
» la mode d'une eschelle, de laquelle, s'il se
» veut servir, voicy comme il luy en convient
» user: voicy le train qu'il luy faut tenir pour
» parvenir à sa cognoissance. Premierement,
» qu'il considere la valeur de chaque chose en
» soy; et puis la generale police de cest uni-

» vers, distribuee en differentes dignitez et di-
» vers rengs de creatures. Cela faict, il luy fau-
» dra comparer l'homme, qui en est la plus
» noble et premiere partie, à toutes les autres;
» et les comparer en double façon. Tantost re-
» gardant en quoy il convient, tantost en quoy
» il differe d'avec elles. De ceste resemblance
» ou dissemblable s'engendrera en luy l'intelli-
» gence qu'il cherche de soy, et, qui plus est,
» celle de Dieu son createur immortel; car, par
» la voye des choses inferieures, il s'achemi-
» nera iusques à l'homme, et tout d'un fil il
» enjambera de l'homme iusques à Dieu. Il est
» impossible d'arriver par ailleurs à ceste dou-
» ble cognoissance. Ce sont deux montees et
» deux traictes à faire; l'une par les choses,
» qui sont au dessoubs de l'homme iusques à
» luy, et la seconde de luy iusques à son Crea-
» teur. Quant à la premiere, il y a une grande
» diversité et distinction de degrez és choses de
» ce monde, desquels, fermes et immobiles
» comme ils sont, est bastie l'eschelle de na-
» ture ».

On reconnoît dans ce passage l'idée fondamentale de cette fameuse chaîne des êtres dont on a fait honneur à Leibnitz. Cette pensée, que rien ne va par saut dans l'univers, a été l'origine de trop de découvertes pour ne pas la rendre à son véritable auteur, et l'on ne doit point oublier que c'est sur ce plan, peut-être

systématique, que Bonnet composa son plus bel ouvrage : *La Contemplation de la Nature.*

Sebon même, en établissant que « tous les » obiets de la creation sont rengez et ordonnez » de façon qu'ils montent tres mesurement de » degré en degré, du petit au grand, tirant » touiours vers le plus digne » ; Sebon, dis-je, se hâte d'arriver à cette conclusion, que le dernier anneau de la chaîne où il suspend tous les êtres, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, est soutenu par la main du Créateur. « L'expe- » rience, dit-il, nous aprend que toutes choses » visent au proufit l'une de l'autre, qu'elles » s'entresoutiennent et s'entraident par plaisir » mutuel; et que les plus basses servent à celles » qui leur sont au dessus. Ainsi font elles un » ordre, une police, et, quand tout est dit, une » unité ». Voilà Dieu trouvé! et l'auteur conclut encore de ce raisonnement que c'est un seul qui ordonne et qui gouverne le monde!

La description de l'échelle des êtres donne à Sebon l'occasion de tracer le tableau des éléments, des plantes et des animaux; et c'est là qu'il établit une division ingénieuse qui semble ne pas avoir été inconnue à Linné : « Tout ce » qui est, dit-il, ou il a l'estre seulement sans » vie, sans sentiment, sans intelligence, sans » iugement, sans libre volonté; ou bien il a » l'estre et le vivre seulement, et rien du reste; » ou bien il est, il vit, il sent, et c'est tout; ou

» bien il est, il vit, il sent, il entend, et veut
» à sa liberté. Ainsi ces quatre choses, estre,
» vivre, sentir et entendre comprennent tout,
» et rien n'est au delà ».

C'est ainsi qu'il nous place à la tête de la création; mais comme les qualités qu'il a reconnues dans les êtres inférieurs appartiennent aussi à l'homme, Sebon trouve dans ce rapport la cause de *l'alliance*, *convenance et amitié qui nous lie aux autres créatures.* Idée à la fois ingénieuse et profonde qui lui sert bientôt à unir Dieu aux hommes par un sentiment semblable; car Dieu, ainsi que l'homme, a l'être, le vivre, le sentir, l'entendre et le libéral arbitre. Il doit donc aimer en nous ce qui est en lui, mais ce qui est en lui sans borne ni mesure.

Cependant Sebon n'en reste pas là, et trois cents pages plus loin, on trouve une nouvelle conclusion du même principe qu'il n'a jamais abandonné. Retournant donc sa pensée, il voit dans la ressemblance de l'homme avec Dieu l'origine de cette maxime admirable de l'Évangile : que nous devons aimer jusques à nos ennemis. « Chacun estant tenu d'aymer
» l'image de Dieu, il nous faut aymer indiffe-
» remment nos amys et nos ennemys, ceux qui
» nous proufitent, ceux qui nous nuysent : *car*
» *ce sont touiours hommes, et par consequent*
» *image et ressemblance de Dieu* ».

C'est ainsi que Sebon sait donner à un sentiment toute la force d'un raisonnement. Il prouve pour l'esprit ce qui est déjà prouvé pour le cœur; et, frappé de sa découverte, il la renferme en huit lignes, et en forme un chapitre complet que je viens de rapporter, et qui est le 122e.

Certes, cette liaison dans les idées, cette force de conception justifieroient Bayle et Montaigne de leur admiration, si cette admiration avoit jamais pu être prodiguée. Au reste, comme si la beauté de cette pensée donnoit tout à coup un nouvel élan à l'éloquence et au génie de Sebon, il s'écrie : « Or sus donc, homme, tiens » hardiment ce que tu as de celuy duquel les » autres choses ont ce qu'elles ont : tu es une » piece de l'ordre des choses, tu fais un corps » avec elles, et une hierarchie : tu es donc cer- » tainement à celuy à qui est tout le reste, tu » es conservé et gouverné par celuy qui gou- » verne et maintient le reste. Et tout ainsi que » les autres creatures ne sont pas à elles mes- » mes, mais à celuy qui les a engendrees : aussi » n'es tu pas à toy, ains à celuy à qui elles » sont, et la terre et l'eau, et les elemens où » tu habites. Apprens encores que puis que tu » ne t'es pas donné ce que tu as, ny les choses » inferieures à toy ne te l'ont donné, ny ne » t'ont fait tel que tu es, que c'est donc quel- » qu'un qui est plus grand que toy ny qu'elles.

Un peu plus loin, il voit dans le libre arbitre un don céleste qui nous conduit naturellement à Dieu; car la liberté n'est autre chose que le choix du bien ou du mal; et il seroit insensé de ne pas s'attacher au bien, qui est Dieu.

« Les hommes sont naturellement tout un, » et de mesme dignité, comme ayans tous » esgallement le liberal arbitre : qui est la » premiere et principalle piece de leur estre, » qui leur donne un rang à part: et par laquelle » seule il differe d'avec les autres creatures. » Si donc tant et tant de choses differentes qui » sont en ce monde, respondent et servent à » une seule nature, à sçavoir à l'humaine, » comme plus excellente qu'elles, et non à » plusieurs : combien plus est il raisonnable » que l'humaine n'en serve qu'une superieure » et maistresse de toutes, et non diverses? » autrement que seroit-ce à dire? que les na- » tures inferieures et moins dignes visassent à » l'unité et à une seule nature comme à la plus » digne : et l'humaine, qui est beaucoup plus » excellante, et à laquelle les autres cedent, » visast à la diversité et à plusieurs natures, » comme plus grandes et maistrisantes? l'ordre » des choses ne sçauroit souffrir, que ce qui » est plus bas et moins digne respondist à ce » qui est plus fort, le meilleur et le plus noble: » et que le plus hault et le plus digne respon- » dist au pire et au plus foible. Or est-il plus

» honnorable et plus beau sans doute de tirer
» à l'unité qu'à la diversité, et à un qu'à plu-
» sieurs : par ce que viser à l'unité et à l'un,
» c'est viser à la conservation, à la force, au
» bien et à l'estre : mais viser à la diversité et
» multitude, c'est viser à la division, à la foi-
» blesse, à la ruine, au mal et au non estre.
» Arrestons donc qu'il n'y a qu'une seule na-
» ture au dessus de l'homme, et qui luy com-
» mande. »

Mais ce n'est point en vain que Sebon place l'homme à la tête de la création ; ce n'est point en vain qu'il reconnoît en nous une intelligence suprême : cette intelligence, il l'interroge, il l'étudie ; il s'étonne de la trouver supérieure aux besoins de notre corps ; elle va toujours au-delà : souvent même elle lui est plus nuisible qu'utile. Nous réduire à l'instinct, ce seroit nous ôter bien des maux, sans nous ôter rien de nécessaire à la vie ; mais aussi ce seroit nous ôter notre grandeur. Si l'intelligence est supérieure aux besoins du corps, elle a donc un autre but que les choses de la terre. Ce but nous est révélé par la reconnoissance qui nous élève à Dieu, comme elle élève quelquefois les autres créatures à nous : c'est ainsi que, renonçant au secours des sens, Sebon fait de l'intelligence la chaîne qui unit les hommes à leur Créateur. Voici le chapitre 34 :

« Et par ce qu'il est tout intellectuel, nous » n'y pouvons attaindre de nostre veuë corpo» relle, d'autant qu'il n'est capable ne de cou» leur, ne de figure : aussi n'est-il palpable, » ny sensible à nul des sens, que nous avons » communs avecques les bestes : car la force » de ces sens-là corporels, ne s'estend que » iusques aux choses et qualitez, qui sont aussi » corporelles. Ainsi la veuë sert à nous des» couvrir les couleurs, les figures et la lumiere: » l'ouye à recevoir les sons qui se font en l'air : » lé fleurer les odeurs : le gouster les sçaveurs : » le toucher nous apprend le chaud et le froid. » Or d'autant que Dieu est tout esprit et tout » ame, il ne peut estre comprins, ou apperceu » que par l'intelligence. Voilà comme de toutes » ses creatures, le seul homme peut parvenir » à sa cognoissance, et luy a Dieu faict pre» sent de ceste grande et particuliere partie » de l'entendement, afin qu'il le puisse recog» noistre. »

Sebon cependant ne donne une idée complète de la hauteur de notre intelligence que lorsque, cent pages plus loin, il la montre embrassant à la fois l'immensité et l'éternité : *elle connoist Dieu*, dit-il, *et Dieu est ce qui se peut songer de plus grand.....; il est tout ce qu'il vaut mieux estre que n'estre pas.* Pensée sublime, de mesurer la grandeur de notre intelligence par la grandeur du Dieu qu'elle peut

concevoir ! Enfin, descendant encore plus avant dans notre cœur, il trouve dans chaque passion, chaque sentiment, chaque pensée de l'homme, un argument contre les incrédules, argument auquel le langage de Montaigne semble donner encore une nouvelle énergie. « Il y a, dit-il, relation entre le Createur et » l'homme. Attendu que nous sommes capables » de louer, glorifier et benir, Dieu est benis- » sable, glorifiable et louable. Attendu que » nous sommes capables de cognoistre les bien- » faicts, Dieu est bienfacteur et liberal don- » neur : et est ouvrier esmerveillable, attendu » que nous nous pouvons esmerveiller. Si nous » pouvons croire, Dieu est croyable. Si nous » sommes aptes à esperer, il nous faut esperer » en luy. Si nous sommes prouveuz de con- » fiance, Dieu est fiable, et c'est en luy que » nous devons mettre nostre fiance : il est de- » sirable, veu que nous sommes capables de » desirer. Veu que l'homme est tousiours en » queste de la verité, Dieu est veritable. Veu » qu'il desire continuellement le bien, Dieu » est tresbon. Parce que l'homme est capable » d'infiniment demander, Dieu est capable » d'infiniment donner. Parce qu'il peut infi- » niment souhaitter, Dieu peut infiniment » assouvir et satisfaire. Parce que nous som- » mes aptes à bien faire, Dieu est apte à » remunerer ; et d'autant que nous pouvons

» pecher et faillir, Dieu nous peut punir et
» chastier. »

Sebon revient plusieurs fois à ce raisonnement, et il n'est point inutile de montrer comment il le convertit en argument; il veut prouver que, dans la nature, rien n'est fait sans dessein. « Aux choses visibles respond
» l'œil, pour les veoir : à celles que il faut
» ouyr, l'oreille : aux intellectuelles, l'enten-
» dement, et ainsi du reste : à fin qu'il n'y ait
» rien pour neant. Pourquoy ne respondra tout
» de mesme aux choses recompensables un re-
» compenseur, aux punissables un punisseur,
» aux iugeables un iuge : et cela à fin que le
» merite et le demerite n'ayent pas esté frus-
» tratoirement produicts par nature, qui n'en-
» gendre rien sans son effect? Tenons donc
» certainement qu'il y a quelque payeur, ou
» chastieur plus grand que nous, auquel
» l'homme se rapporte pour le regard de ses
» operations. »

D'où il conclut, à la fin du chapitre, que l'argumentation sera bonne en cette manière : l'homme peut faillir; il y a donc un punisseur : l'homme peut bien faire; il y a donc un récompenseur.

Sebon vient de prouver que l'homme seul est doué d'intelligence. Voilà, pour me servir de son expression, que *le premier huis de la maison est franchi;* mais il est nécessaire de donner

un guide à cette intelligence. Elle invente, elle imagine, elle crée, et cependant elle ne sait rien, si l'expérience ne l'éclaire; elle ne peut même, sans s'égarer, oublier un moment la plus haute de ses pensées, celle de Dieu. Ainsi de notre grandeur naît la connoissance de Dieu, et de notre foiblesse le besoin de nous adresser à lui. D'où l'on peut rigoureusement conclure la nécessité d'une morale, c'est-à-dire d'une religion. Le chapitre étoit difficile, mais il étoit important; et Sebon l'a traité avec tant de supériorité, qu'on croit lire les pensées de Pascal :

« L'entree et l'advenue de notre intelligence, » c'est la creance et l'affirmation : de façon que » nous appellons accepté et receu, ce qu'elle » approuve, et refusé et reiecté, ce qu'elle nie. » Il nous faut donc prendre garde bien soi- » gneusement à l'approbation ou refus que » nous avons à faire des premieres choses qui » s'offrent à nostre imagination : puis que par » là nous lions et obligeons la liberté de nostre » entendement, principalement en celles qui » touchent le bonheur ou malheur de l'homme; » car nous pourrions bien embrasser, au lieu » de la verité, la mensonge, et nostre mal, et » nostre ruine; comme aussi reiecter pour » faulse la verité, et nostre bien, et nostre salut. » Pour nous garder de mesconte, il faut appren- » dre un art d'affermer et de nier, d'advoüer et

» de contredire, qui puisse engendrer en nous
» une constante resolution et asseurance : non
» un art qui serve à toutes choses qui se pro-
» poseront, mais à celles seulement qui nous
» concernent, entant que nous sommes hom-
» mes. Et puis que nous avons bien le soin de
» nous prouvoir des sciences qui nous appren-
» nent à lire et escrire, combien plus iuste-
» ment devons nous travailler à acquerir celle
» qui nous apprend à croire ou à mescroire les
» choses desquelles depend nostre entiere feli-
» cité ou misere. I'entreprens donc de monstrer
» ce qu'il est tenu de croire si evidemment,
» que celuy mesme qui n'en fera rien, verra
» toutesfois qu'il estoit obligé par raison et par
» droict de nature à le faire. Et c'est bien autre
» chose sçavoir et entendre son devoir, que de
» le mettre à execution; car iournellement
» nous sçavons assez ce que nous avons à faire,
» et si n'en faisons rien pourtant : semblable-
» ment ie pourray bien apprendre à l'homme
» ce qu'il doit croire par necessité naturelle;
» et si par adventure il n'en croira rien. De vray,
» toutesfois et quantes que nous donnons des
» preceptes pour les actions humaines, et que
» nous entreprenons de regler les operations
» qui appartiennent à l'homme, nous ne pou-
» vons le forcer à nous croire autrement que
» par raison. Et si nous pouvions y adiouster la
» contrainte, et l'obliger par necessité à faire

» son devoir, nous luy osterions la liberté de
» faire au contraire, et le priverions du chois
» et de son liberal arbitre. »

Voilà une maxime qui ne ressemble guère à l'intolérance qu'on a si souvent et quelquefois si injustement reprochée aux théologiens. Pour s'exprimer avec cette franchise, il faut être bien sûr de convaincre par la seule force du raisonnement. Il semble que Sebon n'ait multiplié les difficultés que pour montrer la richesse de ses ressources. Cependant il ne les montrera que peu à peu ; il pressera son lecteur, sans l'accabler, et il ne lui dévoilera toutes les conséquences de ses arguments, que lorsqu'il lui aura ôté tous moyens de s'échapper. La première proposition qu'il établit est si simple, qu'il est impossible de la lui refuser : les hommes doivent travailler à leur bien-être, et repousser ce qui peut le détruire, *comme les arbres qui succent la terre pour leur proufit, et en tirent l'humeur qui sert à leur accroissance, non celle qui leur est nuisible.* « Ainsi, ajoute Sebon, l'homme seroit desvoyé
» du train ordinaire de l'univers, s'il employoit
» ses facultez à sa ruine, mal et dommage. Et il
» s'en suit par necessité, veu qu'outre les autres
» animaux, il a l'entendement et la volonté, et
» que ces pieces là le font homme, qu'il est tenu
» naturellement d'en user à son proufit et ad-
» vantage ; c'est à dire, pour s'acquerir le plus

» qu'il peut de ioye, de liesse, d'esperance, de
» consolation, de paix, de repos et de con-
» fiance; et pour en combattre la tristesse, le
» malheur, le desespoir et toutes autres choses
» contraires à son bien. Et d'autant que toutes
» les forces et moyens, qu'il a comme homme
» pour acquerir de la perfection, dignité et
» noblesse, consistent en son intelligence et
» volonté, il se doit prendre garde à les bien
» employer et à s'en aider pour l'homme, non
» contre l'homme. »

C'étoit sans doute une idée hardie et philosophique, que de fonder la morale sur l'amour de soi, sur l'intérêt de chacun; et cependant c'est dans ce principe, qui depuis a servi de base à tant de doctrines absurdes, que Sebon trouvera des arguments pour nous faire aimer la vertu: cette première proposition adoptée, il en conclut que pour travailler à notre bien-être il faut savoir distinguer le bien du mal; puis accepter l'un, et refuser l'autre; car il est impossible que les deux choses soient vraies, et impossible aussi de les croire toutes deux. Partant de cette pensée, il établit que l'homme est tenu de croire ce qui lui est meilleur, ce qui le conduit à examiner la vérité qu'il nous importe le plus de connoître; il propose donc cet exemple :

« On nous demande s'il y a un Dieu, il nous
» faut soudain imaginer son contraire : il n'y a

» point de Dieu, et puis assortir ces choses
» l'une à l'autre, pour voir laquelle d'elles con-
» vient plus à l'estre et au bien, et laquelle y
» convient le moins. Or celle là, il y a un Dieu,
» nous presente une essence infinie, un bien
» incomprehensible : car Dieu est tout cecy. La
» contraire, il n'y a point de Dieu, apporte
» avec soy privation d'un estre infiny, et d'un
» infiny bien. A ce compte, par leur compa-
» raison, il y a autant à dire entre elles, qu'il
» y a entre le bien et le mal. Passant outre,
» accommodons les à l'homme. La premiere luy
» apporte de la fiance, du bien, de la consola-
» tion et de l'esperance : La seconde du mal et
» de la misere : il croira donc et recevra par
» nostre regle de nature, celle qui est et meil-
» leure de soy, et plus profitable pour luy : et
» refusera celle qui est reiectable d'elle mesme,
» et qui luy apporteroit toutes incommoditez :
» autrement il abuseroit de son intelligence, et
» s'en serviroit à son dam : ce qu'il ne peut ny
» ne doit faire entant qu'il est homme. Mais
» quel bien pourroit-il esperer de croire que
» Dieu ne fust pas? quel fruict en pourroit-il
» recueillir? pourquoy se ioindroit-il à la part
» sterile de tout bien? à quoy faire la logeroit-il
» en son cœur et en sa foy? Ne luy vaut-il pas
» mieux attacher sa creance à celle qui est fer-
» tile et fructueuse? Car celle-cy, s'il la reçoit
» bien en bon escient, s'il la plante bien vive-

» ment en soy, voyez quelle suitte de biens elle
» luy mene. Son intelligence se rend plus noble
» et plus digne, laissant le non estre pour se
» ioindre à l'estre, et logeant en soy l'infinité
» du bien : elle prend une merveilleuse accrois-
» sance de perfection, elle reçoit de cette saincte
» creance une influence de bonté, et participe
» à la grandeur et excellence de la chose qu'elle
» croit : là où si l'homme s'associe avec la part
» contraire, son entendement se rend depravé
» ne visant qu'au non estre, au rien et à l'infi-
» nité du mal. Parquoy il est tenu de croire que
» Dieu est. Toutes les autres creatures le con-
» vient à ce faire par leur exemple. Nature
» mesme le luy commande : et ne peut faillir
» de l'en croire : car il est certain qu'elle ne
» ment pas, qu'elle ne nourrist point en soy
» la faulseté, et que toute obligation natu-
» relle nous pousse à la verité, non à la men-
» songe. Voylà la maniere de convier à la
» foy les mescreans, d'apprendre à l'homme
» d'affermer ce qu'il n'entend pas, et de ren-
» forcer et roydir nos entendements à croire
» plus ferme. »

Ces arguments sont irrésistibles; et l'on peut douter que Pascal, qui se proposoit le même but que Sebon, eût mieux pensé et mieux écrit. Au reste, ce chapitre est le meilleur du livre. On peut y joindre cependant le chapitre 67, où Sebon établit la règle de ce que

l'homme doit croire ou mécroire. Nous le rapporterons en entier :

« La seconde operation de nostre entende-
» ment, c'est affermer ou nier, croire ou mes-
» croire : car elle va aprez l'apprehension. Au
» reste, elle est divisee en deux effects oppo-
» sites : d'autant que toute proposition qui se
» presente à nostre imagination en a aussi une
» autre entierement repugnante et contraire ;
» et de ces deux, l'une est par necessité vraye,
» l'autre faulse : voylà pourquoy c'est nostre
» office d'en accepter l'une, et refuser l'autre.
» Et il n'y a point de doute, par ce que nous
» venons de dire, que l'homme ne soit tenu
» d'accepter, d'affermer et de croire celle là,
» qui luy apporte plus d'utilité, de commo-
» dité, de perfection et de dignité, en tant qu'il
» est homme, par laquelle il peut engendrer
» en soy du contentement, de la consolation,
» de l'esperance, de la confiance, de la seu-
» reté, et en esloingner le desplaisir et le de-
» sespoir : et par consequent qu'il doit em-
» brasser celle qui est plus aymable et plus
» desirable de sa nature, et en laquelle il y a
» plus d'estre et plus de bien : et nier, mes-
» croire et repousser l'opposite et contraire à
» celle là, comme faulse et ennemie de son
» proufit. Là où s'il faict au rebours, il abuse
» contre soy mesme de son entendement, il
» renverse entierement la regle generale de

» nature, il combat et soy mesme et l'ordre
» universel des choses : puis que là où toutes
» les autres creatures inferieures employent
» leurs forces et moyens à leur bien et advan-
» tage, cestuy cy s'en acquiert sa ruine et le
» desespoir : et à la verité il a son entende-
» ment merveilleusement depravé et corrom-
» pu : voire il ne merite point d'estre appellé
» homme, puis qu'il combat l'homme. Or, s'il
» me dit qu'il n'y a pas d'apparence qu'il croye
» ce qu'il n'entend pas, et qu'il advouë pour
» veritable ce de quoy il ne voit pas la raison :
» veu qu'à ce compte il pourroit bien prendre
» la mensonge pour la certitude, ie luy res-
» ponds, que son ignorance ne luy peut servir
» d'excuse, et que ceste seule intention d'ap-
» prouver ce qui est à son proufit et à son uti-
» lité, luy sert d'une suffisante et iuste occa-
» sion de croire : attendu que ce que nous
» faisons selon la regle de nature ne nous peut
» estre imputé à faute, et nostre intelligence
» faict son devoir et le proufit de soy et de la
» volonté toutesfois et quantes qu'elle consent
» à ce qui est son grand bien, et à ce qui est
» entierement contraire à la ruine de l'homme :
» voire elle est obligee d'en user ainsi, parce
» qu'elle ne nous a esté donnee que pour nostre
» service et commodité : ainsi il nous doit
» suffire de nous ioindre tousiours à la part
» qui est de nostre costé et à nostre advantage,

» bien que nous ne sçachions pas comme elle
» est. Car s'il nous advenoit de choisir le con-
» traire et la privation de nostre bien, nous
» logerions et recevrions chez nous nostre en-
» nemy, qui en deplaceroit ceux qui font pour
» nous; nous serions adversaires et traistres à
» nous mesmes, et en bon escient insensez
» tresdignes d'estre haïs et chastiez par toutes
» les autres creatures. Aussi c'est un signe evi-
» dent que l'homme est possedé par son en-
» nemy mortel, quand il ne veut pas croire
» ce qui luy est de plus advantageux : par un
» ennemy qui tyrannise sa volonté et son en-
» tendement, et qui les tient liez et garrottez
» estroitement pour les empescher de faire leur
» devoir, et pour les renger par contrainte à
» employer leurs effects au dommage de leur
» maistre, à sa ruine contre tout ordre de
» nature. »

Ces exemples peuvent donner une idée de la difficulté d'extraire un auteur dont tous les raisonnements se lient, dont toutes les pensées s'enchaînent, de sorte que la dernière page est une conclusion de la première. Aussi n'avons-nous pas eu la prétention de tracer une analyse complète de cet ouvrage : notre but n'étoit que d'en recueillir les traits les plus saillants, les pages les plus éloquentes. Quant aux théologiens, ils doivent recourir au livre même. En entrant dans un pareil sujet, nous risquions

de ne point citer assez pour eux, ou de citer trop pour les autres lecteurs; et, dans cette alternative, le mieux étoit de nous abstenir. Cependant, pour donner à cette notice tout l'intérêt dont elle est susceptible, nous avons cru devoir la terminer par l'extrait des passages les plus piquants répandus dans le Traité de Sebon; on y reconnoîtra facilement, et sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer, l'origine de quelques pensées de Pascal :

« Ce n'est pas peu de chose de pouvoir, non » pas ouyr les paroles seulement, mais les » entendre et leurs significations, de pouvoir » remascher et digerer en nostre cervelle la » diversité des sentences et des propositions, » de montrer et d'argumenter de l'une à l'au- » tre, du moindre au plus grand, de pouvoir » à la suitte des unes imaginations en engen- » drer et conclurre d'autres. »

« Le corps ne vit ny ne sent de soy mesme, » ains le vivre et le sentir sont pieces, qui luy » sont adioustees, et qui s'en peuvent esloin- » gner. »

« Ce sont les actions vertueuses de l'homme » qui doivent embellir l'univers; car il n'a pas » son liberal arbitre pour ne rien faire, mais » pour ne faire pas mal. »

« Toute secte qui met le souverain bien ez
» choses corporelles, est faulse; car elle est
» ennemie de l'homme. »

« Les elements, les plantes et les animaux
» ont un estre en l'homme : car il est avec les
» elements, il vit avec les plantes, et sent avec
» les animaux. »

« L'amitié mutuelle des hommes tourne toute
» à leur proufit. »

« A quiconque on donne l'amour, on donne
» aussi toute la volonté et tout l'homme : car
» l'amour et la volonté se changent, et sont
» transferez en la nature et seigneurie de la
» chose aymée. »

« L'amour est la boucle de la nature. »

« L'eau court naturellement : de mesme va
» il à nostre volonté; car elle se coule tres-
» aiseement vers l'amour de nous, et s'y repose
» sans l'ayde d'autruy. »

« L'amour de nous mesme dresse une guerre
» contre Dieu ; elle est lourde et pesante , celle
» de Dieu au contraire. »

« Les hommes , garnis de l'amour de leur
» propre volonté , sont hors de toutes les crea-
» tures , voire hors d'eux mesmes : ils se sont
» faict leur Dieu , et ne sont plus creatures ,
» s'estant aneantis et reiectez au rien , en aban-
» donnant leur Createur. »

« L'experience est maistresse de toute
» science. »

« Dieu a creé ce monde sans peine , sans
» ennuy et sans travail , et y a mis la per-
» fection ; car il n'y a faulte , ny rien de su-
» perflu. »

« Tout ainsi que par le peu de lumiere que
» nous avons la nuit , nous imaginons la lu-
» miere du soleil qui est esloingnee de nous :
» de mesme , par l'estre du monde que nous
» cognoissons , nous argumentons l'estre de
» Dieu qui nous est caché. »

« Qui auroit commandé à la nature de nous

» fournir seulement de deux mains, de cinq
» doigts, de deux yeux ? et qui la maintiendroit
» tousiours en ceste reigle ? Qui a disposé, rengé,
» mesuré toutes ces choses d'une si belle et
» constante maniere ? Qui leur a donné à cha-
» cune sa charge et son office particulier ? N'est
» ce pas celuy qui nous fait veoir ses miracles
» aux arbres, qui nous les fait aussi veoir en
» nous mesmes ? Paradventure, seroit ce ton
» pere, ô homme! ou ta mere, qui t'auroit fa-
» çonné les membres comme tu les as : mais
» quoy ? tu vois bien qu'ils naissent souvent,
» grossissent et se façonnent, eux ignorans et
» endormis : voire quelque fois en despit d'eux
» et contre leur volonté ; et quelque fois aussi
» eux le voulans et le souhaittans, ne les peu-
» vent pourtant engendrer. Recognois donc,
» recognois hardiment par la noble architec-
» ture de ton corps l'immense sapience, l'ines-
» timable douceur et benignité de ton Createur
» qui a rengé et organisé tes membres d'une
» telle puissance, prudence et bonté, qu'il t'a
» faict la plus belle et la plus excellente crea-
» ture du monde. »

« Comparez la condition des chrestiens plaine
» de tant de belles et grandes esperances et de
» tant de fiance à celle des infideles. Comparez le
» repos et l'asseurance qui est en nostre ame à la

» turbulente, inconstante et doubteuse erreur,
» qui tourmente et martyrise continuellement
» les entendements desvoyez de ceste saincte
» creance, ignorants, doubteux et incertains,
» en ce qui les concerne principalement comme
» hommes; car indubitablement ils ne s'en
» peuvent resoudre que par opinion imaginaire,
» et appuyee sur des fondements frailes, subiets
» à estre debatuz et controversez en mille ma-
» nieres: de façon qu'il ne se presente sans cesse
» à leur ame ainsi irresoluë, qu'une horreur et
» espouvantement effroyable des menaces de
» Dieu, qu'une pœur continuelle de s'estre mes-
» comptee en chose où il alloit du bien souve-
» rain de l'homme et de son dernier mal: ils
» remachent et repoisent incessamment la dis-
» parité de leur condition à la nostre, et voyent
» avecques grand despit et desesperé remors de
» leur conscience, comme de nostre mescompte
» (quand il seroit possible qu'il y en eust) nous
» ne pouvons encourir nul danger et nulle
» perte, et n'en pouvons retomber qu'en ce
» mesme estat qu'ils esperent pour eux et qu'ils
» se proposent: là où le leur les pousse et les
» precipite en un abisme de malheur et d'an-
» goisse immortelle. »

« Or sus, homme, iecte hardiment ta veuë
» bien loing autour de toy, et contemple si de

» tant de membres, si de tant de diverses pieces
» de ceste grande machine, il y en a aucune qui
» ne te serve. Considere comme le soing et la
» solicitude de nature ne vise qu'à ton proufit,
» comme elle a asservy tous ses desseins et
» tous ses effects à ton seul besoing et utilité,
» de quelle affluence elle te fournist incessam-
» ment de toute façon de biens, iusques aux
» delices mesmes et à tes plaisirs. Ce ciel, ceste
» terre, cest air, ceste mer et tout ce qui est en
» eux, est continuellement embesongné pour
» ton service. Ce bransle divers du soleil, ceste
» constante varieté des saisons de l'an ne re-
» garde qu'à ta necessité. Tu sens bien la gran-
» deur de ce present, tu ne le sçaurois nier.
» Mais pourquoy ne sçais-tu soudain qui en a
» esté le donneur? C'est par ce que ce n'est pas
» une debte qu'on t'ait payee, ains un bienfaict
» party de la franche liberalité d'autruy. Escoute
» la voix de toutes les creatures qui te crie:
» Reçoy, mais paye; prens mon service, mais
» recognoy le; iouy de ces biens, mais rends
» en graces. Le ciel te dict: Ie te fournis de lu-
» miere le iour, afin que tu veilles; d'umbre la
» nuict, afin que tu dormes et reposes: pour
» ta recreation et commodité, ie renouvelle les
» saisons, ie te donne la fleurissante douceur
» du printemps, la chaleur de l'esté, la fertilité
» de l'automne, les froidures de l'hyver. Ie bi-
» garre mes iours, ores les alongeant, ores les

» accourcissant, ores ie les taille moyens, afin
» que la varieté te rende la course du temps
» moins ennuyeuse, et que ceste diversité te
» porte de la delectation. »

« Habitudes de vertu habillent nature et
» l'embellissent. C'est ainsi que les belles robes
» servent à ceux qui en sont vestus de quelque
» marque de grandeur. »

« Puisque nous sommes tels que nos actions
» ont du demerite ou du merite, et qu'elles
» sont punissables ou dignes de recognois-
» sance, il s'ensuit, veu que l'homme n'a de
» quoy recompenser ou punir ses œuvres, qu'il
» y en a quelqu'un au dessus de luy qui le peut
» faire : autrement, ceste qualité particuliere
» luy auroit esté frustratoirement attribuee :
» ses actions mesmes seroient de neant et inu-
» tiles : voire qui plus est sa creation seroit
» entierement vaine : et par consequent, at-
» tendu qu'il est la principale piece du monde,
» que tout respond à luy, qu'il n'y a rien du
» reste qui n'ait esté faict pour son service, il
» s'ensuyvroit que l'entier bastiment de cest
» univers seroit inutile, et que tout y seroit
» confuz et sans ordre. Si est ce que nous tou-
» chons au doigt et à l'œil que les autres natures

» iusques à l'humaine sont tres-bien rengees.
» Or ce n'est point l'homme qui les a ainsi or-
» donnees : il est donc luy mesme ordonné et
» respond par necessité à quelque autre, ou
» bien il y auroit en l'univers beaucoup de
» vuide.... Concluons donc que le monde, et
» tout ce qui est en luy, est faict pour l'homme,
» qu'au dessous de l'homme nulle chose n'est
» faicte pour elle mesme, ny pour son bien,
» mais pour le nostre, pour servir à nostre
» corps ou à nostre ame, pour nostre neces-
» sité, ou utilité, ou secours, ou consolation,
» ou doctrine : d'où il s'ensuit que nous sommes
» tenus à Dieu pour tout son ouvrage d'une
» tres-ferme obligation et solennellement escrite
» en son livre des creatures. C'est elle qui faict
» le premier neud, et le premier lien d'entre
» Dieu et nous ; et comme les autres creatures
» sont ioinctes, et se rapportent à nous pour
» estre faictes à nostre contemplation, ainsi
» sommes nous attachez et ioincts à Dieu par
» nostre debte et par ceste obligation. »

« Si Dieu n'eust eu le dessein de nous sauver,
» il eust faict des le premier iour tarir nostre
» race, il eust destruit et dissipé la semence
» des hommes : veu qu'il ne l'a pas destruicte,
» ains conservee et augmentee, certainement
» il en vouloit faire quelque chose de bon : or

» il n'en peut faire rien de meilleur que de les
» remettre au poinct pour lequel il les avoit
» ordonnez. Voylà comme les choses apparentes
» nous descouvrent les conseils interieurs de
» nostre createur. Si le monde a esté un seul
» moment sans qu'il y eust quelqu'un qui deust
» estre sauvé pendant ce moment-là, le monde
» estoit pour neant, ce que la Providence di-
» vine ne pourroit souffrir; car cela blesseroit
» l'honneur de sa puissance, sapience et bonté,
» auquel elle vise par toutes ses actions. »

« Celuy qui cherche la gloire bastit hors de
» soy, sur le rien et le vuide : il se faict servi-
» teur et valet de l'inanité mesme. »

« La tribulation est à l'ame comme un mar-
» teau qui la frappe, et qui en la battant la
» fourbit et derouille; c'est la fournaise à recuire
» l'ame. »

« Au iugement dernier, le livre de nostre
» conscience sera lu à haute voix devant toute
» la compagnie. »

« La vertu, le bien, et perfection de la bonté
» consiste à choisir, aymer, et vouloir selon
» raison et selon l'ordre. »

« Il y a un livre nommé la Bible, qu'on dict
» et afferme estre à Dieu. Regardons et consi-
» derons de pres, si par quelques signes ou
» marques nous pourrons descouvrir son au-
» theur, et iuger de quelle main il a esté tracé,
» divine ou humaine, creée ou creatrice. Il
» nous faut poiser la façon et la nature des
» mots, la maniere de son parler, et puis les
» assortir et comparer au facteur, et à la fac-
» ture, pour veoir auquel des deux elles re-
» viendront et se rapporteront plus convena-
» blement. Premierement, il y a cela de singu-
» lier et de particulier en ce livre, qu'à verifier
» ce qu'il dict, il ne se sert d'aucune preuve,
» raison ou argument, et s'y dict choses qui
» semblent bien meriter, pour leur estrangeté
» et difficulté, qu'on se servist d'argumenta-
» tion et de raisonnement à les persuader.
» Les autres livres, pour s'insinuer en nostre
» creance, logent en leur premier front les
» propositions les plus advouees, et tesmoi-
» gnees, s'il est possible, par l'experience de
» nos sens : Le nostre est bien faict d'une autre
» sorte. Dez l'entree, il nous presente ces mots :
» Au commencement, Dieu bastit le ciel et la
» terre. Voylà un langage de merveilleuse har-
» diesse ; il asseure qu'il y a un Dieu, qu'il a
» basti le ciel et la terre, que le monde a eu

» commencement, propositions plustost con-
» traires qu'approchantes à l'experience. Aris-
» tote, pour nous en prouver seulement la
» premiere, y a employé les huict livres de sa
» physique, et les douze de la metaphysique.
» Quel signe est-ce, que la Bible face sans nulle
» preuve un principe de chose si incogneuë?
» Qu'est-ce à dire, que ce livre vueille estre
» creu de chose si importante à sa simple pa-
» role? Que seroit-ce? si ce n'est, que l'autheur
» qui parle en luy se sent de telle dignité et
» authorité, que sans tesmoignage, sans preuve
» et sans argument, on se doit entierement
» reposer à ce qu'il en dict : que son credit
» surpasse outre mesure toute preuve et tout
» tesmoignage : et qu'un simple mot party de
» sa bouche doit avoir plus de persuasion et
» plus d'efficace que les raisons et argumens
» de tous les livres du monde. »

A ce morceau d'une éloquence si forte et si imposante, Sebon oppose les preuves qui se lisent dans le livre de Nature, et termine ainsi :

« Voylà la merveilleuse ressemblance, et sin-
» gulier accord de ces deux livres : ils ont mesme
» but et mesme argument, ils contiennent pa-
» reille discipline, et une mesme instruction :
» differens en ce seulement, que l'un se con-
» duict par argumentation et par preuve, et
» l'autre par resolution et authorité, et que l'un

» represente plus l'obeyssance, l'autre la mais-
» trise.... Parquoy arrestons resoluement que
» c'est un vray livre de Dieu que le livre du vieil
» et du nouveau Testament, et que nous y de-
» vons adiouster d'autant plus de fiance, que
» plus il comprend de matieres eslevees et su-
» pernaturelles, et que plus il excede les rai-
» sons et argumentations humaines, et nostre
» ordinaire suffisance : car c'est un certain signe
» et tesmoignage qu'il part d'une divine bou-
» tique, non de celle de quelqu'un de nos
» compagnons. Plus les articles de nostre foy
» chrestienne semblent obscurs et incompre-
» hensibles, plus ils sentent et retirent à la
» grandeur infinie de leur autheur, et plus
» ferme en doyvent estre tenus par nous et
» embrassez. »

Nous terminerons cette notice par une série de pensées qui s'enchaînent, et forment un seul raisonnement. Sebon examine les bienfaits de Dieu; il veut, par la grandeur de l'obligation, démontrer la nécessité de la reconnoissance. Il prouve qu'il nous est venu deux choses de la part de Dieu, son amour et ses présents; et puisant une nouvelle force dans une idée à la fois touchante et gracieuse, il remarque que l'amour a devancé les présents : *Car si Dieu ne nous eust premierement aimez, il n'y auroit eu rien de donné, ny rien de receu : son amour donc*

a été le premier donné, et par son moyen tout le reste.

« Cependant, dit Sebon, nous sommes con-
» traints et necessitez de recevoir le bien que
» Dieu nous offre par un besoin si forcé, qu'il
» est impossible de nous en passer un seul mo-
» ment. Refusons pour voir, et disons, ie n'ay
» que faire de son air, de sa terre, ny de son
» Soleil. Que nous chaut-il de ses benefices et
» de ses obligations, ie vivray bien sans cela?
» Que l'homme brave hardiment ainsi, s'il peut.
» Considerons donc nostre inevitable et conti-
» nuel besoing des presens de Dieu, et de l'autre
» part la franche liberalité de laquelle il nous
» pourvoit iournellement et incessamment de
» ses biens : comme sa bonté ne nous manque
» iamais, comme il n'est iamais las ny ennuyé
» de nous bien faire. »

Aussi ces bienfaits se renouvellent-ils sans cesse; notre obligation s'accroît chaque jour.
« Il est impossible de la faire esgarer, de l'ef-
» facer, changer, corrompre, ou de la main-
» tenir de faux : Car Dieu qui l'à escrite de sa
» saincte main s'est servi pour ce faire de papier
» et d'encre immortels. Il l'a escrite en nous,
» en nostre ame, en nostre corps, en chacune
» creature : et puis l'a couzuë eternellement en
» la liasse du livre de nature : nous et tout le
» monde en rendons continuellement tesmoi-
» gnage, elle est ouverte, publique et commune

» à tout chacun : aussi est-ce l'obligation de
» l'univers et faicte à son occasion. »

Mais le payement doit répondre à l'obligation, et comment payer tant de bienfaits? « L'homme n'a rien qu'il puisse dire à la verité » et proprement sien que l'amour, d'autant » qu'il est logé en la volonté, seule maistresse, » royne et emperiere, seule ayant commande» ment et puissance en l'homme. L'amour est » donc tout son thresor, et le ioyau le plus ho» norable, le plus precieux, le plus cher, et le » plus sien qu'il puisse donner. En fin ay-ie » trouvé ce que ie cherchois, et tout tel que ie » le cherchois : quelque chose en nous qui ne » fust pas hors de nous, mais en nous, non en » nostre corps, mais en nostre ame : non en » toute ame, mais en sa plus noble partie. Or » sus, voilà donc l'homme fourny de bonne et » loyale monnoye pour satisfaire à sa debte, » et contenter ce grand creancier : mais aussi » qu'il la garde, qu'il la mesnage et reserve » toute à ce besoing, qu'il se resouvienne que » tout son amour est voué et destiné à cest » usage, qu'il le doibt tout à Dieu pour la » descharge de son obligation. »

FIN DE L'EXTRAIT DE SEBON.

DE

LA SERVITUDE

VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN.



DE

LA SERVITUDE VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN.

DISCOURS D'ESTIENNE DE LA BOËTIE.

D'AVOIR plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy :
Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy (1) ;

ce dict Ulysse en Homere, parlant en public. S'il n'eust dict, sinon

D'avoir plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy,

cela estoit tant bien dict que rien plus : mais, au lieu que, pour parler avecques raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un

(1) Ουκ αγαθον πολυκοιρανιη· εἱς κοιρανος εστω,
Εἷς βασιλευς.

Iliad. l. 2, v. 204, 205.

seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adiouster, tout au rebours,

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois, à l'adventure, il fault excuser Ulysse, au quel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armee; conformant, ie crois, son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais, à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre subiect à un maistre, du quel on ne peult estre iamais asseuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il vouldra : et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veulx ie pas, pour cette heure, debattre cette question tant pourmenee, à sçavoir « Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie » : A quoy, si ie voulois venir, encores vouldrois ie sçavoir, avant que mettre en doubte quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques, si elle y en doibt avoir aulcun; pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais cette question est reservee pour un aultre temps, et demanderoit bien son traicté à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, ie ne vouldrois sinon entendre, S'il est possible, et comme il se peult faire, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on luy donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne sçauroit leur faire mal aulcun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que luy contredire. Grand' chose, certes, et toutesfois si commune, qu'il s'en fault de tant plus douloir, et moins esbahir, de veoir un million de millions d'hommes servir miserablement, ayants le col soubs le ioug, non pas contraincts par une plus grande force, mais aulcunement (*a*) (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'UN, du quel ils ne doibvent ny craindre la puissance, puisqu'il est seul, ny aimer les qualitez, puisqu'il est, en leur endroict (*b*), inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle: Il fault souvent que nous obeïssions à la force; il est besoing de temporiser; on ne peult pas tousiours estre le plus fort. Doncques, si une nation est contraincte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athenes aux trente tyrans, il ne se fault pas esbahir qu'elle serve, mais se

---

(*a*) *En quelque sorte.* E. J.

(*b*) *A leur égard.* E. J.

plaindre de l'accident; ou bien plustost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et advantage de celuy qu'on aime, et qui le merite : Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner; si, de là en avant, ils s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier, tant que luy donner quelques advantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse; de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'advancer en lieu où il pourra mal faire : mais certes, si (*a*) ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu! que peult estre cela? comment dirons nous que cela s'appelle? quel malheur est cettuy là? ou quel vice? ou plustost

---

(*a*) *Cependant il ne pourroit manquer, etc.* E. J.

quel malheureux vice? veoir un nombre infini, non pas obeïr, mais servir; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre le quel il fauldroit despendre son sang et sa vie devant; mais d'un seul! non pas d'un Hercules, ne d'un Samson; mais d'un seul hommeau (*a*), et le plus souvent du plus lasche et femenin (*b*) de la nation; non pas accoustumé à la pouldre des battailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons nous cela lascheté? dirons nous, que ceux là qui servent, soyent couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible; bien pourra lon dire lors, à bon droict, que c'est faulte de cœur: Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas, se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais

---

(*a*) *Hommeau,* petit homme. Cotgrave, dans son *Dictionnaire françois et anglois.* On trouve *hommet* et *hommelet* dans Nicot. C.

(*b*) *Femenin,* féminin, efféminé. Cotgrave.

plustost mespris et desdaing? Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, du quel le mieulx traicté de touts en receoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? Or, il y a en touts vices naturellement quelque borne, oultre la quelle ils ne peuvent passer : deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume: Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le tiltre de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desadvoue avoir faict, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes; d'un aultre, autant; qu'on les renge en battaille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les aultres pour la leur oster : auxquels promettra on par coniecture la victoire? les quels pensera on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceulx qui esperent pour guerdon de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils re-

ceoivent, que la servitude d'aultruy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une battaille, comme de ce qu'il conviendra à iamais endurer à eulx, à leurs enfants et à toute la posterité : Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soubdain contre le dangier, et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux battailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté donnees deux mille ans a, et vivent encores auiourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles feurent donnees en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gents, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires, que la mer mesme en estoit changee; de desfaire tant de nations, qui estoient en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des capitaines aux armees des ennemis? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux iours là ce n'estoit pas tant la battaille des Grecs contre les Perses, comme

la victoire de la liberté sur la domination, et de la franchise sur la convoitise.

C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceulx qui la deffendent : mais ce qui se faict en touts pays, par touts les hommes, touts les iours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté ; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir? et, s'il ne se veoyoit qu'en pays estranges et loingtaines terres, et qu'on le dist; qui ne penseroit que cela feust plustost feinct et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre; il est de soy mesme desfaict, mais (*a*) que le païs ne consente à la servitude : il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy donner rien ; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font, gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quites ; c'est le peuple qui s'asservit; qui se coupe la gorge;

(*a*) *Pourvu que*. « Un homme sage, dit Philippe de Comines, sert bien en une compaignie de princes, *mais* qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter ». *L*. 1, *c*. 12. C.

qui, ayant le chois d'estre subiect, ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presseroit point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en son droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme; mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse: ie ne luy permets point qu'il aime mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy? si, pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien le quel on debvroit racheter au prix de son sang? et le quel perdu, touts les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler; et, sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy mesme, et devient sans forme aulcune et n'est plus feu : pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruynent et destruisent, plus on leur baille,

plus on les sert; d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousiours plus forts et plus frez pour aneantir et destruire tout; et, si on ne leur baille rien, si on ne leur obeït point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaicts, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine: les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, estants acquises, les rendroient heureux et contents: une seule en est à dire, en la quelle ie ne sçais comme nature default (*a*) aux hommes pour la desirer; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, touts les maulx viennent à la file, et les biens mesmes qui demeurent aprez elle perdent entierement leur goust et saveur, corrompus par la servitude: la seule liberté, les hommes ne la desirent point,

---

(*a*) *Fait défaut, manque.* E. J.

non pas pour aultre raison, ce me semble, sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest, seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies : et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour le quel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous touts, c'est l'advantage que vous luy faictes pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeulx; d'où vous espie il; si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont

il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aulcun pouvoir sur vous, que par vous aultres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruits, afin qu'il en face le degast; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride : et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus; et vous voylà libres. Ie ne veulx pas que vous le poulsiez, ny le bransliez; mais seulement ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a

desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais, certes, les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu, long temps y a, toute cognoissance, et du quel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que sa maladie est mortelle : Cherchons doncques par coniectures, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinee cette opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme ie crois, hors de nostre doubte, que, si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssants aux parents; subiects à la raison; et serfs de personne. De l'obeïssance que chascun, sans aultre advertissement que de son naturel, porte à ses pere et mere; touts les hommes en sont tesmoings, chascun en soy et pour soy. De la raison; si elle naist avecques nous, ou non, qui est une question debattue au fond par les academiques et touchee par toute l'eschole des philosophes; pour cette heure ie ne penserois point faillir en croyant qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui, entretenue

par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffee s'avorte. Mais, certes, s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, Que nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a touts faicts de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, à fin de nous entrecognoistre touts pour compaignons, ou plustost freres; et si, faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit, elle a faict quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux aultres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles, mais plustost fault il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux aultres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection (*a*), à fin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, et les aultres besoing d'en recevoir : Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à touts toute la terre pour demeure, nous a touts logez aulcune-

---

(*a*) *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle, afin, etc.* C.

ment (*a*) en une mesme maison, nous a touts figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'aultre; si elle nous a touts en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser dadvantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensees, une communion de nos volontez; et si elle a tasché par touts moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire touts unis, que touts uns : il ne fault pas faire doubte que nous ne soyons touts naturellement libres, puisque nous sommes touts compaignons; et ne peult tumber en l'entendement de personne que nature ayt mis aulcuns en servitude, nous ayant touts mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peult tenir aulcun en servitude sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la nature (estant toute raisonnable), que l'iniure. Reste doncques de dire que la liberté est naturelle, et, par mesme moyen (à mon advis), que nous ne sommes pas seulement nays en possession de nostre franchise, mais aussi avecques affection de la deffendre. Or, si

(*a*) *En quelque sorte.* E. J.

d'adventure nous faisons quelque doubte en cela, et sommes tant abbastardis que ne puissions recognoistre nos biens ny semblablement nos naïfves affections, il fauldra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, et que ie monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu!), si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, VIVE LIBERTÉ. Plusieurs y en a d'entr'elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinses: comme le poisson qui perd la vie aussitost que l'eau; pareillement celles là quitent la lumiere, et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaulx avoient entre eulx leurs rengs et preeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les aultres, des plus grandes iusques aux plus petites, lors qu'on les prend, font si grande resistance de ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, estants prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à veoir, que d'ores en là (a) ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire aultre

---

(a) *Dorénavant.* E. J.

chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit, et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le pris de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté. Nous appastons le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le savons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour montrer à la nature, et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contraincte. Que fault il doncques dire?

> Mesmes les bœufs soubs le poids du ioug geignent,
> Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme i'ay dict ailleurs aultresfois, passant le temps à nos rimes françoises: Car ie ne craindrois point, escrivant à toy, ô Longa, mesler de mes vers, des quels ie ne lis iamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subiection, et courent aprez la liberté; puisque les

bestes, qui encores sont faictes pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avecques protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay, de vray, pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de tyrans; ie parle des meschants princes : Les uns ont le royaume, par l'eslection du peuple; les aultres, par la force des armes; les aultres, par la succession de leur race. Ceulx qui l'ont acquis par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on cognoist bien qu'ils sont, comme on dict, en terre de conqueste. Ceulx qui naissent roys, ne sont pas communement gueres meilleurs; ains estants nays et nourris dans le sang de la tyrannie, tirent avecques le laict la nature du tyran, et font estat des peuples qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs hereditaires; et, selon la complexion en la quelle ils sont plus enclins, avares, ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'estat, debvroit estre (ce me semble) plus supportable; et le seroit, comme ie crois, n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger

point : communement, celuy là faict estat, de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfants : or, deslors que ceulx là ont prins cette opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices, et mesme en la cruauté, les aultres tyrans ; ils ne veoyent aultre moyen, pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la servitude, et estranger tant les subiects de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, ie veois bien qu'il y a entre eulx quelque difference ; mais de chois, ie n'en veois point ; et, estant les moyens de venir aux regnes, divers, tousiours la façon de regner est quasi semblable : Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi : Les conquerants pensent en avoir droict, comme de leur proye : Les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'adventure il naissoit auiourd'huy quelques gents, touts neufs, non accoustumez à la subiection, ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'une, ny de l'aultre, ny à grand' peine des noms ; si on leur presentoit, ou d'estre subiects, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient ils? Il ne fault pas faire difficulté qu'ils n'aimassent trop mieulx obeïr seulement à la raison, que servir à un homme ; sinon possible que ce

feussent ceulx d'Israël qui, sans contraincte, ny sans aulcun besoing, se feirent un tyran : du quel peuple ie ne lis iamais l'histoire, que ie n'en aye trop grand despit, quasi iusques à devenir inhumain pour me resiouïr de tant de maulx qui leur en adveinrent. Mais certes touts les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assubiectir, il fault l'un des deux, ou qu'ils soient contraincts, ou deceus : Contraincts, par les armes estrangieres, comme Sparte et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat : Par tromperie perdent ils souvent la liberté ; et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduicts par aultruy comme ils sont trompez par eulx mesmes : ainsi le peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile, qui s'appelle auiourd'huy Saragosse (*a*), estant pressé par les guerres, inconsidereement ne mettant ordre qu'au dangier, esleva Denys, le premier ; et luy donna charge de la conduicte de l'armee ; et ne se donna garde qu'elle l'eust faict si grand, que cette bonne piece là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses en-

---

(*a*) Les Siciliens l'appellent aujourd'hui *Saragusa* ou *Saragosa :* la manière dont Montaigne écrit le nom de Syracuse confond cette ville avec celle de *Saragosse* en Espagne. E. J.

nemis, mais ses citoyens, se feit de capitaine, roy, et de roy, tyran. Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assubiecti, tumbe soubdain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, à le veoir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais sa servitude. Il est vray qu'au commencement l'on sert contrainct, et vaincu par la force : mais ceulx qui viennent aprez, n'ayants iamais veu la liberté, et ne sachants que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient faict par contraincte. C'est cela, que les hommes naissent soubs le ioug; et puis, nourris et eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre comme ils sont nays, et ne pensants point avoir d'aultre droict ny aultre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, qui quelquesfois ne passe les yeulx dans ses registres, pour entendre s'il iouït de touts les droits de sa succession, ou si l'on n'a rien entreprins sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aulcun endroict si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir (et, comme l'on dict que Mithridate qui se feit

ordinaire à boire le poison), pour nous apprendre à avaller et ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peult pas nier que la nature n'ayt en nous bonne part pour nous tirer là où elle veult, et nous faire dire ou bien ou mal nays : mais si fault il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume; pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et la nourriture nous faict tousiours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire; elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien : ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien touts quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitost, pour porter d'aultres fruicts estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente : Les herbes ont chascune leur proprieté, leur naturel et singularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardinier, ou adioustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veue en un endroict, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignee de gents vivants si librement que le plus meschant d'entre eulx

ne vouldroit pas estre roy; et touts ainsi nays et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'aultre ambition sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise : Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur; voyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceulx là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes? Lycurgue, le policeur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens touts deux freres, touts deux allaictez de mesme laict (*a*), l'un engraissé à la cuisine, l'aultre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet (*b*); voulant montrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que

---

(*a*) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut nourrir les enfants*, de la traduction d'Amyot. C.

(*b*) *Du cor.* « *Huchet*, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche ou appelle les chiens, et dont les postillons usent ordinairement. » C.

leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entre eulx une soupe et un lievre; l'un courut au plat, et l'aultre au lievre : « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres ». Doncques celuy là, avecques ses loix et sa police, nourrit et feit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eulx eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre aultre seigneur que la loy et le roy.

Ie prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit les appareils de sa grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes. A Sparte ny à Athenes n'envoya il point (*a*), pource que de ceulx que Daire (*b*) son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Atheniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince : ces gents ne pouvoient souffrir

(*a*) *Il n'envoya point à. . . . parce que, etc.* E. J.

(*b*) Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, roi des Perses, fils d'Hystaspe, le premier de ce nom. *Voyez* HÉRODOTE, l. 7. C.

que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Talthybie, dieu des heraulds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (*a*) Specte, l'aultre (*b*) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allerent; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit (*c*) Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honnorablement; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'aultre, il leur demanda pourquoy ils refusoient tant l'amitié du roy (*d*): « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honnorer ceulx qui le valent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme : si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre

---

(*a*) Ou plutôt *Sperthies*, Σπερθιης, comme le nomme Hérodote, l. 7, p. 421. C.

(*b*) Βουλις, *id. ibid.*

(*c*) Ou plutôt *Hydarnès*, Υδαρνης, *id. ibid.*

(*d*) *Voyez* Hérodote, l. 7, p. 422. C.

vous qui ne feust seigneur d'une ville de Grece. »
« En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois don-
« ner bon conseil, dirent les Lacedemoniens,
» pource que le bien que tu nous promets, tu
» l'as essayé; mais celuy dont nous iouïssons,
» tu ne sçais que c'est : tu as esprouvé la faveur
» du roy; mais la liberté, quel goust elle a,
» combien elle est doulce, tu n'en sçais rien.
» Or, si tu en avois tasté toy mesme, tu nous
» conseillerois de la deffendre, non pas avec-
» ques la lance et l'escu, mais avecques les
» dents et les ongles. » Le seul Spartiate disoit
ce qu'il falloit dire : mais certes l'un et l'aultre
disoient comme ils avoient esté nourris; car il
ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à
la liberté, ne l'ayant iamais eue; ny que le
Lacedemonien endurast la subiection, ayant
gousté la franchise.

Caton l'utican, estant encores enfant, et
soubs la verge, alloit et venoit souvent chez
Sylla le dictateur, tant pource qu'à raison du
lieu et maison dont il estoit, on ne luy fermoit
iamais les portes, qu'aussi ils estoient proches
parents. Il avoit tousiours son maistre quand
il y alloit, comme avoient accoustumé les en-
fants de bonne part. Il s'apperceut que dans
l'hostel de Sylla, en sa presence ou par son
commandement, on emprisonnoit les uns, on
condamnoit les aultres; l'un estoit banny,
l'aultre estranglé; l'un demandoit le confisc

d'un citoyen, et l'aultre la teste : en somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; et c'estoit, non pas un parquet de iustice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dict à son maistre (*a*) : « Que ne me donnez vous un poignard? Ie le cacheray soubs ma robbe : i'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé : i'ay le bras assez fort pour en despescher (*b*) la ville ». Voylà vrayement une parole appartenante à Caton : c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et, neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera, et iugera on, à belle adventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? non pas certes que i'estime que le pays et le terrouer parfacent rien; car en toutes contrees, en tout air, est contraire la subiection, et plaisant d'estre libre : mais parce que ie suis d'advis qu'on ayt pitié de ceulx qui, en naissant, se sont trouvez le ioug au col; et que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants iamais veu seulement l'umbre de la liberté, et n'en estants point

(*a*) Plutarque, dans la *Vie de Caton d'Utique*, de la traduction d'Amyot. C.

(*b*) *En délivrer la ville.* E. J.

advertis, ils ne s'apperceoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dict Homere des Cimmeriens) où le soleil se montre aultrement qu'à nous, et aprez leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'aultre demie annee, ceulx qui naistroient pendant cette longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on si, n'ayants point veu de iour, ils s'accoustumoient aux tenebres où ils sont nays, sans desirer la lumiere? On ne plaind iamais ce qu'on n'a iamais eu, et le regret ne vient point sinon aprez le plaisir; et tousiours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir de la ioye passee. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons doncques, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit et accoustume; mais seulement luy est naïf, à quoy sa nature simple et non alteree l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume : Comme des plus braves (*a*) courtaults, qui, au commencement,

---

(*a*) Cheval qui a crin et oreilles coupées, dit Nicot. *Voyez* le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Courtaud*. C.

mordent le frein, et puis aprez s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et touts fiers se gorgiasent (*a*) sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent : mais, pour vray, les ans ne donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les aultres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler (*b*); qui ne s'apprivoisent iamais de la subiection, et qui tousiours, comme Ulysse, qui, par mer et par terre, cherchoit de veoir la fumee de sa case, ne se sçavent garder d'adviser à leurs naturels privileges, et de se souvenir des predecesseurs et de leur premier estre : ce sont volontiers ceulx là qui, ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne ramenent encores les choses passees, pour iuger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes :

(*a*) *Se pavanent sous l'armure qui les couvre.* E. J.

(*b*) *Et ne peuvent s'empêcher de le secouer.* E. J.

ce sont ceulx qui ayants la teste, d'eulx mesmes, bien faicte, l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir : ceulx là, quand la liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est iamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres et la doctrine donnent plus, que toute aultre chose, aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie : i'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or, communement, le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ayt, en demeure sans effect pour ne s'entrecognoistre point : la liberté leur est toute ostee, soubs le tyran, de faire et de parler, et quasi de penser; ils demeurent touts singuliers en leurs fantasies : et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit faict, de quoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, à fin que par là l'on peust veoir ses pensees. L'on a voulu dire que Brute et Casse, lors qu'ils feirent l'entreprinse de la delivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron, ce grand zelateur du bien pu-

blicque, s'il en feut iamais, feust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault : il se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui vouldra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, voyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle mesme faict espaule; Harmode (*a*), Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement : en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la servitude : mais, en ramenant la liberté, ils moururent; non pas miserablement, car quel blasme seroit ce de dire qu'il y ayt rien eu de miserable en ces gents là, ny en leur mort ny en leur vie? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque; laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprinses, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniura-

---

(*a*) *Harmodius*. E. J.

tions de gents ambitieux, les quels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus; estant bel à veoir qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne vouldrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du sainct nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel i'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est, ce Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gents deviennent, soubs les tyrans, lasches et effeminez : dont ie sçais merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la medecine, qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dict en l'un de ses livres qu'il intitule « Des maladies (*a*) ». Ce personnage avoit certes le

---

(*a*) Ce n'est point dans celui des maladies, que nous cite ici La Boëtie, mais dans un autre, intitulé, περι αερων, ὑδατων, τοπων, où Hippocrate dit, §. 41, « Que les » plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs ou barbares, » sont ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, » vivent sous les lois qu'ils s'imposent à eux-mêmes; et » qu'où les hommes vivent sous des rois absolus, ils sont » nécessairement fort timides ». On trouve les mêmes

cœur en bon lieu, et le montra bien alors que le grand roy le voulut attirer prez de luy à force d'offres et grands presents, et luy respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya, se veoid encores aujourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour iamais, de son bon cœur et de sa noble nature (*a*). Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents subiects n'ont point d'alaigresse au combat, ny d'aspreté : ils vont au dangier comme attachez, et touts engourdis, et par maniere d'acquit; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part

---

pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage. C.

(*a*) La lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate. C.

au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire: mais les gents assubiectis, oultre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol et sont incapables de toutes choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela : et, voyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier reng entre les Grecs, a faict un livret (*a*), auquel il faict parler Simonide, avecques Hieron, le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que touts les tyrans qui ont iamais esté, l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer! ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisants mal à touts, se craindre de touts. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais roys se servent d'estrangiers à la guerre, et les souldoient, ne s'osants fier de

---

(*a*) Intitulé, Ιερων, η Τυραννικος; *Hiéron*, ou *Portrait de la condition des Rois*. Coste a traduit cet ouvrage, et l'a publié en grec et en françois, avec des notes. Amsterd. 1711. N.

mettre à leurs gents (ausquels ils ont faict tort) les armes en la main. Il y a eu de bons roys qui ont bien eu à leur solde des nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'aultres fois qu'auiourd'huy, mais à une aultre intention; pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce crois ie le grand Afriquain), qu'il aimeroit mieulx avoir sauvé la vie à un citoyen, que desfaict cent ennemis. Mais, certes, cela est bien asseuré, que le tyran ne pense iamais que sa puissance luy soit asseuree, sinon quand il est venu à ce poinct qu'il n'a soubs luy homme qui vaille: doncques à bon droict luy dira on cela, que Thrason, en Térence, se vante avoir reproché au maistre des elephants,

> Pour cela si brave vous estes
> Que vous avez charge des bestes (1).

Mais cette ruse des tyrans d'abestir leurs subiects ne se peult cognoistre plus clairement que par ce que Cyrus feit aux Lydiens, aprez qu'il se feut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy: on luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient revoltez; il les eut bien-

---

(1) Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
TERET. *Eunuch.* act. 3, sc. 1, v. 25.

tost reduicts soubs sa main : mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousiours en peine d'y tenir une armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer : Il y establit des bordeaux (*a*), des tavernes et ieux publicques ; et feit publier cette ordonnance, Que les habitants eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que nous appellons Passe temps, ils l'appellent LVDI, comme s'ils vouloient dire LYDI. Touts les tyrans n'ont pas ainsi declaré si exprez qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais, pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, soubs main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la verité, c'est le naturel du menu populaire, du quel le nombre est tousiours plus grand dans les villes : il est souspeçonneux à l'endroict de celuy qui l'aime, et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ayt nul oyseau qui se prenne mieulx à la pipee, ny poisson aulcun qui, pour la friandise, s'accroche plustost dans le haim (*b*),

(*a*) *Lieux publics de prostitution.* Voyez HÉRODOTE, l. I. C.

(*b*) *A l'hameçon.* E. J.

que touts les peuples s'alleichent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe, comme on dict, devant la bouche : et est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost (*a*), mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux et aultres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie. Ce moyen, cette practique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects soubs le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvants beaulx ces passetemps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfants qui, pour veoir les luisants images de livres illuminez, apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les dizaines (*b*) publicques, abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche : le plus entendu de touts n'eust pas quité son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de

---

(*a*) *Aussitôt, pourvu.* E. J.

(*b*) *Les décuries du petit peuple, nourri aux dépens du trésor public.* E. J.

la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce : et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROY! Les lourdauts n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroient, le tyran ne le leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé aujourd'huy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publicque, en benissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui, le lendemain, estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populas a eu cela : Il est, au plaisir qu'il ne peult honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu; et, au tort et à la douleur qu'il ne peult honnestement souffrir, insensible. Ie ne veois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de cette orde et sale beste : on peult bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain (*a*) en receut tel desplaisir, se souvenant de ses ieux et fes-

---

(*a*) *Plebs sordida, et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui, adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti.* TACIT. *Hist.* l. 1, ab initio.

tins, qu'il feut sur le poinct d'en porter le dueil; ainsi l'a escript Corneille Tacite, aucteur bon, et grave des plus, et certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit faict à la mort de Iules Cesar, qui donna congé aux loix et à la liberté : auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust, que son humanité; laquelle, quoyqu'on la preschast tant, feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui feut oncques, pource que, à la verité, ce feut cette venimeuse doulceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude : mais aprez sa mort, ce peuple là, qui avoit encores à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres (*a*), amonceloit, à l'envy, les bancs de la place, et puis (*b*) esleva une colonne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau), et luy feit plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en debvoit faire à homme du monde, si ce n'estoit, possible, à ceulx qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les empereurs romains, de prendre com-

---

(*a*) Suétone, dans la *Vie de Jules-César*, §. 84.

(*b*) *Posteà solidam columnam prope viginti pedum lapidis numidici in foro statuit, scripsitque, Parenti patriæ. Id. ibid.* §. 85.

munement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que cet office estoit tenu pour sainct et sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la deffense et protection du peuple, et soubs la faveur de l'estat. Par ce moyen, ils s'asseuroient, que ce peuple se fieroit plus d'eulx; comme s'il debvoit encourir (a) le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire auiourd'huy ne font pas beaucoup mieulx ceulx qui ne font mal aulcun, mesme de consequence, qu'ils ne facent passer, devant, quelque ioly propos du bien commun et soulagement publicque. Car vous sçavez bien, ò Longa, le formulaire, duquel en quelques endroicts ils pourroient user assez finement: mais en la pluspart, certes, il n'y peult avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les roys d'Assyrie, et encores aprez eulx, ceulx de Mede, ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doubte ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en cette resverie les gents qui font volontiers les imaginatifs aux choses de quoy ils ne peuvent iuger de veue. Ainsi tant de nations, qui feurent assez long temps soubs cet empire assyrien, avecques ce mystere s'accoustumerent à servir,

---

(a) *Comme si le peuple devoit n'en vouloir conserver que le nom, et non pas en sentir les effets.* E. J.

et servoient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoient; et craignoient touts, à credit, un, que personne n'avoit veu. Les premiers roys d'Egypte ne se montroient gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsin, et faisoient les basteleurs; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs subiects quelque reverence et admiration : où, aux gents qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis, ils n'eussent apresté (ce m'est advis) sinon passetemps et risee. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur proufit pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moyens ils se servoient grandement, ayant trouvé ce populas faict à leur poste (*a*); au quel ils ne sçavoient tendre filet, qu'il ne s'y veinst prendre; du quel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assuiettissoient iamais tant, que lorsqu'ils s'en mocquoient le plus.

Que diray ie d'une aultre belle bourde (*b*), que les peuples anciens prinrent pour argent comptant? ils creurent fermement (*c*), que le

---

(*a*) *A leur gré*. E. J.

(*b*) *Sornette, fable, tromperie*. E. J.

(*c*) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, de la traduction d'Amyot.

gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotes, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate : ils enrichirent encores mieulx le conte, que ce doigt, aprez qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple (*a*) s'est faict luy mesme les mensonges, pour, puis aprez, les croire. Prou de gents l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles (*b*) : il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'aultres belles choses auxquelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal : ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il estoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soubstien de leur

---

(*a*) *Le peuple sot faict, etc.* — Cette leçon est une correction manuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothéque royale. N.

(*b*) Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, §. 7.

meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu faire du Iupiter, en rend maintenant compte, où elle le veid en l'arriere enfer,

> Souffrant cruels torments, pour vouloir imiter
> Les tonnerres du ciel, et feux de Iupiter.
> Dessus quatre coursiers il s'en alloit, branslant
> (Haut monté) dans son poing un grand flambeau bruslant,
> Par les peuples gregeois (*a*) et dans le plein marché,
> En faisant sa bravad' : mais il entreprenoit
> Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit.
> L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable
> Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable
> De chevaux cornepieds) du Pere tout puissant :
> Le quel, bientost aprez, ce grand mal punissant,
> Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere
> D'une torche de cire, avecques sa fumiere,
> Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
> Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste (*b*).

Si celuy qui ne faisoit que le sot est à cette

(*a*) *Grecs*. E. J.

(*b*) C'est une traduction fade et grossière de ces beaux vers latins :

> Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
> Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.
> Quattuor hic invectus equis, et lampada quassans,
> Per Graiûm populos, mediæque per Elidis urbem,
> Ibat ovans, divûmque sibi poscebat honorem :
> Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
> AEre et cornipedum cursu simulârat equorum.
> At pater omnipotens densa inter nubila telum
> Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
> Lumina), præcipitemque immani turbine adegit.
>
> VIRG. *Æneid*. l. 6, v. 585, etc.

heure si bien traicté là bas, ie crois que ceulx qui ont abusé de la religion, pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçais quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz, l'ampoule, l'oriflan (a). Ce que de ma part (b),

---

(a) *L'oriflamme.* E. J.

(b) Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des fleurs de liz, de l'ampoule et de l'oriflan, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte; et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. « Il y a en chaque république (nous dit-il » dans ses *Recherches de la France*, l. 8, c. 21) plusieurs » histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, sans que » le plus du temps l'on en puisse sonder la vraye origine; » et toutesfois on les tient non seulement pour véritables, » mais pour grandement auctorisées et sacrosainctes. De » telle marque en trouvons nous plusieurs, tant en Grèce » qu'en la ville de Rome; et de cette même façon avons » nous presque tiré, entre nous, l'ancienne opinion que » nous eumes de l'Auriflamme, l'invention de nos Fleurs » de Lys, que nous attribuons à la Divinité, et plusieurs » autres belles choses, les quelles bien qu'elles ne soient » aydées d'auteurs anciens, si est ce qu'il est bien seant » à tout bon citoyen de les croire pour la majesté de » l'Empire ». Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle è cortesia.* Dans un autre endroit du même ouvrage (*l.* 2, *c.* 17), Pasquier remarque qu'il y a eu des rois de France qui ont eu pour armoiries trois crapauds, mais que « Clovis, pour rendre son royaume

comment qu'il en soit, ie ne veulx pas encores mescroire, puis que nous et nos ancestres n'avons eu aulcune occasion de l'avoir mescreu, ayants tousiours des roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encores qu'ils naissent roys, si semble il qu'ils ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne vouldrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne tollir (*a*) ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela advancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre

---

» plus miraculeux, se fit apporter par un hermite, comme » par advertissement du ciel, les fleurs de lys, les quelles » se sont continuées jusques à nous ». Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire : l'auteur y déclare fort nettement, et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lys. C.

(*a*) *Enlever, ternir.* E. J.

rhythme (car i'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist) pource qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mechanique, toutesfois ie veois assez de gents qui sont à mesme pour la r'anoblir, et luy rendre son premier honneur : mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, aux quels desià ie veois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard, en sa Franciade. I'entends sa portee, ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme : il fera ses besongnes de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles (a) et des boucliers, du ciel en bas iectez, ce dict Virgile : il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Atheniens leur panier d'Erisichthone : il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois oultrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes. Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment i'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeïssance et servitude, mais encores à devotion. Doncques ce que i'ay dict iusques icy, qui

---

(a) Et lapsa ancilia cœlo.

Virg. *Æneid.* l. 8, v. 664.

apprend les gents à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans que pour le menu et grossier populaire.

Mais maintenant ie viens, à mon advis, à un poinct, le quel est le secret et le resourd (*a*) de la domination, le soubstien et fondement de la tyrannie : Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les tyrans, à mon iugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme ie crois, plus pour la formalité et espoventail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compaignies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'aureille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont

---

(*a*) *Le ressort*. C.

esté appellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compaignons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef, qu'il fault, pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui proufitent soubs eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents tiennent soubs eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, aux quels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, à fin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que soubs leur umbre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient aprez de cela. Et qui vouldra s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy touts les dieux. Delà venoit la creue du senat soubs Iule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient là, par les

faveurs, par les gaings ou regaings (*a*) que l'on a avecques les tyrans, qu'il se treuve quasi autant de gents aux quels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceulx à qui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'à nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en aultre endroict il s'y bouge rien (*b*), il se vient aussi tost rendre vers cette partie vereuse : pareillement, deslors qu'un roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurillez (*c*), qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une republicque, mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soubstiennent, pour avoir part au butin, et estre, soubs le grand tyran, tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires : les uns descouvrent le païs, les aultres chevalent (*d*) les

---

(*a*) *Les gains* ou *parts de gains*. E. J.

(*b*) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — De *bouge*, qui, selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé, et sortant en tumeur, est venu *bouger* dans le sens qu'on l'explique ici. C.

(*c*) *De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées.* — *Essaurillez* ou *essaureillez*, rei auribus diminuti. C.

(*d*) *Poursuivent les voyageurs pour les détrousser:*

voyageurs ; les uns sont en embusche, les aultres au guet ; les uns massacrent, les aultres despouillent ; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences, et que les uns ne soyent que valets, et les aultres les chefs de l'assemblee, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dict bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand ; mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres des quelles ils se mettoient en grande seureté, revenant des courses ; et pour recompense leur bailloient quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le tyran asservit les subiects, les uns par le moyen des aultres, et est gardé par ceulx des quels, s'ils valoient rien, il se debvroit garder ; mais, comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme : voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy : mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict,

---

chevaler un homme, comme on chevale les perdrix, *captare*. NICOT. C.

mais a ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, voyant ces gents là, qui naquettent (*a*) le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est ce aultre chose de s'approcher du tyran, sinon que de se tirer plus arriere de leur liberté, et (par maniere de dire) serrer à deux mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice; et puis, qu'ils se regardent eulx mesmes, qu'ils se recognoissent : et ils verront clairement, que les villageois, les païsans, les quels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forceats ou esclaves; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement (*b*) libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quites, en faisant ce qu'on leur dict : mais le

(*a*) *Flattent le tyran, lui font servilement la cour.* Du temps de Nicot, on appeloit *naquet* le garçon qui, dans le jeu de paume, sert les joueurs : et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *naqueter*, ou *nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie françoise*. C.

(*b*) *Et en quelque sorte libres.* E. J.

tyran veoid les aultres qui sont, prez de luy, coquinants et mendiants sa faveur ; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, il fault encores luy complaire ; il fault qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel ; il fault qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx ; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ayt le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie!

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens : comme s'ils pouvoient rien gaigner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes; et, comme si aulcun pouvoit rien avoir de propre soubs

un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se souviennent pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à touts, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne : ils veoient que rien ne rend les hommes subiects à sa cruauté, que les biens; qu'il n'y a aulcun crime envers luy digne de mort, que le de quoy; qu'il n'aime que les richesses; ne desfaict que les riches qui se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaicts, et luy en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant souvenir de ceulx qui ont gaigné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceulx qui ayants quelque temps amassé, puis aprez y ont perdu et les biens et la vie : il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'aultres y ont gaigné de richesses, mais combien peu ceux là les ont gardees. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires; qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance, et on verra, tout à plein, combien est grand le nombre de ceulx qui ayants gaigné par mauvais moyens l'aureille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesmes ont esté aneantis, et autant que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys,

il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estants enrichis, sous umbre de sa faveur, des despouilles d'aultruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquesfois il s'en treuve quelqu'un aimé du tyran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluise en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on la veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sçauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre (a), un Trazee, cette terne (b) de gents de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran, et leur meit en main le maniement de ses affaires; touts deux estimez de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois là sont suffisants tesmoings, par leur cruelle

---

(a) *Un Burrhus, un Thraséas.* C.

(b) Ce *trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux. C. — Cela n'est pas possible : il faudroit dire, *cette trinité* ou *ce triumvirat de gens de bien.* E. J.

mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son royaume qui ne faict que luy obeïr, et le quel (*a*), pour ne se sçavoir pas encores aimer, s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire?

Or, si on veult dire que ceulx là (*b*) pour avoir bien vescu sont tumbez en ces inconvenients, qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme (*c*), et on verra que ceulx qui veinrent en sa grace, et s'y mainteinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandon-

---

(*a*) Car un roi qui connoîtroit ses vrais intérêts, ne sauroit s'empêcher de voir qu'en « appauvrissant ses su- » jets, il s'appauvriroit aussi certainement lui-même » qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit de » ses arbres, les couperoit pour les vendre ». C'est ce qu'Alexandre comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius; sur quoi quelqu'un lui ayant remontré qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand empire, il répondit, « Qu'il n'aimoit pas le jardinier qui coupoit jusqu'à la » racine des choux, dont il ne devoit cueillir que les » feuilles ». C.

(*b*) *Que Burrhus, Sénèque et Thraséas ne sont tombés dans ces inconvénients que pour avoir été gens de bien.* C.

(*c*) De *Néron.*

nee, d'affection si opiniastre? qui a iamais leu d'homme si obstineement acharné envers femme, que de celuy là envers Poppee? or feut elle aprez (*a*) empoisonnee par luy mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit iamais faict difficulté de rien faire ny de souffrir : doncques son fils mesme, son nourrisson, son empereur faict de sa main (*b*), aprez l'avoir souvent faillie, luy osta la vie : et n'y eut lors personne qui ne dict qu'elle avoit fort bien merité cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que de celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut oncques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de

---

(*a*) Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. « *Poppæam* (dit le premier dans la *Vie de Néron*, » §. 35) *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque, ictu* » *calcis, occidit* ». Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques écrivains ont publié que Poppée avoit été empoisonnée par Néron. « *Poppæa*, dit-il, *mortem obiit,* » *fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis* » *afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quam-* » *vis quidam scriptores tradant odio magis quàm ex* » *fide* ». *Annal.* l. 16, ab initio. C.

(*b*) *Voyez* Suétone, dans la *Vie de Néron*, §. 34.

Messaline? Il la meit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais ie ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, celà mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cettuy là (*a*), qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de cette belle parole, « Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande ». Voylà pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communement tuez par leurs favoris, qui, ayants cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi feut tué Domitian (*b*), par Estienne; Commode, par une de ses amies mesme (*c*); Antonin (*d*),

---

(*a*) De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, §. 33, « *Quoties uxoris vel amiculæ collum exoscula-* » *retur, addebat : Tam bona cervix, simul ac jussero,* » *demetur* ».

(*b*) Suétone, dans la *Vie de Domitien*, §. 17.

(*c*) Qui se nommoit *Marcia*. Hérodien, l. 1.

(*d*) *Antonin Caracalla*, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de Macrin, comme on peut voir dans Hérodien, l. 4, vers la fin. Le premier imprimeur de ce discours a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin* : faute évidente. Étienne de

par Macrin ; et de mesme quasy touts les aultres.

C'est cela, que certainement le tyran n'est iamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte, elle ne se met iamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asseuré de l'aultre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité : les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie ; ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour asseuree ; parce qu'estant au dessus de touts, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'equité, qui ne veult iamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pourquoy il y a bien (ce dict on) entre les vo-

---

La Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de Macrin, trop connu dans l'histoire, puisqu'il fut élu empereur à la place d'Antonin Caracalla. C.

leurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre : mais du tyran, ceulx qui sont les favoris ne peuvent iamais avoir aulcune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eulx mesmes qu'il peult tout, et qu'il n'y a ny droict ny debvoir aulcun qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aulcun, mais d'estre de tout maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le dangier si present, personne ne se veuille faire sage aux despens d'aultruy ? et que, de tant de gents qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y en ayt pas un qui ayt l'advisement et la hardiesse de leur dire ce que dict (comme porte le conte) le renard au lion qui faisoit le malade : « Ie t'irois veoir de bon cœur en ta tasniere : » mais ie veois assez de traces de bestes qui » vont en avant vers toy, mais en arriere qui » reviennent, ie n'en veois pas une ? »

Ces miserables veoient reluire les thresors du tyran, et regardent touts estonnez les rayons de sa braverie (*a*); et, alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peult faillir à les con-

---

(*a*) *De sa magnificence.* E. J.

sumer : ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables), voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethee, le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler (a) : ainsi le papillon, qui, esperant iouïr de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'aultre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent ; ils ne se saulvent iamais du roy qui vient aprez : s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison : s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des aultres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peult il doncques faire qu'il se trouve aulcun, qui, en si grand peril, avecques si peu d'asseurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand' peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est ce! vray Dieu! estre nuict et iour aprez pour songer pour plaire à un,

---

(a) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 2, de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut baiser et embrasser le feu, » la premiere fois qu'il le veid ; mais Prometheus lui » cria : *Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton ;* » *car il brusle quand on y touche* ». C.

et neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde ; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour expier (*a*) d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir (*b*) la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de touts, n'avoir aulcun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer, Qu'est ce qui leur revient de ce grand torment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, mais ceulx qui le gouvernent : ceulx là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envy, iusques aux païsans, iusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eulx mille oultrages, mille vilenies, mille mauldissons; toutes leurs oraisons, touts leurs vœux sont contre ceulx là; touts les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesme ils les maugreent en leur cœur, et les

---

(*a*) *Expier* est certainement une faute : il faut lire *espier*, c'est-à-dire, *épier*. E. J.

(*b*) *Pour éventer la mine*. E. J.

ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents, desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps, ils ne seroient pas encores (ce semble) satisfaicts, ny à demy saoulez de leur peine; mais certes, encores aprez qu'ils sont morts, ceulx qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces mangepeuples (*a*) ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

Apprenons doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeulx vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, as-

---

(*a*) C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homère (Δημοβόρος βασιλευς. *Iliad.* A, v. 341), et dont La Boëtie régale très-justement ces premiers ministres, ces intendants ou surintendants des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où fleurissoient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, et méprisable à ses voisins. C.

seuré tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

FIN.



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

CONTENUES

DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

Les chiffres romains marquent le volume, et ceux arabes désignent les pages.

A.

ABIDÉENS. Leur obstination à périr jusqu'à un seul, II, 269.

Absence. Ranime l'amitié des personnes mariées, IV, 542.

Abus. Fondement de tous les abus de ce monde, V, 58.

Académiciens. Leur sentiment moins aisé à défendre que celui des Pyrrhoniens, III, 271 *et suiv*.

Accidents funestes. Supportés sans peine par certaines personnes, II, 66. Accidents pires à souffrir que la mort, 246. Fermeté des gens du commun contre les accidents les plus fâcheux de la vie, plus instructive que les discours des philosophes, V, 78.

Accointances domestiques. Ce qu'il y faut rechercher, I, 313.

ACHAÏENS. Détestoient toute sorte de tromperies dans les guerres, I, 33.

Action. Son utilité ne la rend pas honorable, IV, 187.

ÆLIUS VERUS. Ce qu'il répondit à sa femme, qui lui reprochoit d'entretenir des maîtresses, I, 338.

ÆMILIUS LÉPIDUS. Sa mort, I, 104.

ÆMILIUS RÉGILLUS (L.). Ne peut empêcher ses soldats de saccager une ville qui s'étoit rendue à lui par composition, I, 38.

ÆSCHYLUS. Sa mort, I, 104.

Age. Quel est l'âge où l'homme est capable des plus grandes actions, II, 210. Et celui où son corps et son esprit vont en diminuant, 211.

AGÉSILAÜS. Ce qu'il étoit d'avis d'apprendre aux enfants, I, 216. Comment alloit vêtu, 387. Par trop d'ardeur, il manque l'occasion de défaire les Bœotiens, II, 113. Sa réponse aux Thasiens qui l'avoient fait dieu, III, 201. S'il est vrai qu'il ait été mis à l'amende pour s'être trop fait aimer de ses concitoyens, IV, 28. Pourquoi il prenoit, en voyageant, son logis dans les églises, 197. Ce qu'il jugeoit de l'amour, 374.

AGIS, *roi de Sparte*. Sa réponse remarquable à un ambassa-

deur de la ville d'Abdère, III, 35.

Agrigentins. Élevoient des monuments à l'honneur des bêtes qui leur avoient été chères, II, 416.

Albe (*le duc d'*). Cruautés qu'il exerça à Bruxelles, I, 42. Comparé avec le connétable de Montmorency, III, 479.

Albigeois. Brûlés tout vifs pour ne vouloir pas désavouer leurs opinions, II, 48.

Albuquerque. Pourquoi, étant en danger de périr, prit un jeune garçon sur ses épaules, II, 9.

Alcibiade. Donna un soufflet à quelqu'un qui lui déclara n'avoir pas un Homère, IV, 85. Sa vie est une des plus riches et des plus désirables, au gré de Montaigne, 93. Pourquoi il coupa la queue et les oreilles à un fort beau chien qu'il avoit, 256. Ne vouloit point de musique à table, V, 219.

Alcmæon. A quelles choses il attribuoit la Divinité, III, 166.

Alexandre-le-Grand. Sa cruauté envers Bétis, gouverneur de Gaza, I, 6, et contre la ville de Thèbes, 7. Pourquoi refusa de combattre la nuit, 41. En quel cas son intrépidité parut le plus, 189. Blâmé par son père Philippe de ce qu'il chantoit trop bien, II, 32. Comment il se moqua de ses flatteurs, qui vouloient lui faire accroire qu'il étoit fils de Jupiter, 91. Profondément endormi un peu avant sa dernière bataille contre Darius, 107. De son cheval Bucéphale, 139. Pourquoi ne doit être jugé ni à table ni au jeu, 165. Digne récompense qu'il donne à l'extrême adresse d'un art inutile, 179. Quelle odeur exhaloit de son corps, 185. Sa valeur n'étoit point parfaite et universelle, 222. Il avoit un mérite supérieur, et étoit préférable à César même, IV, 86 *et suiv.* En quoi il est bien inférieur à Socrate, 199. Comment son père le reprit de sa libéralité, 402.

Alexandre, *tyran de Phères*. Pourquoi ne vouloit pas assister à la représentation des pièces tragiques, III, 535.

Alexandre VI, *pape*. Comment il fut empoisonné avec son fils le duc de Valentinois, I, 376.

Alexia. Deux événements extraordinaires concernant le siége de cette ville entrepris par César, IV, 58.

Allemands. Quoique ivres, sont malaisés à vaincre, II, 230. Boivent également de tout vin avec plaisir, 234.

Alphonse, *roi*. En quoi trouvoit les ânes plus heureux que les rois, II, 97. Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Echarpe en Espagne; règles qu'il leur donna, 147.

Alviane (*Barthélemy d'*), *général vénitien*. Pourquoi son corps fut rapporté à Venise à travers les terres des ennemis, I, 20.

Amasis, *roi d'Egypte*. Épouse une belle Grecque, mais sans en pouvoir jouir pendant quelque temps, I, 134-135.

Ambassadeurs. Surpris dans un mensonge par François Ier, I, 53. Autre ambassadeur surpris en faute par Henri VIII, roi d'Angleterre, 55. Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de ses affaires, 82.

Ambition. Plus difficile à dompter que l'amour, à en juger par l'exemple de César, IV, 34. L'exemple de Ladislas, roi de Naples, semble prouver le contraire, 36. N'est pas un vice de petits compagnons, V, 42.

Ame. Doit avoir quelque objet vrai ou faux dont elle puisse s'occuper, I, 29. Ne regarde pas les choses d'un même œil et d'un même biais, II, 6. Elle se découvre en tous ses mouvements, 163. Donne aux choses telle forme qu'il lui plaît, 164. Ce que la raison nous apprend de sa nature, III, 229 *et suiv*. Grande diversité d'opinions sur l'endroit du corps où réside notre âme, 232 *et suiv*. Différents sentiments sur l'origine de l'âme, 239 *et suiv*. L'opinion de la préexistence des âmes, avant que d'être unies à nos corps, réfutée, 242 *et suiv*. Raisons d'Epicure, pour prouver que l'âme naît, se fortifie et s'affoiblit avec le corps, 245 *et suiv*. L'âme de l'homme le plus sage sujette à devenir l'âme d'un fou, 248. L'immortalité de l'âme foiblement soutenue par les plus hardis dogmatistes, 251. Sur quoi est fondée l'opinion de l'immortalité des âmes, 252 *et suiv*. Transmigration d'un corps dans un autre, soutenue par Platon : comment réfutée par Epicure, 257 *et suiv*. Si les facultés et les inclinations de nos âmes dépendent de l'air, du climat et du terroir où nous vivons ; quelle est la conclusion qu'on peut tirer de là, 302 *et suiv*. En quoi consiste le véritable prix de l'âme, IV, 200. En quoi paroît sa grandeur, V, 230.

Américains. Ce fut leur candeur et leur vertu qui les livra à la perfidie et à la férocité des Espagnols, IV, 410. Magnificence des jardins de leurs rois, *ibid*. Par quels moyens les Américains furent subjugués, *ibid*. Comment ils ont été traités par les Espagnols, 411. Réponse vigoureuse et sensée que certains peuples d'Amérique firent aux Espagnols, qui les vouloient rendre tributaires, 414. Horrible boucherie que les Espagnols firent en Amérique de leurs prisonniers de guerre, 418. Les richesses des Américains moins considérables qu'on n'avoit cru d'abord, et pourquoi, 419.

Amérique. Quel compliment certains peuples d'Amérique firent à Fernand Cortez, I, 342. En quel sens les sauvages de l'Amérique sont barbares, 351. Excellence de leur police, *ibid*. Qualité de leur climat, 352. Leurs bâtiments, leurs lits, 353. Leurs repas, leur boisson, leur pain, *ibid*. Comment ils passent le temps, 354. Où ils logent les âmes après la mort, 355. Leurs prêtres et prophètes ; en quoi consiste leur morale ; comment traités si leurs prophéties se trouvent fausses, *ibid*. Leurs guerres, leurs armes, leurs combats, 356. Pourquoi ils mangent leurs prisonniers, *ibid*. Leurs guerres nobles et généreuses, 359. Leur modération, leur cordialité, et comment ils usent de la victoire, *ibid*. Quelle est la jalousie de leurs femmes, 364. (Voyez *Sauvages*.)

Amestris, *femme de Xerxès*.

Inhumainement pieuse, III, 181.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, I, 296 Quatre espèces de liaisons entre les hommes, auxquelles le nom d'amitié ne convient pas proprement, 297 *et suiv*. *Amitié contre nature :* fort en usage chez les Grecs : ce qu'en jugeoit Montaigne, 301. Idée de l'amitié la plus accomplie, 304 *et suiv*. En quoi se résout la vraie amitié, 305. Idée des amitiés communes, 307. Dans une amitié parfaite, c'est à celui qui reçoit que celui qui donne est obligé, 309. L'amitié parfaite est indivisible, 310. Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes, 311. Amitié unique et principale dénoue toutes autres obligations, *ibid*. Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 335. Le vrai but de l'amitié, IV, 546.

Amour. Comment se guérit, au jugement de Cratès, III, 127. Combien cette passion a d'empire sur l'esprit de l'homme, 287. Si les désirs que l'amour inspire aux hommes sont les plus violents, IV, 32. Moyens dont on s'est servi pour les amortir, 33. Ses emportements bannis du mariage, et pourquoi, 283. Tout tend, parmi les hommes, à mettre en jeu cette passion, 298. Ce que c'est que l'amour, 343. Il rend l'homme ridicule et semblable aux bêtes, *ibid*. Ne doit point être condamné, puisqu'il nous est inspiré par la nature, 345. Parler discrètement de l'amour, c'est le rendre plus piquant, 349. L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueux et plus timide, n'en est que plus agréable, 350. L'amour doit être conduit par degrés et sans précipitation, 351. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 361. Pouvoir injuste que des amants favorisés s'attribuent sur leurs maîtresses, 369. Avantages qu'on pourroit retirer de l'amour dans un âge avancé, 377. Quel est l'âge auquel l'amour convient proprement et naturellement, 381.

Amour conjugal. Doit être accompagné de respect, I, 338.

Amours dénaturées. Vrai moyen de les décréditer, I, 165.

Amurat. Immole six cents jeunes Grecs à l'âme de son père, I, 341.

Amyot (*Jacques*). Loué de ce que, dans sa traduction de Plutarque, il n'a pas francisé les noms latins, II, 117. Eloge de son style, 274.

Anacharsis. Quel est, à son avis, le gouvernement le plus heureux, II, 101.

Anacréon. Sa mort, I, 104.

Anaxagoras. Le premier philosophe qui ait reconnu que toutes choses ont été faites et sont gouvernées par un esprit infini, III, 166.

Anaxarchus. Mis en pièces par le tyran Nicocréon ; sa fermeté dans la douleur, II, 60 *et* 242.

Anaximander. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 166. Et sur celle de notre âme, 229.

Anaximènes. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 166.

Androclus. Par quelle aventure il échappa à la mort qu'il alloit subir, III, 83 *et suivantes*.

ANDRON, Argien. Traversoit la Libye sans boire, V, 166.

ANGLOIS. Vœu fort particulier de quelques gentilshommes anglois : réflexions à ce sujet, III, 529.

Animaux. Voyez *Bêtes*.

ANTIGONUS. Comment se moque d'un poète qui l'avoit appelé *fils du Soleil*, II, 91. Comment punit les soldats d'Eumènes, son ennemi, après qu'ils le lui eurent livré entre les mains, IV, 175. Comment il se dispensa de rien donner à un philosophe cynique, V, 68.

ANTIOCHUS. Dépouillé de ses conquêtes par une lettre du sénat romain, III, 526.

ANTISTHÈNES. Sa réponse à ceux qui lui reprochoient sa conversation avec les méchants, II, 9. Sa maxime sur la constance dans le malheur, 13. Quel étoit, selon lui, le meilleur apprentissage, 400. Sa réponse au prêtre qui, prêt à l'initier aux mystères d'Orphée, l'assuroit que ceux qui se vouoient à cette religion jouiroient d'un bonheur éternel après la mort, III, 13. Pourquoi il conseilloit aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, IV, 463.

ANTISTHÈNES *ou* ANTISTHÉNIUS, surnommé *Hercule*. Ce qu'il commandoit à ses enfants, IV, 441.

APOLLODORE, *roi de Cassandre*. Torturé par le souvenir de sa propre barbarie, II, 281.

Apparences. Dans la vie, le sage est déterminé par elles, III, 147. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvoit dans un même sujet des apparences contraires, 324. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences que nous en donnent les sens, 356.

Approbation publique. Pourquoi doit être recherchée, III, 414.

ARCÉSILAS. Louable de ce qu'il savoit bien user de ses richesses, II, 19. Jusqu'à quel point il résiste à la douleur, 51. Sa réponse à un jeune homme efféminé, qui lui demandoit si le sage pouvoit être amoureux, IV, 381.

ARCHIAS, *tyran de Thèbes*. Périt dans une conspiration, pour avoir différé d'ouvrir une lettre, II, 277.

ARCHILÉONIDE, *mère de Brasidas*. Pourquoi rejette l'éloge qu'on lui fait de son fils, II, 81.

Architecte. Courte harangue d'un architecte au peuple d'Athènes, I, 270. Du langage des architectes, II, 172.

ARCHYTAS. Sa modération dans la colère, IV, 11. Quelle aversion il avoit pour une parfaite solitude, 568.

Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat jugeoit de nuit, III, 278.

ARÉTIN. S'il mérite le nom de *divin*, II, 174.

ARGIPPÉES. Peuple qui vivoit en sûreté sans armes offensives, III, 387.

ARIOSTE. A quel âge Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, II, 365. Ne peut être comparé à Virgile, 367.

ARISTARCHUS. Ce qu'il disoit pour se jouer de la présomption de son siècle, V, 152.

ARISTIPPE. Sa réponse à celui qui lui disoit qu'il devoit aimer ses enfants, parce qu'ils étoient sortis de lui, I, 297.

A soulevé contre lui toute la philosophie par ses opinions hardies en faveur de la volupté et de la richesse, II, 401. Ses mœurs louées, *ibid.* Pourquoi ne fait pas difficulté d'accepter une robe parfumée, III, 315. Pourquoi il souffre que Denys-le-Tyran lui crache au visage, *ibid.* Sa réponse à Diogène, qui lui dit que, s'il savoit vivre de choux, il ne feroit pas la cour à des tyrans, *ibid.* Quel fruit il avoit tiré de la philosophie, 454. Ce qu'il dit à des jeunes gens qui rougissoient de le voir entrer chez une courtisane, IV, 358.

Aristodemus, roi des Messéniens. Ce qui le détermine à se tuer, IV, 263.

Ariston. Comment il définit la rhétorique, II, 168. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 169. A quoi comparoit une leçon, IV, 574.

Aristote. Comment conduisit l'instruction d'Alexandre, I, 257. Comment définissoit l'amitié parfaite, 309. A quel âge il vouloit qu'on se mariât, II, 324. Qualification ridicule qu'il donne à l'homme, III, 111. S'il est véritablement dogmatiste, 150. N'avoit point d'opinion déterminée sur la nature de Dieu, 168. Censuré pour avoir considéré la privation comme un principe, 224. Combien il parut sensible à des médisances qu'on lui dit avoir été faites contre lui, 540. Sa réponse à celui qui lui demandoit pourquoi on se plaisoit à voir souvent les belles personnes, V, 117.

Arménie. Ses montagnes sont quelquefois toutes couvertes de neige, I, 390.

Armes. Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, II, 353. Armes des François, 354; des Mèdes, 355; des piétons romains, 356; des Parthes, 358.

Armoiries. Incertaines, II, 119.

Arras. Etrange obstination de plusieurs de ses habitants, lorsqu'elle fut prise par Louis XI, II, 44.

Arria, *femme de Cécina Pœtus.* Se poignarde elle-même pour encourager son mari à éviter par sa mort le supplice qui lui étoit destiné, IV, 69 *et suiv.* Belles paroles qu'elle dit après s'être donné le coup mortel, gâtées par Martial qui a prétendu les embellir, 72.

Arrius. On ne peut rien conclure contre lui de la manière dont il mourut, I, 371.

Artaxerces. Comment adoucit la rigueur de quelques lois de Perse, II, 409.

Artibius, *général de l'armée de Perse.* Comment son cheval fut cause de sa mort, II, 137.

Asiatiques. Pourquoi ils menoient en leurs guerres femmes et concubines parées de leurs plus riches joyaux, II, 128.

Asinius Pollio. Ce qu'il trouvoit à reprendre dans les Commentaires de César, II, 382. Sa lâcheté de ne vouloir publier la critique d'un ouvrage, qu'après que l'auteur de cet ouvrage seroit mort, III, 539. Pourquoi il ne voulut rien répliquer à Auguste, qui avoit fait des vers contre lui, IV, 433.

Assassin. Deux assassins de Guillaume Ier, prince d'Orange, III, 571.

ASSASSINS, *peuple dépendant de la Phénicie*. Comment ils croient gagner le Paradis, III, 573.

ASSYRIENS. Comment ils domptoient les chevaux dont ils se servoient à la guerre, II, 147.

ASTAPA, *ville d'Espagne*. Avec quelle fureur ses habitants se jettent dans un bûcher ardent avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux, II, 268.

ATALANTE. Par quel moyen elle fut vaincue à la course, IV, 246.

Ataraxie des Pyrrhoniens. Ce que c'est, III, 141 *et* 308.

Athéisme. Rarement établi dans l'esprit de l'homme comme un dogme sérieusement digéré, III, 17.

ATHÈNES. Comment elle étoit aimée des étrangers, IV, 292.

ATHÉNIENS. Leur superstition sur la sépulture des morts, cruelle et puérile, I, 26. Comment ils en sont punis, 27. De leur dieu inconnu, III, 164. Pourquoi firent couper les pouces aux Æginètes, 534.

ATHLÈTES. Leur force est plutôt vigueur de nerfs que de cœur, I, 236. Qui se sont privés des plaisirs de l'amour, pour se conserver plus agiles et plus vigoureux, II, 326.

ATLANTIDE, *île*. Son étendue, I, 344. Ce ne peut être l'Amérique, 348.

ATTICUS (*Pomponius*). Sa mort volontaire, III, 372.

Avarice. Ce qui la produit, II, 67.

Aveugle. Histoire d'un gentilhomme aveugle-né, III, 332. Exemple d'un homme devenu aveugle en dormant, 530.

AUFIDIUS. Sa mort, I, 104.

AUGUSTE. Il veut se venger de Neptune après une tempête, I, 31. Comment il témoigne son affliction pour avoir perdu quelques légions, *ibid.* Conjuration de Cinna contre ce prince, découverte un peu avant l'exécution, 181. Son discours à Cinna, 182 *et suiv.* Sa clémence envers ce conjuré, et avantages qu'il en retira, 184. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille, II, 110. Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, 209 *et suiv.* Libéral de dons, étoit avare de récompenses d'honneur, 307. Epigramme composée par ce prince, III, 78. Son caractère impénétrable aux plus hardis juges, 214.

AUGUSTIN (*saint*). Miracles attestés par lui, I, 291. Quel dommage c'eût été que ses écrits eussent été perdus, II, 350.

Avocats. Comparés aux prédicateurs, I, 58. Persuadés quelquefois de la bonté d'une cause par leur propre passion, III, 283. Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 317.

AURAT, *ou plutôt* DAURAT. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479.

Auteurs. Ne doivent écrire sur chaque sujet que ce qu'ils savent, I, 349. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, III, 471.

Autruches. Attelées à un coche, IV, 394.

B.

BAJAZET Ier. Fit éventrer un soldat, accusé d'avoir pris de la bouillie à une pauvre femme qui en sustentoit ses petits enfants, II, 285.

Bains. Les anciens en usoient tous les jours avant le repas, II, 155. Leur utilité, IV, 135. Chaque nation en fait un usage particulier, 136.

Baisers. Comment ont été avilis, IV, 352.

Barbare. Ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque peuple, I, 349. Il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, 358.

Bataille. Si, dans une bataille, il faut attendre l'ennemi, ou l'aller attaquer, II, 131.

BATHORY (*Etienne*), roi de Pologne. Loué par Montaigne, I, 388.

BAYARD. Sa fermeté sur le point de rendre l'esprit, I, 22. Quel étoit son vrai nom, II, 121.

Beauté du corps. En quoi elle consiste, III, 96 *et suiv.* Si, sur cet article, les hommes ont quelque avantage sur les bêtes, 98 *et suiv.* De quel prix est la beauté corporelle, 434, *et* V, 116.

BEAUVAIS (*l'évêque de*). Prit plusieurs des ennemis à la bataille de Bouvines, qu'il donnoit à d'autres pour les tuer ou les faire prisonniers, II, 83. Pourquoi il ne se servoit que d'une massue dans le combat, *ibid.*

BÉBIUS, *juge.* Particularité remarquable de l'heure de sa mort, I, 104.

BÉDOINS. L'opinion qu'ils avoient d'une nécessité inévitable et préordonnée les engageoit à s'exposer dans les combats sans aucune précaution, III, 569.

BELLAY (*Martin du*). Ses Mémoires historiques : ce qu'en pense Montaigne, II, 385.

BELLAY (*Joachim du*). Excellent poète françois au jugement de Montaigne, III, 479.

BESSUS, *Pæonien.* Comment il découvrit lui-même, sans y penser, le parricide qu'il avoit commis, II, 279.

Bêtes. Petites bêtes qui ne vivent qu'un jour, I, 118. Les bêtes sont sujettes à la force de l'imagination, 142. Certains égards qu'on doit avoir pour les bêtes, II, 415. Exemples remarquables de cette espèce de respect, *ibid. et suiv.* Se communiquent leurs pensées aussi-bien que les hommes, III, 32 *et suiv.* Habileté qu'on remarque dans leur conduite, 35. Elles ont un langage naturel, 43. Suivent librement leurs inclinations, 45. Leur subtilité dans leur chasse, 51. Elles discernent ce qui peut les soulager dans leurs maladies, *ibid.* Sont capables d'instruction, 53. Ont de l'équité, 70. Leur amitié est plus vive et plus constante que celle des hommes, *ibid.* Il y a des bêtes qui sont bizarres et extravagantes dans leurs amours comme les hommes, 71. Bêtes qui paroissent entachées d'avarice, 74. Autres qui sont fort ménagères, 75. Autres qui ont la passion de la guerre, *ibid.* Société qui s'observe entre les bêtes, 87.

Pourquoi Moïse défendit de manger leur sang, III, 233.
Bétis, *gouverneur de Gaza*. Fait prisonnier par Alexandre-le-Grand, I, 6. Sa valeur et sa fermeté jusqu'à son dernier soupir, 7.
Bèze. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479.
Bias. Ce qu'il dit à des gens qui, se trouvant avec lui dans un vaisseau battu de la tempête, imploroient le secours des dieux, II, 9.
Bibliothèque de Montaigne. Sa situation et sa forme, IV, 239 *et suiv.*
Bibliothèques ou *Librairies*. Ce qui les sauva du feu lorsque les Goths ravageoient la Grèce, I, 218.
Bien. Nous le désirons avec d'autant plus d'ardeur que nous avons de peine à l'obtenir, III, 379. Le bien et le mal moral se trouvent en nous mêlés ensemble, 503.
Bien-être (*le*). En quoi il consiste pour l'homme; opinions diverses à ce sujet, III, 307.
Bien-faire (*le*). Se juge par la seule intention, II, 221.
Biens véritables. Mettent l'homme au-dessus des injures, II, 14. *Biens de fortune :* en quel sens sont utiles à ceux qui les possèdent, 91 *et suiv.* Moyen le plus sage de les distribuer en mourant, 340. Ce qui détermine certaines gens au choix qu'ils font des héritiers de leurs biens, 341. Selon Platon, c'est par les lois que doit être réglée la disposition de nos biens, 342 *et suiv.*
Bion. Ce qu'il dit d'un roi qui, dans le deuil, s'arrachoit les cheveux, I, 30. Philosophe faux esprit-fort, III, 16. Avec quelle franchise il décrivit son origine à Antigonus, IV, 553 *et suiv.*
Blosius (*Cajus*). Sa réponse, *qu'il auroit fait toutes choses pour son ami*, très-raisonnable en un certain sens, I, 306.
Boccace. Son *Décaméron*, mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 365.
Bodin. Réfuté sur ce qu'il a dit de Plutarque, IV, 21.
Boëtie (*Etienne de La*). Auteur d'un discours intitulé, *la Servitude volontaire :* quelle en fut l'occasion et la matière, I, 243. A quel âge il le composa, 295. La Boëtie et Montaigne firent leur alliance du nom de *frère :* ce qu'il faut entendre par là, 298. Comment, dès leur première rencontre, ils s'aimèrent de l'amitié la plus accomplie, 304 *et suiv.* Regrets de Montaigne sur sa perte, 314 *et suiv.* Eloge qu'il en a fait, 317. Vingt-neuf sonnets composés par lui dans sa jeunesse, 319 *et suiv.* Ses excellentes qualités, III, 475.
Bœuf. Porté par une femme, qui s'y étoit accoutumée en le portant veau, I, 148. Bœufs qui comptoient jusqu'à cent, III, 55 *et suiv.*
Boiocalus. Réponse généreuse qu'il fit aux Romains, II, 247.
Boire. Plaisir de boire, le dernier dont l'homme est capable, II, 237.
Boîteux et *Boîteuses*. Sur quoi est fondé un proverbe qui court depuis long-temps sur leur sujet, V, 66.
Boniface VIII, *pape*. Son caractère, II, 213.
Borgne. Exemple d'un homme qui devint borgne pour avoir

fait semblant de l'être, III, 528.

Borromée, *cardinal*. Austérité de sa vie, II, 65.

Bouffons qui ont plaisanté en mourant, II, 44.

Bourreaux. De ceux qui ont consenti à être les bourreaux de leurs propres parents, IV, 178.

Brésil. Par qui cette contrée fut surnommée *la France antarctique*, I, 344. Pourquoi ses habitants ne mouroient que de vieillesse, III, 116.

Brutus. Regrets de Montaigne sur la perte du livre qu'il avoit écrit, *De la Vertu*, II, 375. N'estimoit pas l'éloquence de Cicéron, 377.

Bucéphale, *cheval d'Alexandre*, II, 139.

Buchanan. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479.

Bulle. Formulaire d'une bulle par laquelle on accorde à Montaigne la bourgeoisie romaine, IV, 595.

C.

Caligula. Ruine une belle maison; pourquoi, I, 31.

Cambyses. Ce qui le détermina à faire mourir son frère, IV, 263.

Canius (*Julius*), *noble romain*. S'appliqua en mourant à observer l'effet de la mort, II, 287.

Cannibales, ou *sauvages de l'Amérique*. Voy. Amérique.

Capilupus (*Lælius*), fameux compositeur de centons, I, 225.

Carnavalet, le plus excellent homme de cheval du temps de Montaigne, II, 152.

Carnéades. Trop passionné pour l'étude, I, 258. A soutenu que la gloire est désirable pour elle-même. III, 395. Noble sentiment de ce philosophe, 396.

Carthage. Ses habitants jetés dans une confusion soudaine par des terreurs paniques, I, 90.

Carthaginois. Leur barbare superstition qui les portoit à immoler des enfants à Saturne, III, 181. En quel cas ils punissoient leurs généraux victorieux, IV, 458.

Castalio (*Sébastien*), savant homme en Allemagne, meurt de misère, faute d'être connu ailleurs, I, 383.

Caton *le vieux*, ou *le censeur*. Sa parcimonie, II, 175. Reproche qu'on lui a fait de bien boire, 232. S'avisa trop tard d'apprendre le grec, III, 555.

Caton *le jeune*. Comment il tourna en ridicule les plaisanteries que Cicéron avoit répandues dans une de ses oraisons, I, 271. Divers jugements sur sa mort, 395. Beaux traits de cinq poètes latins à sa louange, comparés et appréciés, *ibid.* Caton tranquille à la veille d'une émeute publique où il devoit avoir beaucoup de part, II, 109. Son âge quand il se tua, 207. Sa vertu le porta à se donner la mort, 392. Avec quelle fermeté et sérénité d'âme il l'affronta, 393. Sa mort moins belle que celle de Socrate, 395. Sa vertu plus pure que celle de Caton le censeur, III, 554.

Catulle. En quoi supérieur à Martial, II, 369.

CATULUS LUCTATIUS. Pourquoi il prit la fuite dans un combat, II, 80.

CAUNIENS. Bannissoient de leur pays les dieux étrangers, III, 210.

CÉA, *île de Négrepont*. Histoire remarquable d'une femme de cette île, qui s'empoisonna publiquement après avoir déclaré à ses citoyens les raisons qui l'y engageoient, II, 271.

Cerfs. Attelés à un coche, IV, 394.

CÉSAR, excellent capitaine, eut l'ambition de se faire connoître aussi pour excellent ingénieur, I, 81. Ce qu'il dit à un soldat cassé de vieillesse, 115. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 191. Moyen qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 194. Il marchoit tête nue devant son armée, 387. S'il pleura de bonne foi à la mort de Pompée, II, 2. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, 30. De combien il s'endetta pour arriver au suprême pouvoir, 69. Il étoit fort bon homme de cheval, 138. Avoit un cheval singulier qui ne put être dressé que par lui, 139. Pourquoi il fut appelé *Sponda Regis Nicomedis*, 161. Eloge de ses Commentaires, 379. On y a trouvé des méprises, 382. A quelle occasion Montaigne le traite de brigand, 393. Singulières preuves de sa clémence, 406. Quelle mort César trouvoit la plus souhaitable, III, 371. Il a vendu et donné des royaumes, lorsqu'il n'étoit que simple citoyen romain, 525. Les plaisirs de l'amour ne l'empêchèrent jamais de profiter des occasions de s'agrandir, IV, 38. Sa sobriété singulière, *ibid.* A quel propos fut traité d'ivrogne par Caton, 39. Sa douceur et sa clémence envers ses ennemis, 40 *et suiv.* Egards qu'il avoit pour ses amis, 42. Sa justice, *ibid.* Son ambition effrénée a rendu sa mémoire odieuse à tous les gens de bien, 43 *et suiv.* Ses Commentaires devroient être le bréviaire de tout homme de guerre, 47. Comment il rassuroit ses troupes lorsqu'il les voyoit alarmées par la crainte des forces nombreuses de l'ennemi, 48. Il accoutumoit ses soldats à lui obéir sans s'informer de ses desseins, 49. Amusoit ses ennemis pour les surprendre avec plus d'avantage, *ibid.* Vertus qu'il exigeoit de ses soldats, 50. Il leur accordoit beaucoup de licence, et vouloit qu'ils fussent richement armés, *ibid.* Dans l'occasion, les traitoit avec beaucoup de sévérité, 51. Pourquoi il fit faire un pont sur le Rhin, *ibid.* Pourquoi il aimoit à haranguer ses soldats, 52. Rapidité de ses expéditions militaires, 53. Il vouloit tout voir lui-même, 54. Aimoit mieux une victoire gagnée par prudence que par la force des armes, *ibid.* Plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre, il se jetoit hardiment dans le péril lorsque la nécessité le requéroit, 55 *et s.* Sa confiance et sa fermeté au siége d'Alexia, 57. Il n'approuvoit pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 60. Il savoit très-bien nager, et en tira de grands avantages, 61. Combien ses soldats lui étoient affectionnés, 62.

Exemples mémorables de leur intrépidité et de leur dévouement à son service, IV, 63 *et suiv.* Inhumanité de César, engagé dans une guerre civile, 186. Comment sa robe troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas fait, 257.

Cestius. Comment il fut traité pour avoir méprisé l'éloquence de Cicéron, II, 376.

Charges. Désignées par des titres trop éclatants, II, 173. Grandes charges données au hasard, IV, 458. Ce que les sages recommandent à ceux qui exercent une charge publique, V, 7 *et* 8. Pourquoi ils ne doivent pas trop se passionner, 9.

Charillus, *Lacédémonien.* Sa retenue dans un accès de colère, IV, 11.

Charles V, *empereur.* Ce qu'il disoit des capitaines et des soldats de François Ier, I, 83. Quelle fut la plus belle de ses actions, II, 327.

Charles VIII, *roi de France.* Quelle fut, en partie, la cause qu'il conquit si rapidement une bonne partie de l'Italie, I, 219. Service que lui rendit son cheval à la bataille de Fornoue, II, 138.

Charondas. Châtioit ceux qui hantoient mauvaise compagnie, II, 9.

Chasteté. Devoir qu'il est difficile aux femmes d'observer dans toute sa rigueur, IV, 309. Ce qui doit les encourager à la bien conserver, 310 *et suiv.* Etendue de ce devoir, 318. C'est de l'innocence de la volonté que dépend la chasteté; exemples divers, 323. La curiosité sur l'article de la chasteté des femmes est ridicule et pernicieuse, 325.

Chatel, *évêque de Soissons.* Sa mort volontaire, II, 270 *et suiv.*

Châtiments. Pourquoi ne devroient pas être infligés par des gens enflammés de colère, IV, 6.

Chélonis, *fille et femme de rois de Sparte.* Sa tendresse et sa générosité, V, 206.

Cheval. Chevaux destriers; pourquoi ainsi nommés, II, 136. Chevaux à changer au milieu de la course, 137. Chevaux des Mamelucks fort adroits, 138. Du cheval d'Alexandre et de celui de César, 139. Aller à cheval, exercice très salutaire, *ibid.* Gens de cheval; à quelle occasion les généraux romains leur ordonnoient de mettre pied à terre dans un combat, 140. Combats à cheval: quels en étoient les inconvénients, 141. Les Massiliens se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride, 146. Chevaux farouches des Assyriens, 147. Le sang et l'urine des chevaux dont on s'est abreuvé dans un cas de nécessité, 148. Chevaux autant estimés et respectés des Américains que les Espagnols, *ibid.* Chevaux éventrés pour se garantir du froid, 150. Chevaux tondus pour être menés en triomphe, 151. Adresse surprenante d'un homme à cheval, 152. Autres exemples du même genre, *ibid. et suiv.*

Chèvres. S'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait, II, 345.

Chien. Animal capable de raison, III, 52. Chien qui contrefait le mort, 55. Chien qui trouve le moyen de tirer de l'huile du fond d'une cruche, 59. Chiens dressés à combattre

dans des armées, III, 61. Chiens de chasse connoissent quel est le meilleur de leurs petits, 68. Chiens plus fidèles que les hommes, 81 *et suiv.* Chien des Indes d'une magnanimité extraordinaire, 90.

CHILON. Précepte de lui, qui ne s'applique qu'aux amitiés communes, I, 308.

CHINE (*la*). Il y a dans ce royaume des officiers établis pour récompenser les bonnes actions, aussi-bien que pour punir les mauvaises, V, 144.

CHIRON. Pourquoi refusa l'immortalité, I, 124.

CHRÉTIENS. Pourquoi ne doivent point autoriser leur religion par les événements, I, 370. Leur zèle plein d'injustice et de fureur, III, 12. Sur quoi est fondée la profession qu'ils font de leur religion, 15.

Christianisme. Quelle est la marque du vrai christianisme. III, 8.

CHRYSIPPE. Combien il aimoit à charger ses livres de citations, I, 166, 222. Comment il vient à connoître que les chiens raisonnent, III, 52. Jusqu'où il a multiplié les dieux, 170. Raison ridicule dont il se sert pour prouver que l'âme réside autour du cœur, 233.

CICÉRON. Conseilloit la solitude, II, 21. Le peu de solidité de ce conseil, 23. Dans quelle vue il a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 30. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 36. Quel jugement Montaigne faisoit des ouvrages philosophiques de Cicéron, 372. Eloge de ses épîtres à Atticus, 374. Caractère de cet orateur, 375. Sa poésie méprisée par Montaigne, *ibid.* Son éloquence incomparable a trouvé des censeurs, 376. S'il a méprisé les lettres dans sa vieillesse, III, 137. Quelle manière de philosopher étoit le plus à son goût, 151.

CIMBER, l'un des conspirateurs contre César : ce qu'il dit en s'engageant dans cette entreprise, II, 230.

Cimetières. Pourquoi ont été placés dans l'intérieur des villes, I, 112.

CINNA. Sa conjuration contre Auguste, et clémence de ce prince, I, 181 *et suiv.*

CIPPUS. Comment il lui vint des cornes au front, I, 129.

Civilité. Trop d'exactitude y est blâmable, I, 74. Avantages d'une civilité bien entendue, *ibid.*

CLEANTHES. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, III, 169. Sa résolution à mourir, 373 *et suiv.* Combien il gagnoit par le travail de ses mains, V, 14.

CLEOMÈNES, *roi de Sparte.* Croyoit tout permis contre un ennemi, I, 38. Ce qu'il répondit à des ambassadeurs de Samos, 270. Attend la dernière extrémité pour se donner la mort, II, 256.

CLÉOMÈNES, *fils d'Anaxandridas.* Sa réponse à ses amis, qui, le voyant pendant sa maladie sujet à des fantaisies particulières, lui en faisoient des reproches, III, 278. Comment il se moqua d'un rhétoricien qui haranguoit sur la vaillance, IV, 8.

CLYMACIDES, *femmes de Syrie.* Quel étoit leur office, III, 47.

CLODOMIRE, *roi d'Aquitaine.* Par son opiniâtreté à poursuivre son ennemi vaincu, il perd la vie, II, 127.

CLOVIS. Comment punit et récompensa trois esclaves qui avoient trahi leur maître, IV, 176.

Coches. De quel usage ils ont été dans la guerre, IV, 392. Leur usage pour le luxe, 393.

Cocuage. Maintes gens s'en effraient, mais beaucoup en tirent profit, II, 66. Braves gens qui le surent sans exciter de tumulte, IV, 314. Mal qu'on est obligé de tenir secret, 328.

COELIUS *l'orateur*. S'emporte contre un homme qui, pour ne pas l'irriter, évitoit de le contredire, IV, 13.

Colère. Des châtiments infligés dans la colère, IV, 6. Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère, 11. La colère, passion sujette à s'applaudir, *ibid*. Il vaut mieux la laisser éclater que de la tenir renfermée, 14. Règles à observer en faisant éclater sa colère, 16. Si la colère peut servir d'aiguillon à la vaillance et à la vertu, 19.

Colléges. En France, abrutissent la jeunesse, I, 258. Cruautés qu'on y exerce contre elle, 261.

Combattre à l'épée et la cape, usage pratiqué par les anciens Romains, II, 155.

Comédiens, qui pleuroient encore au sortir du théâtre, où ils avoient été attendris par le rôle qu'ils venoient de jouer, IV, 260.

Comédies françoises. Du temps de Montaigne, manquoient d'invention, II, 368.

COMINES (*Philippe de*). Jugement qu'en fait Montaigne, II, 385. Mot de cet historien critiqué, IV, 473.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, II, 94. A qui il appartient de commander, *ibid*.

Commentateurs. Pourquoi il y en a un fort grand nombre, V, 134.

Conférence. Son utilité, IV, 436. Exercice plus avantageux que celui des livres, *ibid*. Pourquoi l'on y doit admettre les reparties vives et hardies, 465.

Confiance. Elle doit être ou paroître exempte de crainte, I, 191 192. Confiance envers des troupes suspectes, qui eut un heureux succès, 193.

Conjurations. S'il est dangereux de les prévenir par des exécutions sanglantes, I, 188. Conseil donné à un tyran pour l'en mettre à couvert, 194.

Connoissance des choses. A quel usage doit être employée, II, 50. A quoi se réduit notre connoissance des choses naturelles, III, 214 *et suiv*. Ju qu'où peut atteindre l'humaine connoissance, 269 *et suivantes*.

CONRAD III. Comment il fut réconcilié avec Guelphe, son grand ennemi, I, 2.

Conscience. Sa force, II, 278. Ne laisse pas le crime longtemps secret, 279. Fruit de la bonne conscience, 281. Satisfaction qui y est attachée, IV, 193.

Conseils. Ils sont indépendants des événements, IV, 209.

Constance. Comment définie, et en quoi elle consiste, I, 68 *et s*. Constance au milieu des malheurs, II, 13. Constance dans la douleur : exemples sur ce sujet qui tiennent de la fureur, II, 242 *et suiv*.

Converser. Combien il est utile

de savoir converser familièrement avec toute sorte de gens, IV, 224. Il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse, 225. Comment on peut juger de la capacité d'un homme dans la conversation, IV, 465 *et suiv.* Utilité dans la conversation des reparties vives et hardies, 470.

CORNÉLIUS GALLUS. Sa mort, I, 104.

Corps. Les exercices du corps et la bienséance extérieure, considérable partie de l'éducation des enfants, I, 260. Diversité d'opinions sur la matière qui produit le corps de l'homme, III, 260. Avantages de la beauté du corps, 434. La santé, la vigueur du corps, est cause des élancements extraordinaires de l'esprit, IV, 271.

CORTEZ (*Fernand*). Compliment singulier que lui adressent des peuples d'Amérique, I, 342. Quelle idée les ambassadeurs du roi de Mexique lui donnèrent de la grandeur de leur maître, *ibid.*

COSSITIUS (*Lucius*). De femme, changé en homme, I, 129.

COTYS, *roi de Thrace.* Pourquoi il casse de beaux vases après les avoir payés libéralement, V, 25.

Couardise. Voy. *Poltronnerie.*

Courtisan (*le*), livre italien cité, II, 147.

Courtisans. Avec quelle bassesse ils cachent aux princes leurs défauts, IV, 432 *et suivantes.*

Coutume. Sa force, I, 148 *et s.* Etranges impressions qu'elle fait sur nos âmes, 153. Coutumes bizarres de divers peuples, 154. Combien est impérieux le joug de la coutume, 163. C'est l'unique fondement de quantité de choses très-autorisées dans le monde, 166. Des coutumes anciennes, II, 153 *et suiv.* Coutumes établies dans un pays, directement contraires à celles de quelque autre pays, V, 164.

CRASSUS (*Publius*). Pourquoi fait donner le fouet à un ingénieur, I, 84.

CRATÈS. Sa réponse à celui qui lui demandoit jusques à quel temps il falloit philosopher, I, 201. Sa recette contre l'amour, III, 127. Ce qu'il pensoit de notre âme, 229. Singulières dispositions qu'il fit à sa mort, IV, 489.

Crédulité. Marque de foiblesse, I, 286.

CRÉMUTIUS CORDUS, voyant qu'on brûloit ses livres, se fait mourir lui-même, II, 349.

CRÉTOIS. Imprécations qu'ils faisoient contre ceux qu'ils haïssoient beaucoup, I, 162. Crétois réduits à boire l'urine de leurs chevaux, II, 148.

Crime. La peine naît avec lui, II, 280.

Criminels. Livrés aux médecins pour être anatomisés en vie, III, 521.

Crocodile. Quel secours il reçoit du roitelet, et quels égards il a pour lui, III, 88.

CROESUS. Acte barbare de ce prince, III, 553.

Croyans. Si la multitude des croyans est une bonne preuve de la vérité, V, 54.

Cruauté extrême, II, 410. Conséquences de la cruauté qu'on exerce sur les bêtes, 411. La cruauté est l'effet de la poltronnerie, III, 535 *et suiv.* Un premier acte de cruauté en produit d'autres nécessai-

rement, 548. Exemple remarquable sur ce sujet, 549.
Cuisines portatives en usage chez les Romains, II, 158.
Curiosité. Celle qui doit être inspirée aux jeunes gens, I, 240. Curiosité, passion avide et gourmande de nouvelles, II, 275. Funestes effets de la curiosité, III, 130. Est vicieuse partout, mais où pernicieuse, IV, 325.
CYNÉAS, *conseiller de Pyrrhus.* Comment il peignit la vaine ambition de ce prince, II, 101.
Cyniques. Appeloient *vice*, de n'oser faire à découver ce que nous faisons en secret, III, 320. Jusqu'où alloit l'impudence de ces philosophes, 322.
CYRUS. Défense qu'il fit à ses enfants de voir et de toucher son corps après sa mort, I, 23. Pourquoi fut battu à l'école, 216. Pourquoi il se préféroit à son frère Artaxerce, II, 232. Etablit le premier des chevaux de poste, III, 514. Exemple de sa libéralité après qu'il fut roi, d'où les princes peuvent apprendre à bien placer leurs dons, IV, 400. Comment il se mit à couvert des attraits de la belle Penthée sa captive, V, 28.

D.

DAMINDAS, *Lacédémonien.* Sa généreuse réponse à quelqu'un qui menaçoit les Lacédémoniens de la puissance de Philippe, II, 246.
DANDAMYS, *sage Indien.* Ce qu'il blâmoit dans les vies de Socrate, de Pythagore et de Diogène, IV, 170.
DARIUS. Proposition qu'il fait à des Indiens qui mangeoient leurs pères trépassés, et aux Grecs qui les brûloient, I, 164.
DAVID. Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, II, 194.
Défauts. Raisons que nous avons tous de supporter les défauts d'autrui, IV, 449 *et suivantes.*
Délibération. Doit précéder nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles, V, 34.
Déluges. Ont causé de grands changements sur la terre, I, 345.
DEMADES, *Athénien.* Jugement qu'il prononce contre un homme qui vendoit les choses nécessaires aux enterrements, I, 146 *et suiv.*
DÉMOCRITE. Comparé avec Héraclite; pourquoi lui est préféré, II, 166 *et suiv.* Un jour qu'on lui avoit servi des figues qui sentoient le miel, il se mit d'abord à rechercher la cause physique de ce goût, III, 157. Comment sa servante mit fin à cette recherche, 158. Opinion vague qu'il avoit de la nature de Dieu, 167.
DENISOT (*Nicolas*), poète moins connu par ce nom que par celui de *comte d'Alsinois*, anagramme de son nom, II, 121.
DENYS. *Voyez* DIONYSIUS.
Désir. S'accroît par la difficulté d'obtenir une chose, III, 379.
Deuil. Comment les femmes le portoient anciennement, et devroient le porter encore, selon Montaigne, II, 161.

Devins (*faux*). Comment traités par les Scythes, I, 356.

Dévotion supercéleste. Ce qu'en jugeoit Montaigne, V, 240.

Diagoras. Sa réponse à ceux qui lui montroient des tableaux de gens échappés du naufrage, I, 66. Nioit ouvertement l'existence de Dieu, III, 170.

Dycæarchus Ce qu'il pensoit de notre âme, III, 229.

Dieu. Les hommes ne doivent pas l'invoquer indifféremment à toute occasion, II, 190. Il faut avoir l'âme nette quand on le prie, 191. Prier Dieu seulement par coutume, en quoi blâmable, 192. Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos discours ordinaires, 201. Dieu doit être prié rarement, et pourquoi, *ibid.* Dieu se fait connoître par ses ouvrages visibles; ce qui devroit nous y attacher solidement, III, 18. Sa nature ne doit point être recherchée trop curieusement par l'homme, 131. A quoi se réduisent nos notions de la Divinité, 132 *et suiv.* Idée que les histoires païennes nous donnent de Dieu, 164. Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, 166 *et suiv.* Des hommes en faire des dieux, c'est la dernière des extravagances, 171. Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 179; et de juger du pouvoir et des perfections de Dieu par rapport à nos conceptions et par rapport à nous, 185 *et suiv.* Arguments que la philosophie a imaginés pour et contre une Divinité, également frivoles, 197 *et s.* Dieu seul a une substance réelle et constante, 358. Comment son nom peut être accru, 390.

Dieux qui épousent les querelles des hommes, III, 209. Dieux étrangers bannis par les Canniens, 210. Puissance des dieux bornée à certaines choses, *ibid.* Dieux chétifs et populaires, 211.

Dioclétien. Pourquoi il ne voulut point reprendre le gouvernement de l'empire auquel il avoit renoncé, II, 101.

Diodorus *le dialecticien.* Sa mort soudaine causée par la honte, I, 14.

Diogène *le cynique.* Comment il se moquoit des grammairiens, des musiciens et des orateurs, I, 206. Pourquoi s'appliquoit à la philosophie, 266. Comment il en usoit avec ses amis quand il avoit besoin d'argent, 309. Diogène plus mordant que Timon, II, 167. Sa réponse à ses parents qui vouloient le racheter de l'esclavage, III, 49. Impudence de ce philosophe, 321 *et suiv.* Comment raillé sur ce qu'en plein hiver il embrassoit tout nu une statue de neige, V, 24.

Diogène Laerce. Ce qu'en jugeoit Montaigne, II, 378.

Diomédon, *capitaine athénien.* Condamné injustement à la mort, prie pour ses juges, I, 26.

Dionysius, *tyran de Syracuse.* Sa cruauté au siége de Rhège, I, 5. Grand chef de guerre, voulut encore s'illustrer par la poésie, 81. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 194. Comment il traita un Syracusain qui tenoit ses richesses cachées dans la terre, II, 73. Sa poésie méprisée aux jeux olympi-

ques, III, 426. Quelle fut la cause de sa mort, 427. Pourquoi il condamna Philoxène aux carrières, et Platon à être vendu esclave, IV, 433.

Dioscoride, *île de la mer Rouge*. Habitée par des chrétiens d'un genre tout particulier, II, 199.

Disputes mal conduites. Mauvais effets qu'elles produisent, IV, 443. C'est l'ordre et la conduite qui donnent du prix à la dispute, 447. Les disputes sont infinies parmi les hommes, et ne roulent la plupart que sur des mots, V, 138.

Dissimulation. Inconvénients dont ce vice est accompagné, III, 450 *et suiv.*

Diversion. Consoler par diversion; de quelle utilité, IV, 243. Cette voie utilement employée dans la guerre et les négociations, 245. Est une recette utile aux maladies de l'âme, 247; et en particulier contre l'amour, 254.

Divination. Son étrange origine, I, 64. Quelles sont les voies naturelles qui y conduisent, III, 286.

Divorce. Si, par l'interdiction du divorce, on a resserré les nœuds du mariage, III, 386.

Doctrine nouvelle. Pourquoi on doit s'en défier, selon Montaigne, III, 291.

Dogmatistes. A quoi se réduit leur profession, III, 149.

Dormir. Sommeil profond de grands personnages dans leurs plus importantes affaires, II, 107 *et suiv.* Nations où les hommes dorment et veillent par demi années, 111.

Douaire. Gros douaire est la ruine des familles, II, 338.

Douleur. Le pire accident de notre être; comment peut être adoucie, II, 50 *et suiv.* Plusieurs exemples de fermeté dans la douleur, 58, 242 *et suiv.* Opinion de la douleur, sur quoi fondée, 77. N'est pas toujours à fuir, III, 120. Tient à la volupté par un bout, 501. Plaisant moyen de la divertir, IV, 261.

Dreux (*bataille de*). Ses accidents les plus particuliers, II, 111.

Drogues médicinales. Forfanterie employée dans leur choix et leurs doses, IV, 121.

Drogues odoriférantes. Mêlées avec les viandes, II, 188.

Drusus (*Livius*). Ce qu'il dit d'un architecte qui lui offroit de disposer sa maison de telle sorte que ses voisins n'y auroient aucune vue, IV, 197.

Duels. C'est par lâcheté qu'on y a introduit des seconds, des tiers, etc., III, 540. Histoire d'un duel entre des François à Rome, 542 *et suiv.*

E.

Échecs. Quel jugement Montaigne faisoit du jeu des échecs, II, 165. Ce jeu peut nous aider à nous connoître nous-mêmes, *ibid.*

Écrits obscurs. Trouvent des interprètes qui leur font honneur, III, 325.

Écriture-Sainte. S'il faut la mettre entre les mains du petit peuple, II, 195; et la traduire en toute sorte d'idiomes, 196.

Écrivains. Pourquoi les écrivains ineptes devroient être réprimés par les lois, IV, 481.

Édouard Ier, *roi d'Angleterre*.

Pourquoi il veut que ses os soient portés dans l'armée de son fils, lorsqu'il marchera contre les Ecossois, I, 21.

Edouard III, *roi d'Angleterre*. Pourquoi, à la bataille de Crécy, il ne veut pas envoyer du secours au prince de Galles, II, 81. Ce qu'il disoit de Charles V, roi de France, III, 508. Pourquoi, en faisant une paix générale avec la France, il ne voulut pas terminer le différend du duché de Bretagne, 519.

Edouard, *prince de Galles, fils du précédent*. Comment sa colère fut apaisée en Guienne par la valeur de trois gentilshommes françois, I, 2.

Education des enfants. Ouvrage tout plein de difficultés, I, 226 *et suiv*. Education des enfants doit être conduite sans violence, 261, 322. Effets d'une bonne éducation, III, 477. L'éducation fortifie, mais ne change pas les inclinations naturelles, IV, 201.

Effet. Un même effet produit par deux causes directement contraires, II, 180. Raisons qu'on en donne, V, 68.

Eguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé *nouement d'éguillette*, I, 131 *et suiv*. Mal d'imagination, guéri par un moyen fondé sur le même principe, 132 *et suiv*.

Egypte. Serment des juges d'Egypte, IV, 173. Pourquoi l'on y ordonna, par une loi expresse, que les corps des belles et jeunes femmes seroient gardés trois jours, avant que d'être mis entre les mains de ceux qui devoient les embaumer, 354.

Egyptiens. Comment, au milieu de leurs festins, rappeloient aux conviés l'idée de la mort, I, 107 *et* 113. Pourquoi ils avoient le crâne plus dur que les Perses, 387. Qui, parmi les Egyptiens, offroient à leurs dieux des pourceaux en figure, II, 410. Adoroient dans les animaux quelque image des facultés divines, 414; et portoient le deuil à leur trépas, 416. Leur prudence impudente au sujet de leurs dieux, III, 173.

Eléphants. Dressés à danser au son de la voix, III, 57. Subtilité et pénétration de ces animaux, 59 *et suiv*. Si les éléphants ont quelque sentiment de religion, 64. Eléphant rival d'Aristophane le grammairien, 73. Eléphant touché de repentir, 91.

Eloquence. Elle a plus contribué que les armes à l'avancement des grands personnages de Rome, II, 170. En quel temps elle y a le plus fleuri, *ibid*. Ce qui constitue la véritable éloquence, IV, 333.

Emmanuel, *roi de Portugal*. Edit cruel qu'il fit publier contre les Juifs, II, 47. Effet horrible qui s'en ensuit, 48.

Empédocles. Pourquoi refuse la royauté que lui offroient les Agrigentins, I, 201. Son opinion touchant la nature de Dieu, III, 167.

Empereurs romains. Pourquoi les dépenses qu'ils faisoient pour les spectacles publics étoient injustes, IV, 402.

Encens. Son usage dans les églises, sur quoi fondé, II, 187.

Enéide. Si ce poëme et l'*Orlando furioso* peuvent être comparés ensemble, II, 370.

Enfants. Le mensonge et l'opiniâtreté doivent être d'abord

réprimés en eux, I, 52. Combien il importe de les corriger de bonne heure, 151 *et suiv.* Il n'est pas aisé de prévoir, par leurs premières actions, ce qu'ils seront un jour, 226. Le succès de l'éducation d'un enfant dépend du choix que l'on fera de son gouverneur, 228. Utilité des voyages pour les enfants, 234. Pourquoi ils ne devroient point être élevés auprès de leurs parents, 235 *et suiv.* Doivent être dressés à avoir en compagnie les yeux ouverts sur tout ce qui s'y passe, 240. Il faut leur inspirer la sincérité et une honnête curiosité, *ibid. et suiv.* En quels temps doivent être instruits dans les sciences, 249. A quoi on peut connoître qu'un enfant est bien ou mal né, 254. Un enfant est capable de recevoir les leçons de philosophie, 255 *et suiv.* Les enfants ne doivent pas être engagés à l'étude par sévérité, 261. Doivent être corrigés de toute humeur étrange et particulière, 262; et formés à toute sorte de coutumes, et même à pouvoir souffrir quelques excès, 263. C'est par leurs actions qu'on doit juger des progrès qu'ils font, 266. Doivent être plus soigneusement instruits dans la connoissance des choses que dans celle des mots, 268. Ne doivent pas s'embarrasser de débrouiller des subtilités sophistiques, 272. Socrate veut qu'on leur donne un beau nom, II, 115. D'où vient que leur affection envers leurs pères est moins grande que celle de leurs pères envers eux, 318. Violence dans leur éducation, condamnée, 322. Vrai moyen de se faire aimer de ses enfants, 323. L'appellation paternelle ne doit pas leur être interdite, 331. Ils doivent être admis à vivre familièrement avec leurs pères, lorsqu'ils sont d'âge pour cela, *ibid.* On a raison de les empêcher de contrefaire les défauts naturels, III, 530. Ne devroient pas être abandonnés indiscrètement au gouvernement de leurs parents, IV, 4 *et* 5. Patience merveilleuse d'un enfant lacédémonien, 22 *et suiv.*

Enfant monstrueux. Sa description, IV, 1 *et* 2.

Enfantement. Douleurs qui l'accompagnent, supportées sans peine, II, 58. Exemple remarquable sur cela d'une dame romaine, *ibid.*

ENGUIEN (*le duc d'*). Fut sur le point de se tuer, croyant avoir perdu la bataille de Serisolles, qu'il gagna, II, 257.

Ennemi vaincu. S'il faut le poursuivre à outrance, II, 124 *et suiv.*

Enthousiasme. Élève l'homme au-dessus de lui-même, II, 244.

ÉPAMINONDAS. Sa fermeté dans une accusation qui lui fut intentée devant le peuple thébain, I, 4. Mot excellent de lui, 95. Comment il qualifioit les deux fameuses victoires qu'il avoit remportées contre les Lacédémoniens, II, 351. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 390. Fut, selon Montaigne, le plus excellent homme dont on ait connoissance, IV, 90. Caractère de sa valeur, de son courage et de son habileté dans la guerre, 91. Son savoir, ses mœurs, sa vertu pleine partout et uniforme,

91 *et suiv.* Sa résolution à demeurer constamment attaché à la pauvreté : ce qu'en jugeoit Montaigne, 92. Preuves palpables de sa bonté, de son équité et de son humanité, 93. Sa douceur et sa courtoisie dans le fort du combat, 94. Jusqu'où il portoit la délicatesse sur l'article de la justice, *ibid. et* 183.

Epée. L'arme la plus sûre et la plus utile dans un combat, II, 142.

Epicharis. Accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Néron ; sa fermeté dans les tourments, IV, 25.

Epicure. Dispense son sage de la prévoyance et du souci de l'avenir, I, 16 Ne mettoit aucune citation dans ses écrits, 222. Mis en opposition avec Cicéron et Pline, II, 34. Ce qu'il pensoit des richesses, 67. S'il n'avoit pas préféré ses écrits à des enfants nés de lui, 350. Ses dogmes irréligieux et délicats, sa vie dévotieuse et laborieuse, 401. Comment Epicure représentoit les dieux, III, 170. Conseilloit de fuir la gloire, 393; et n'y étoit pas insensible lui-même, *ibid.*

Epicuriens. Extravagance de leurs principes de physique, III, 235. Pourquoi ils déchargeoient la Divinité de toute sorte de soins, 285.

Epiménide. Son sommeil durant cinquante-sept ans, II, 111.

Epingle. Femme guérie de l'imagination d'avoir avalé une épingle, I, 141.

Eponge. Usage qu'en faisoient les anciens Romains, II, 157.

Escalin (*Antoine*). Moins connu par ce nom, qui étoit son vrai nom, que par celui de *capitaine Poulin* et du *baron de La Garde*, II, 122. D'abord simple goujat, il parvint à des postes très-considérables, *ibid.*

Escares, poissons. Comment s'assistent les uns les autres, III, 87.

Esclave, récompensé et puni pour avoir trahi son maître, IV, 175.

Escrime. Exercice qui n'a rien de noble, III, 544. Est inutile et dommageable dans les combats, *ibid. et suiv.* Il est malséant, et pourquoi, 545.

Esope. Quel cas Montaigne faisoit de ses fables, II, 366. A quelle occasion il lui donne le titre de *grand homme*, V, 240.

Espagnol. Fermeté d'un paysan espagnol mis à la torture la plus violente, IV, 25.

Espagnols. Avec quelle barbarie ils traitèrent les Américains, IV, 413. Cruautés qu'ils exercèrent contre le dernier roi du Pérou, 415; et contre celui de Mexico, 416 *et suiv.* Boucherie qu'ils firent de leurs prisonniers de guerre, 418.

Espérance. Jusqu'où doit nous accompagner, II, 256.

Esprit. Les productions de leur esprit ne sont pas moins chères aux hommes que leurs enfants, II, 346 *et suiv.* Pourquoi il est dangereux de commencer tard à faire imprimer les productions de son esprit, V, 113.

Esprit humain. Comment défini, III, 266. Pourquoi est incapable d'arriver à la connoissance évidente des choses, 270. Jugement de l'esprit fort dépendant des altérations du corps, 277 *et suiv.* Son infirmité malaisée à décou-

vrir, 180 *et suiv.* Est grand ouvrier de miracles, 297. Comment se détermine à choisir entre deux choses indifférentes, 377. Sa principale habileté, IV, 218 Il est occupé ou détourné par très-peu de chose, 256 *et suiv.*; et déterminé par de pures imaginations et par des objets chimériques, 261. Il est trop étroitement uni au corps, 270. Vanité de ses recherches, qui paroît en ce qu'il s'attache souvent à découvrir les causes d'un fait avant que d'être assuré de ce fait, V, 50 Il se forge des raisons des choses les plus chimériques, 67.

Esprits simples. Propres à devenir bons chrétiens, II, 182. Esprits médiocres, sujets à s'égarer, *ibid.* Grands esprits, chrétiens les plus accomplis, 183. Quels esprits sont les mieux disposés à se soumettre à la religion et aux lois politiques, III, 148. Esprits communs, plus propres aux affaires que les subtils, 503 *et suiv.*

Esséniens. Comment ils se maintenoient sans l'usage des femmes, IV, 346.

Estissac (*madame d'*). Citée comme un exemple d'affection maternelle, II, 315.

Etat. Rien n'est plus dangereux pour un état qu'un grand changement, IV, 505. Exemple remarquable de la difficulté qui accompagne la réformation générale d'un état, 507.

Etats politiques. Sujets aux mêmes accidents que le corps humain, III, 517 *et suiv.* Ne laissent pas de se soutenir, quoique fort déréglés, IV, 508. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite des états corrompus, 581.

Être à soi. Combien il importe de le savoir, II, 17.

Etude. Quel en doit être le fruit, I, 233.

Eudamidas Son testament singulier, I, 310 Ce qu'il dit d'un philosophe qui discouroit de la guerre, IV, 8.

Eudoxus, *philosophe pythagoricien.* A quel prix il souhaitoit de voir le soleil de fort près, III, 159.

Eumènes. Sa belle réponse à Antigone, lors du siége de Nora, I, 36. Livré à ce prince par ses soldats, *ibid.*

Expérience. Si elle peut terminer l'incertitude philosophique, III, 226. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il faut les peser et les assortir, IV, 454. Pourquoi l'expérience n'est pas un sûr moyen pour nous instruire de la vérité des choses, V, 128.

F.

Fatalisme. Quel usage on a fait de cette doctrine, III, 567 *et suivantes.*

Favorinus. Pourquoi il se laisse vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, IV, 433.

Femmes. Action généreuse des femmes de Winsberg, I, 2 *et* 3. Femmes jugées incapables d'une parfaite amitié, 300. Qui s'ensevelissent ou qui se brûlent avec le corps de leurs maris, II, 45. Qui méprisent la douleur pour l'intérêt de leur beauté,

61. Comment les femmes portoient le deuil anciennement, et devroient le porter encore, à l'avis de Montaigne, 161. Qui ont préféré la conservation de leur honneur à la vie, 261. Qui se donnent la mort pour encourager leurs maris à les imiter, 264. Pourquoi les femmes ont du penchant à contrarier leurs maris, 334. Leur gros douaire est la ruine des familles, 339. Il est dangereux de laisser aux femmes la liberté de partager à leurs enfants le bien de leurs pères, 343. Le temps de leur grossesse est indéterminé, III, 262 *et suiv.* Pourquoi elles se masquent, et prennent des airs sévères et pleins de pudeur, 383 *et suiv.* Différence qu'il y a entre l'honneur des femmes et leur devoir, 416. Exemple remarquable d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, 563. Femmes indiennes qui se brûlent ou s'enterrent volontairement avec le corps mort de leurs maris, 564. Femmes emportées, comment deviennent furieuses, IV, 13. Femmes de Gascogne très-obstinées, 27. Ce que Montaigne jugeoit des femmes qui n'étalent leur affection pour leurs maris qu'après qu'ils sont morts, 66 *et suiv.* Exemple d'une femme sans nom et de basse naissance qui, par pure affection pour son mari, attaqué d'un mal incurable, l'encourage à la mort, et meurt avec lui, 68. Si les femmes doivent être savantes, 226. Quelles connoissances leur conviennent, 228. Du commerce avec les femmes; sincérité qui doit l'accompagner, 232. Lois sévères imposées aux femmes par les hommes, avant qu'elles y aient donné leur consentement, 293. Si ces lois ont rendu les femmes plus retenues, 306. Combien il leur est difficile de garder leur chasteté, 309. Ce qui doit les y engager, 310 *et suiv.* Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles sont odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 316 *et suiv.* Femmes scythes crevant les yeux à leurs esclaves pour s'en servir plus secrètement, 317. A quel prix une femme faisoit gloire, dans les Indes orientales, d'abandonner son honneur, 324. Jalousie d'une femme est très-funeste à son mari, 328. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 361. A quel âge les femmes doivent changer le titre de belles en celui de bonnes, 382.

FÉRAULEZ. Bel exemple qu'il donne du mépris des richesses, II, 75.

Fille. Changée en homme, I, 129. Fille d'une vertu fort équivoque, qui se précipita de peur d'être violée par un soldat, II, 218.

Filles. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à leur inspirer de l'amour, IV, 298; et c'est à cette passion qu'elles sont portées naturellement, 299.

Finesse contre un ennemi. Blâmée, et avec raison, I, 33.

FLORA. Quelle étoit l'humeur de cette fameuse courtisane, IV, 236.

FLORENTINS. Dénonçoient la

guerre au son d'une cloche, I, 34.

Foi. Le seul principe qui attache le chrétien à sa religion, III, 6. Description d'une vraie et vive foi, 7.

Fortune. A beaucoup de part aux ouvrages de poésie, de peinture, et aux entreprises militaires, I, 186 *et suiv.* Elle corrige quelquefois nos desseins, 376 *et suiv.* Surpasse les règlements de l'humaine prudence, 380. Faveur singulière qu'elle fit à deux proscrits, 381. Les événements de la guerre dépendent d'elle pour la plupart, II, 135.

Foulques, *comte d'Anjou.* Va se faire fouetter à Jérusalem, II, 63.

Fourmi. Exemple remarquable d'une espèce de communication entre les fourmis, III, 64. Prévoyance des fourmis, 75.

France antarctique. Par qui découverte, I, 344.

François (*les*). Hardiesse merveilleuse de trois gentilshommes françois, I, 2. Les François sont fort changeants dans leur manière de s'habiller, II, 153. Ils condamnent bientôt les modes qu'ils ont le plus admirées, 154. Ne s'armoient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité, 353. Leurs armes les incommodoient plus par leur poids qu'elles ne contribuoient à leur défense, 354. Soldats françois sans règle et sans discipline du temps de Montaigne, V, 83.

François Ier, *roi de France.* Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 53 *et suiv.* Pourquoi il aima mieux attendre Charles V sur ses propres terres, que de l'aller attaquer chez lui, II, 132 *et suiv.* Les Mémoires de du Bellay ne donnent qu'une connoissance imparfaite du règne de ce prince, 386.

François, *marquis de Saluces.* Obligé au roi de France de son marquisat; pourquoi le trahit, I, 62.

François, *duc de Bretagne.* Quelles connoissances il exigeoit des femmes, I, 211.

Froissard. Historien plus recommandable par sa candeur que par son habileté, II, 380.

Fronde, dont les anciens se servoient dans les combats: son usage, II, 143.

Fuite. Noble usage qu'en ont fait des nations très-belliqueuses, I, 68.

Fulvius. Ayant découvert à sa femme un secret de l'empereur Auguste, qu'elle éventa aussitôt, veut se tuer: comment il est prévenu dans ce dessein par sa femme, II, 265.

Funérailles. Ne doivent être ni mesquines ni trop pompeuses, I, 24. Le trop grand soin que l'on prend d'avance à ce sujet est une vanité ridicule, *ibid.*

G.

Galba, *empereur.* Son goût en amour, IV, 380.

Galba, *simple particulier.* Ce qu'il dit à un valet qui lui alloit voler de l'argenterie, dans le temps qu'il faisoit semblant de dormir pour favoriser une intrigue amou-

reuse entre sa femme et Mécenas, IV, 323.

Gallio (*Junius*). Pourquoi rappelé à Rome du lieu où il avoit été exilé, I, 340.

Gallus Vibius. Devint fou en tâchant de comprendre l'essence de la folie, I, 128.

Gascons. Admirés pour avoir des chevaux accoutumés de virer en courant, II, 145.

Gaulois Ne pouvoient souffrir d'être blessés par des flèches, II, 144. Regardoient l'accointance avec les femmes comme préjudiciable au courage, 324 *et suiv.* Description de leurs armes, 355.

Gaza. Savant du quinzième siècle, I, 249.

Gêne. Ses inconvénients, II, 283. L'usage en est condamné par plusieurs nations, et pourquoi, 284.

Génération. Est la principale des actions naturelles; disposition qui y est le plus propre, III, 69. D'un homme privé des parties qui y sont propres, IV, 3. Pourquoi l'action qui nous met au monde est exclue des propos sérieux et réglés, IV, 279.

Généraux d'armée. S'ils doivent se déguiser sur le point de la mêlée, II, 129.

Gentilhomme. Son devoir envers un grand qui va le visiter, I, 72. Doit être affectionné à son prince, sans s'attacher à lui par des emplois à la cour, 239. Condition des gentilshommes en France, du temps de Montaigne, II, 98. Mariage singulier d'un vieux gentilhomme, III, 445 *et suiv.* Combien il lui est honteux d'être obligé de se dédire, V, 36. Gentilhomme qui passoit un an entier sans boire, 166.

Géta, *empereur.* Faisoit servir les mets à sa table, selon les premières lettres de leur nom, II, 115.

Gètes. Comment ils envoient des députés à leur dieu Zamolxis. III, 181.

Gladiateurs. Pourquoi donnés en spectacle au peuple romain pour être égorgés en sa présence, III, 521.

Gloire. La plus inutile, vaine et fausse monnoie qui soit à notre usage, II, 15. Incompatible avec le repos, 26. Vanité de la passion que les hommes ont pour la gloire, 78. Philosophes qui en ont prêché le mépris, III, 391. Pourquoi peut être recherchée, 392. Combien peu de gens qui ont droit à la gloire, y ont part, 410 *et suiv.* Ce que c'est que la gloire qui se conserve dans les livres, 413. Court moyen de parvenir à la gloire, IV, 199.

Gloses. Ne servent qu'à obscurcir le texte, et surtout celui des lois, V, 134.

Gobrias. Voulut mourir pour se venger, III, 264.

Gournay le Jars (*Marie de*), *fille d'alliance de Montaigne.* Son éloge, III, 480.

Gouvernement. Chaque peuple est content de celui auquel il est accoutumé, I, 164 Quel est, à l'avis d'Anacharsis, le plus heureux, II, 101. A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme du gouvernement, IV, 504. Quel est le meilleur pour chaque nation, 505. Si rien peut autoriser les maux qu'on cause à son pays, sous prétexte de corriger les abus de son gouvernement, V, 84 *et suiv.*

Gouverneur d'un enfant. C'est du choix qu'on en fait, que dépend le succès de l'éducation de cet enfant, I, 228.

Qualités qu'il doit avoir, et règle qu'il doit suivre en instruisant son élève, 229 *et s.*

Grammairiens. Leur langage, II, 173.

GRAMMONT (*madame de*). Hommage que lui fait Montaigne des sonnets de La Boëtie, I, 318.

Grandeur. Qui la connoît, la peut fuir sans beaucoup d'efforts, IV, 423.

Grands. Ne doivent point être loués pour des choses communes, II, 32. Pourquoi les grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes, que les petits, 96 Pourquoi les grands paroissent quelquefois plus sots qu'ils ne sont effectivement, IV, 455. Le silence leur est d'un merveilleux usage, 457. Combien leur rang nous impose, 462. Qu'il faut se défier de l'habileté d'un homme qui occupe un grand poste, 464.

Gravelle. Son avantage sur bien d'autres maladies, V, 192.

GRECS. Ne se piquoient pas d'une scrupuleuse bonne foi, I, 33. Leur nom étoit un terme de mépris chez les Romains, 197. Grecs fameux par leur retraite d'auprès de Babylone : combien ils souffrirent en passant par les montagnes d'Arménie, 390. Pourquoi, sur la fin du repas, les Grecs buvoient en plus grands verres qu'au commencement, II, 238.

Guerre. Dénoncée au son d'une cloche, I, 34. Parole des gens de guerre peu certaine, 37 *et suiv.* La passion pour la guerre, preuve d'imbécillité dans l'homme, se trouve dans quelques animaux, III, 75. Guerre étrangère, de quelle utilité, 520. Caractère de la guerre que se firent César et Pompée, V, 23. Désordres causés par la guerre civile en France, du temps de Montaigne, 79 *et suiv.*

Guerriers. Quels étoient les plus grands guerriers du temps de Montaigne, à son avis, III, 479.

GUESCLIN (*Bertrand du*), *connétable de France.* Honneurs qu'on lui rend après sa mort, I, 20. Est nommé si différemment, qu'on ne sait lequel de ses noms doit être honoré de ses victoires, II, 120.

GUÉVARA. Ses lettres ; ce qu'en jugeoit Montaigne, II, 147.

GUICCIARDIN. Quel jugement Montaigne faisoit de cet historien, II, 383.

GUILLAUME, *comte de Salsbéry*, pris par l'évêque de Beauvais, à la bataille de Bouvines, II, 83.

GUISE (*duc de*) Sa clémence envers un gentilhomme qui avait conjuré sa mort, I, 179 *et suiv.* Sa conduite à la bataille de Dreux, II, 111.

Gymnosophistes. Se brûloient volontairement après un certain âge, ou lorsqu'ils étoient menacés de quelque maladie, III, 566.

H.

Habits. Bizarrerie de la coutume en ce qui les concerne, I, 168. Tout homme de bon sens doit s'y conformer, 169. Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France, II, 105.

Halcyons. Leurs qualités merveilleuses ; fabrique admirable de leur nid, III, 91 *et suiv.*

HANNIBAL. Sa réponse à Antiochus qui lui demanda si les Romains se contenteroient de son armée, II, 128. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, 210 *et suiv.*

Hardiesse. Jusqu'où elle doit s'étendre, I, 190.

HARPASTE. Folle de la femme de Sénèque; devenue aveugle, elle s'imagina que c'étoit la maison où elle habitoit qui étoit devenue obscure, III, 531. Sages réflexions de Sénèque sur l'imagination de cette folle, *ibid.*

Hasard. Pourquoi il peut tant sur nous, II, 224. Il a beaucoup de part aux actions humaines, IV, 460.

HÉGÉSIAS. Pensoit que le sage ne doit rien faire que pour soi, II, 167. Ce qui portoit ses disciples à se priver de la vie, IV, 248.

HÉLIODORE, *évêque de Tricca.* Aime mieux perdre son évêché, que de condamner un roman qu'il avoit composé, II, 347.

HÉLIOGABALE. Où il fut mis à mort, I, 371. Ses apprêts pour se faire mourir délicatement, III, 369.

HENRI VII, *roi d'Angleterre.* Sa perfidie à l'égard du duc de Suffolck, I, 42.

HENRI VIII, *roi d'Angleterre.* Comment il surprit en faute un ambassadeur, I, 55.

HÉRACLIDES (*Ponticus*). Opinions indéterminées qu'il avoit sur la nature de Dieu, III, 168.

HÉRACLITE. Sa réponse aux Éphésiens qui lui reprochoient de passer son temps à jouer avec des enfans, I, 201. Héraclite et Démocrite; leur humeur opposée : pourquoi Montaigne donne la préférence à celle de Démocrite, II, 166 *et suiv.* Héraclite avoue que l'essence de l'âme nous est inconnue, III, 231. Son opinion sur la formation du monde, sa destruction et sa renaissance, 296. Ce que Cratès jugeoit de ses écrits, V, 134.

Hérisson. Prévoit le vent qui doit souffler, III, 66.

HIÉRON. Croit que les rois sont moins en état de goûter les plaisirs de la vie, que de simples particuliers, II, 94. Ce qu'il trouvoit d'incommode dans la royauté, 97.

HILAIRE (*saint*). Demande à Dieu la mort de sa fille Abra, et de sa femme, I, 374.

HIMBERCOURT. Comment il calma la furie des Liégeois, IV, 245.

HIPPIAS, *Eléen.* Pourquoi il avoit appris à faire toutes les choses dont il avoit besoin pour l'entretien et la commodité de la vie, IV, 528.

Hirondelles. Employées à porter des nouvelles, III, 516.

Histoire. S'il convient qu'elle soit écrite par un philosophe et un théologien, I, 145. L'étude en est très-utile aux jeunes gens, 241. Pourquoi Montaigne préféroit la lecture de l'histoire à toute autre lecture, II, 378. Quelles sont les seules bonnes histoires, 381.

Historiens. Combien il importe qu'un historien connoisse sa profession, I, 82. Qualités qu'il doit avoir, 349. Historiens simples, par où estimables, II, 379. En quoi consiste le prix des historiens excellens, 380. Quels sont les historiens méprisables, *ibid.*

HOMÈRE. Reconnu pour maître

de toutes sortes de gens; sur quel fondement, III, 326. Sa prééminence sur les plus grands génies, IV, 81. A d'abord atteint la perfection de son art, 83. Éloge qu'en fait Plutarque, et qui ne convient qu'à lui seul, 84. Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages, 85.

Homme. Sujet vain, divers et ondoyant, I, 6. Trop occupé de l'avenir, 15. En quoi consiste son devoir, 16 *et suiv.* Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnoient dans le tombeau, 21. L'homme s'en prend à des choses inanimées pour amuser ses passions, 30. A combien de revers il peut être exposé avant sa mort, 90. C'est la mort des hommes qui fait connoître leur vrai caractère, 94. Qui leur apprendroit à mourir, leur apprendroit à vivre, 113. Comment l'homme est acheminé naturellement à la mort, 115. Pourquoi chacun est satisfait du lieu de sa naissance, 164. Ce qui constitue le vrai mérite de l'homme, et sa supériorité sur ceux de son espèce, 362. Les bons ou mauvais succès ne prouvent ni son mérite ni son démérite, 372. L'homme est sujet à des passions opposées, II, 3. Il se passionne pour mille choses qui ne le concernent point, 15. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il tient dans le monde, 31. Ce qui rend un homme aisé ou indigent, 76. L'homme doit être estimé par lui-même, non par ses atours, 85 *et suiv.* Imperfection de l'homme, démontrée par l'inconstance de ses désirs, 176 *et suiv.* Quel est le cours naturel de la vie de l'homme, 207. Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires, 209. A vingt ans l'homme fait voir ce qu'il est capable de faire, 210. Homme, peu d'accord avec lui-même, 214. Inconstance de ses inclinations, 216. Qu'il n'est pas sûr de juger de l'habileté et de la vertu des hommes par quelques actions extérieures, 220 *et suiv.* L'homme le plus sage peut être dérangé par divers accidents, 239 *et suiv.* L'homme est élevé quelquefois au-dessus de lui-même par une espèce d'enthousiasme, 244. Il est une bonne discipline à lui-même, 301. Hommes créés capables de raison, à quelle fin, 317. Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, III, 24 *et suiv.* De quel droit il se donne la supériorité sur les animaux, 30. La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne s'imagine, 37. L'homme a des armes naturelles, 41. S'il est naturel à l'homme de parler, 42. Hommes et animaux, également soumis à l'ordre de la nature, 45. Hommes esclaves d'autres hommes, 47. Quel soin ils prennent de certaines bêtes, 49 *et suiv.* Force de l'homme, inférieure à celle de plusieurs animaux, 51. Hommes venus de pays éloignés en France; pourquoi tenus pour sauvages, 62. A l'égard de la beauté, les hommes n'ont point de privilège particulier au-dessus des bêtes, 98. L'homme a plus de raison de se couvrir qu'aucun autre animal, 100. Il s'attribue des biens imaginaires, et laisse

les réels aux animaux, 102. En quoi consiste l'excellence de l'homme sur la bête, *ibid. et suiv.* Vices et passions de l'homme, 104 L'homme fort porté à s'imaginer que tout ce qui existe est fait pour lui, 207 *et suiv.* Il n'a que des idées confuses de soi-même, 218 *et suiv.* Incertitude que chaque homme peut remarquer dans ses jugements, 275. L'homme est inconstant dans ses désirs; preuve de sa foiblesse, 304. Confusion où se jettent les hommes, sur le règlement de leurs mœurs, 309 Peu d'hommes meurent avec une vraie fermeté d'âme, 364. Les hommes sont souvent réduits à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin, 521. Hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides, 548. Leurs désirs devroient être amortis avec l'âge, 556. Ils parviennent rarement à cet état, d'agir constamment selon les principes d'une vertu solide, 559. Hommes doubles; à quoi utiles, IV, 166. Pourquoi fuit-on à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, 346. Hommes qui se cachent des autres hommes, et sont ingénieux à se maltraiter eux-mêmes, 348. Comment le vice d'un homme peut servir d'instruction à d'autres hommes, 434. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 4' 5 *et suiv.* Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps fort déréglés, 584. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connoître et à s'observer lui-même, 597. Sottise des hommes qui sans discrétion asservissent leur temps et leurs facultés à d'autres hommes, V, 3. L'homme qui connoît exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par là ce qu'il doit aux autres, 8. Il doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement, 13. Il doit borner ses désirs, s'il veut être à couvert des insultes de la fortune, 18. Les hommes sont naturellement fort portés à faire valoir leurs opinions, 54. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 74. L'expérience que chacun a de soi-même suffit pour le rendre sage, 148 *e. suiv.* Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme, 225. L'homme est fou qui veut s'élever au-dessus de lui-même, 240.

Honnête homme. Il n'est pas moins estimé pour être déshonoré par sa femme, IV, 327. L'honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce, V, 18.

Honneur. Récompenses d'honneur doivent être dispensées avec beaucoup de discrétion, II, 307.

Hopital (*Michel de l'*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479.

Horace. Cas que Montaigne faisoit de ce poète, II, 366. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, IV, 334.

Hypérides. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignoient de l'âpreté de ses discours, IV, 161.

Hyposphagma. Sorte de maladie; sa description, III, 350.

I.

Ignatius, *père et fils*. Tous deux proscrits, terminent leur vie dans un même instant, I, 381.

Ignorance et sagesse. Parviennent aux mêmes fins, II, 181. Deux sortes d'ignorance, 182. Pourquoi l'ignorance est recommandée par la religion, III, 108. Ses effets sont préférables à ceux de la science, 113. La science nous rejette en ses bras pour nous sauver des injures de la fortune, 120. Ignorance et simplicité, leur utilité, 128. Tous les abus du monde viennent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, V, 58. Espèce d'ignorance très-estimable, *ibid*.

Ignorants. Il y a parmi les ignorants plus de véritable mérite que parmi les savants, III, 106 *et suiv*.

Ile. Découverte par les Carthaginois, ne peut être l'Amérique, I, 347.

Imagination. Ses effets, I, 126 *et suiv*. L'imagination cause des extases et des défaillances extraordinaires, 130. Met en crédit les visions et les enchantements, 131. Plaisant conte d'un malade soulagé par des clystères qu'il ne prenoit point, 140. Maladie causée par un pur effet d'imagination, 141. Ses effets sur le corps d'autrui, 142; et sur les femmes grosses, 143. Imagination, faculté commune aux bêtes et aux hommes, *ibid*. *et* III, 93.

Immodération vers le bien. Ce que c'est, I, 334.

Immortalité. Pourquoi refusée par Chiron, I, 124.

Imposture. Sur quoi elle s'exerce le plus communément, I, 368.

Inclinations naturelles. Si elles sont extirpées par l'éducation, IV, 201.

Indathryses, *roi des Scythes*. Réponse qu'il fait à Darius qui lui reprochoit de reculer à son approche, I, 69.

Indiens. Se brûlant tous dans leur ville, assiégée par Alexandre, II, 268.

Indolence et pesanteur d'esprit. Compagnes de la vigueur et de la santé, III, 118. Indolence parfaite, n'est ni possible ni désirable, 120.

Industrie frivole. Récompensée selon son vrai mérite, II, 179.

Innocents. Reconnus pour tels: sacrifiés aux formes de la justice, V, 141. Il n'est pas sûr à une personne innocente de se mettre entre les mains de la justice humaine, 142.

Intention. Juge de nos actions, I, 42. C'est par elle seule qu'on doit juger si une action est bonne ou mauvaise, II, 221.

Iphigénie. Artifice dont un peintre se servit dans la représentation de son sacrifice, I, 10.

Irénée. Quel fut le genre de sa mort, I, 372.

Ischolas, *capitaine lacédémonien*. Sacrifie sa vie pour le bien de son pays, I, 362.

Italiens. Plaisante raison de leur manque de bravoure, II, 397. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, IV, 356.

Ivrognerie. Vice grossier, et dont les suites sont quelquefois très-funestes, II, 228 *et*

suiv. N'a pas été fort décriée par les anciens, 231. C'est un vice moins malicieux que les autres, 233.

J.

Jalousie. Action extraordinaire qu'occasionne cette passion, III, 562. Son injustice, IV, 3·3. Les plus sages ont été les moins sensibles à cette passion, 314. Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles deviennent odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 316 *et suiv.* Jalousie d'une femme funeste à son mari, 328.

Jaropelc, *duc de Russie.* Comment il punit un gentilhomme dont la trahison lui avoit procuré le moyen de se venger d'un roi de Pologne, son grand ennemi, IV, 174.

Jason (*Phereus*). Comment guéri d'une apostume, I, 379.

Jean second, *poète latin moderne.* Ce que Montaigne pensoit de ses *Baisers*, II, 365.

Jeanne Ire, *reine de Naples.* Pourquoi elle fit étrangler Andréosse, son premier mari, IV, 362.

Jeu. Pour y réussir, il faut être modéré dans le gain et dans la perte, V, 13.

Jeune homme. Pourquoi ne doit être ni délicat ni trop régulier dans sa manière de vivre, V, 169.

Jeunes gens. Il y en a de bonne famille qui s'adonnent au larcin; pourquoi, II, 319 *et s.*

Jeux de main. Sont odieux, IV, 471.

Jeux et exercices publics. Sont utiles à la société, I, 285.

Joie. Exemples divers de morts subites causées par la surprise d'un plaisir inespéré, I, 14.

Joie constante. Marque de sagesse, I, 251.

Journal. Tenu par le père de Montaigne des choses les plus importantes qui concernent sa famille, I, 382.

Jugement. Est un outil à tous sujets, et se mêle partout, II, 162.

Juges. Serment que leur faisoient prêter les rois d'Egypte, IV, 173. Juges de la Chine établis pour récompenser les bonnes actions, aussi-bien que pour punir les mauvaises, V, 144.

Juifs. Traités inhumainement par les Portugais, pour les faire changer de religion, II, 46 *et suiv.* Par zèle pour la leur, se tuent et tuent leurs propres enfants, 48.

Julien, *empereur.* Différentes peines qu'il infligea à de lâches soldats, I, 78. Pourquoi n'étoit point touché des louanges de ses courtisans, II, 100. Etoit ennemi de la religion chrétienne, mais très-grand homme, et doué d'excellentes vertus, III, 492. Sa chasteté, sa justice, *ibid. et suiv.* Réponse qu'il fit à un évêque qui osa l'appeler *méchant et traître à Christ*, 494. Sa sobriété, *ibid.* Son application au travail, son habileté dans l'art militaire, 495. Sa mort semblable à celle d'Epaminondas, 496. Pourquoi on lui a donné le titre d'*Apostat*, *ibid.* Il fut fort entêté du culte des faux dieux, et extrêmement su-

perstitieux, III, 496. S'il est vrai qu'il ait dit, quand il se sentit blessé : *Tu as vaincu*, *Nazaréen*, 497. Il vouloit rétablir le paganisme, 498. Pourquoi il accorda une tolérance générale aux différents partis qui divisoient les chrétiens, 499. Preuve sensible de son activité et de sa sobriété, 509.

Jument. Son lait fait les délices des Tartares, II, 150.

Justice. Vendre la justice, coutume farouche, I, 167. Ce que signifioit l'épée rouillée de la justice de Marseille, 170. Les exécutions de la justice devroient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, II, 407, *et* III, 552. Justice malicieuse, qui, par fraude et fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, IV, 160. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 170. La justice est proprement la vertu qui convient aux rois, 399. Il n'est pas sûr à l'innocent de se mettre entre les mains de la justice humaine, V, 142.

L.

Labiénus. Ses écrits, les premiers qui aient été condamnés à être brûlés, II, 348. Il ne put survivre à cet affront, 349.

Lacédémoniens. Vaine cérémonie qu'ils observoient à la mort de leurs rois, I, 18. Comment instruisoient leurs enfants, 214. En quoi cette instruction différoit de celle que les Athéniens donnoient à leurs enfants, 217 Ce que les Lacédémoniens répondirent à Antipater, qui leur demandoit cinquante enfants pour ôtages, *ib.* Avec quelle constance leurs enfants supportoient la douleur, II, 58. Action d'un enfant de Lacédémone, devenu esclave, et traité indignement par son maître, 246. Réponse généreuse des Lacédémoniens à Antipater et à Philippe, 247. Reproche fait à un soldat lacédémonien, 357. Ce que comprenoit la prière publique et particulière que les Lacédémoniens faisoient à la Divinité, III, 304. Si ce qu'a dit Plutarque d'un enfant lacédémonien, qu'*il se laissa déchirer le ventre à un renardeau qu'il avoit volé*, est incroyable, IV, 22 *et suiv.*

Ladislas, *roi de Naples.* Comment il fut empoisonné, IV, 36 *et suiv.*

Laïs. Ce qu'elle disoit des philosophes de son temps, IV, 575.

Langage gascon. Ce qu'en jugeoit Montaigne, III, 434.

Langage humain. Plein de défauts, III, 194. Pourquoi le langage commun, si propre à tout autre usage, devient obscur dans les contrats et les testaments, V, 132.

Langues. Comment la langue est enrichie par de bons esprits, IV, 335. Ce que Montaigne jugeoit de la langue françoise, 336.

Laodice, *ou plutôt* Ladice. Belle Grecque mariée à Amasis, roi d'Egypte : pourquoi elle promet une statue à Vénus, I, 135.

Larcin. Pourquoi permis par Lycurgue, III, 314. Pour-

quoi moins haï que l'indigence, IV, 204 *et suiv.*

LAURENTINE, *fameuse courtisane.* Par quelle aventure, ayant couché dans le temple d'Hercule, elle parvint aux honneurs divins après sa mort, III, 206.

LÉON X, *pape.* Sa mort, causée par un excès de joie, I, 14.

LÉPIDUS. Meurt du déplaisir que lui cause la mauvaise conduite de sa femme, IV, 314.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être différée, II, 276.

Lettres. Si la connoissance des lettres est d'une absolue nécessité, I, 211. Eloge excessif que Cicéron fait des lettres, III, 110. D'où vient que les gens de lettres sont vains et foibles d'entendement, 476.

LÈVE (*Antoine de*). Déconseille une expédition pour flatter adroitement son maître Charles-Quint, II, 80.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, IV, 397. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 400.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 116.

LILIUS GRÉGORIUS GIRALDUS, *savant italien.* Meurt de misère, I, 383.

Lion. Noble gratitude d'un lion, III, 83 *et suiv.* Lions attelés à un coche, IV, 394.

Lits. Comment les femmes s'y couchoient chez les Romains, II, 161.

LIVIE. Favorisoit les amours de son mari Auguste, I, 365. Ce qu'elle dit, après avoir vu par hasard des hommes nus, IV, 307.

Livres. Quand on a commencé à Rome de brûler les livres qui déplaisoient à l'état, II, 348. Avantages qu'on retire de leur commerce, IV, 237 *et suiv.* Inconvénients attachés au plaisir qu'ils procurent, 242. Pourquoi tout abrégé d'un bon livre est un sot abrégé, 472.

Loi très-sage concernant les rois trépassés, I, 16. Lois de l'honneur opposées à celles de la justice, 168. S'il est utile de changer les lois qui sont établies par un long usage, 169 *et suiv.* En quel cas les lois anciennes doivent faire place à de nouveaux règlements, 176 *et suiv.* Des lois somptuaires, II, 102 *et suiv.* Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires, 209. Lois fort nécessaires pour tenir l'homme en règle, III, 265. Lois humaines sujettes à de continuels changements, 309. S'il y a des lois naturelles, c'est-à-dire, reconnues universellement et constamment, 311. Justice des lois, sur quoi fondée, 312. Lois naturelles perdues parmi les hommes, 313. Les plus justes ont quelque mélange d'injustice, 503. Multiplicité des lois funeste à un état, V, 129. Il y a plus de lois en France que dans tout le reste du monde ensemble, 130. Lois de la nature sont les meilleures, 131. Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un état, 140. Ce qui maintient en crédit les lois les plus déraisonnables, 145.

LORRAINE (*cardinal de*). Mis en comparaison avec Sénèque, IV, 19.

LOUIS (*saint*). Avec quelle dureté il se traitoit par dévo-

tion, II, 62. Pourquoi il détourne un roi tartare, qui s'étoit fait chrétien, d'aller baiser les pieds du pape à Lyon, III, 9.

Lucain. Condamné à la mort, rendit l'esprit en prononçant quelques vers de sa *Pharsale*, II, 349 *et suiv.* Pourquoi Montaigne le pratiquoit volontiers, 367.

Lucrèce, *fameux poète épicurien.* S'il peut être comparé à Virgile, II, 367. Comment il perdit la raison et la vie, III, 111. Vive peinture qu'il a faite des amours de Vénus et de Mars, IV, 332.

Lutte. Condamnée par Philopœmen et par Platon, III, 546 *et suiv.*

Luxe. Lois que fit Zaleucus pour le corriger, II, 104. En France, on prend pour règle la règle de la cour, 105.

Lycon, *philosophe.* Ce qu'il prescrivit au sujet de ses funérailles, I, 25.

Lycurgue. Pourquoi il défendoit aux Lacédémoniens de dépouiller leurs ennemis vaincus, II, 128. Pourquoi il leur permit le larcin, III, 314. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone pour tenir l'amour en haleine, 380.

Lyncestes. S'il fut réputé justement coupable, parce qu'il n'avoit pu réciter le discours qu'il avoit médité pour sa défense, IV, 515.

M.

Mahomet. Pourquoi a promis à ses sectateurs un paradis abondant en toute sorte de voluptés sensibles, III, 174.

Mahomet II. Comment il traita celui dont il s'étoit servi pour faire périr son frère, IV, 176.

Mains. Grand nombre d'actions qu'on exprime par leur moyen, III, 33.

Mal. Ce que c'est; et comment il vient à nous intéresser, II, 41. N'en point avoir, c'est avoir le plus de bien qu'on puisse espérer, III, 118. Conseil que donne la philosophie d'oublier nos maux passés, 122.

Malade. Combien il lui importe d'avoir de la confiance en son médecin, I, 140, *et* IV, 121.

Maladie. Qui n'étoit qu'un pur effet d'imagination, I, 141. Maladies de corps et d'esprit, causées par l'agitation de notre âme, III, 116. De diverses maladies contrefaites et devenues réelles, 528 *et suiv.* Sentiments opposés des médecins sur la cause des maladies, IV, 121. Chaque maladie avait son médecin particulier chez les Égyptiens, 131. Maladies ont leurs périodes qu'il faut attendre tranquillement, V, 180.

Manger. Gens particuliers qui n'aiment pas qu'on les voie manger, IV, 347.

Manlius Torquatus. Général romain qui condamna son fils à la mort; jugement qu'en porte Plutarque, II, 242.

Marcellin (*Ammien*). Historien païen, qui a été témoin des actions de Julien l'Apostat, le blâme d'avoir défendu aux chrétiens de tenir des écoles, III, 493.

Marguerite, *reine de Navarre.* En quoi faisoit consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 72. Étrange idée qu'elle

donne de la dévotion d'un jeune prince, II, 203. Éloge de son Heptaméron, 405.

Mariage. Quelle sorte de marché, I, 300. Ce qu'emporte cette liaison, 336. Sa principale fin, 337. Continence conjugale, *ibid.* L'âge qui y est le plus propre, II, 324. Si on en a rendu le nœud plus ferme, en ôtant le moyen de le dissoudre, III, 386. Les emportemens de l'amour en sont bannis, et pourquoi, IV, 283 *et suiv.* Idée d'un bon mariage, 287. De quel prix est un bon mariage, 288. Le mariage doit être exempt de haine et de mépris, 290. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 293. Pourquoi les hommes s'y abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement aux femmes, 296. Ce qui peut faire un bon mariage, 329. Loi établie par Platon pour décider de l'opportunité de tout mariage, 362. Dans le mariage l'amitié est ranimée par l'absence, 542 *et suiv.*

Mariés. Comment ils doivent se comporter en la couche nuptiale, I, 136 *et suiv.*

Maris. A quels maux ils s'exposent en tenant leurs femmes dans une trop grande contrainte, IV, 330.

Marius *le jeune.* S'endort après avoir donné le signal du combat dans sa dernière journée contre Sylla, II, 110.

Marseille. On y gardoit du poison aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 271.

Martial. Ce que Montaigne pensoit de ses épigrammes, II, 369.

Massiliens, *peuple d'Afrique.* Comment ils gouvernoient leurs chevaux, II, 146.

Massinissa, *roi.* Sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse, I, 387.

Maximilien. Pudeur très-particulière de cet empereur, I, 22.

Mécénas. Sa passion pour la vie, IV, 95.

Méchants. Combien leur société est funeste, II, 8.

Mechmet, *empereur.* Supplices barbares dont il punissoit les hommes, III, 552.

Médecine. Méprisée en maladie, et pourquoi, I, 185. Ses succès, sur quoi fondés, *ibid.* L'expérience lui semble peu favorable, IV, 111. Quand elle commença d'être reçue parmi les Romains, 112. Fut chassée de Rome par l'entremise de Caton le censeur, *ibid.* Quand et par qui mise en crédit, 124. Qu'il n'est pas sûr que, supposé que la médecine ne fait point de bien, elle ne fasse point de mal, 127. Ses promesses, la plupart incroyables, 130. Foiblesse des raisons sur quoi est fondé l'art de la médecine, 132 *et suiv.* Son incertitude autorise presque toutes nos envies, V, 178.

Médecins. S'ils font plus de bien que de mal, et comment ils excusent le mauvais succès de leurs ordonnances, IV, 116 *et suiv.* Loi des Egyptiens qui les obligeoit d'en répondre, 119 *et suiv.* Le mystère leur est très-nécessaire, 120. Ils y ont renoncé mal à propos, 122. Pourquoi un médecin devroit être seul à traiter un malade, *ibid.* Médecins qui, depuis Hippocrate, ont combattu les opinions et la pratique les

uns des autres, s'entr'accusant d'ignorance et de fourberie, IV, 123 *et s.* Les médecins sont fort sujets à se méprendre, 128 *et suiv.* Conte plaisant contre les médecins, 138. Sont dignes d'estime, et pourquoi, 143. Ils ne font eux-mêmes que fort peu d'usage des drogues médicinales, 144. D'où vient qu'on se livre communément aux médecins, *ibid.* Sur quoi est fondée la connoissance qu'ils prétendent avoir de la bonté de leurs drogues, 146.

Méditer. Occupation importante, IV, 220.

Médois. Pesamment et malaisément armés, II, 355.

Mégabysus. Comment il fut repris par Apelles, chez qui il s'avisa de parler de peinture, IV, 457.

Ménander. Sa réponse au reproche qu'on lui faisoit de ne pas travailler à une comédie qu'il avoit promise, I, 272. Son mot sur la rareté des amis, 314.

Mensonge. Vice très-odieux, I, 52. Doit être soigneusement réprimé dans les enfants, *ibid.* D'où vient qu'aujourd'hui nous sommes si sensibles au reproche qu'on nous fait de mentir, III, 487. Les Grecs et les Romains étoient moins délicats que nous sur cet article, 490.

Menteurs. Doivent avoir bonne mémoire, I, 50.

Mer. Si c'est la crainte qui fait soulever l'estomac à ceux qui voyagent sur mer, IV, 387.

Mères. Il est juste de leur laisser la tutèle de leurs enfants, II, 340. Quel fonds on peut faire sur leur affection naturelle pour eux, 344. Quelle est la plus utile et la plus honorable occupation d'une mère de famille, IV, 541.

Merlins. Espèce particulière d'enfants chez les Mahométans, III, 207.

Merveille. Ambassadeur secret de François Ier, assassiné à Milan par le duc de Sforce, I, 54.

Métellus. Ses belles paroles sur les difficultés qui doivent accompagner la vertu, II, 390.

Métempsycose. Reçue par plusieurs nations, II, 412.

Métroclès. A quelle occasion il fut attiré de la secte des Péripatéticiens à celle des Stoïciens, III, 320.

Mets. Servis alphabétiquement, II, 115.

Mexicains. Distinguoient le monde en cinq âges, et se croyoient dans le dernier lorsque les Espagnols vinrent les exterminer, IV, 420. Quel serment ils faisoient faire à leurs rois, 464. La première leçon qu'ils donnent à leurs enfants, V, 181.

Mexique. Nombre prodigieux d'hommes que sacrifioit annuellement le roi de ce pays, I, 342. Combien de fois il changeoit d'habit par jour, 390. Cruauté des Espagnols envers le dernier roi du Mexique, IV, 416.

Midas. Fut obligé de révoquer la prière qu'il avoit faite aux dieux, III, 305. Est déterminé par un songe à se tuer, IV, 263.

Miracles, que saint Augustin témoigne avoir vus, I, 291. Miracles faux, comment accrédités dans le monde, V, 52. Ce qui fait qu'on a de la peine à se désabuser d'un faux miracle, 56. Histoire d'un faux miracle qui fut sur le

point d'être accrédité, quoique bâti sur un fondement très-foible, *ibid.* Si des événements miraculeux racontés dans nos livres sacrés, on n'en peut rien conclure en faveur de pareils événements modernes, 59 *et suiv.*

Mode. Entêtement et inconstance des François sur ce qu'ils appellent *la mode*, II, 153 *et suiv.*

Modération. Requise même à l'égard de la vertu, I, 333. Celle qu'on doit garder dans les troubles civils, IV, 162 *et suiv.*; et entre des gens brouillés, 165.

Modestie. Fort nécessaire aux jeunes gens, I, 237 *et suiv.*; et aux femmes, IV, 358.

Mœurs. Science des mœurs doit être inculquée de bonne heure dans l'esprit des enfants, I, 246 *et suiv.* Les mœurs du simple peuple plus réglées que celles des philosophes, III, 478.

Moley-Moluch, *roi de Fez.* Prêt à mourir de maladie, il livre bataille aux Portugais, et expire victorieux, III, 511 *et suiv.*

Monde. Fréquentation du monde, de quelle utilité, I, 243 *et suiv.* Le monde doit être le livre d'un jeune homme, 245 *et suiv.* La pluralité des mondes crue autrefois, et encore à présent : ce qu'on en peut conclure, selon Montaigne, III, 188. Le monde est sujet à des changements continuels, 295 *et suiv.*, et IV, 187.

Monde (Nouveau-). Réflexions sur sa découverte, I, 344. On y vivoit sans magistrat et sans lois plus régulièrement que nous ne faisons, III, 128 *et s.* Conformité surprenante des coutumes, mœurs et croyances entre le Nouveau-Monde et le nôtre, 298 *et suiv.* Du Nouveau-Monde, et du génie de ses habitants quand on en fit la découverte, IV, 409. Il fut subjugué par les ruses des Espagnols plutôt que par leur valeur, 410. Avec quelle inhumanité les habitants du Nouveau-Monde furent traités par les Espagnols, 413.

Monstres. S'il y en a véritablement, IV, 3.

Montaigne, *auteur de ces Essais.* Pourquoi il s'est amusé à les écrire, I, 46. Se plaint de son peu de mémoire, 47 *et suiv.* Avantages qui en résultent pour lui, 48. Ennemi des vaines cérémonies, 73. Comment profitoit de la conversation des hommes, 80. Temps précis de sa naissance, 102. Pourquoi il eut soin de se familiariser de bonne heure avec la mort, 108 *et suiv.* Pourquoi refuse d'écrire l'histoire de son temps, 145. Il fut instruit dès l'enfance à ne mêler aucune finesse ou tromperie dans ses jeux, 152. Méprisoit la médecine, et pourquoi, 185. A quoi se réduit la connoissance qu'il avoit des sciences, 219. Ses livres favoris, 220. Jugement qu'il porte de son ouvrage, 225. Quel style lui plaisoit le plus, 274 *et suiv.* Comment il apprit le latin, 277, et le grec, 279. On l'éveilloit dans son enfance au son de quelque instrument, 280. Comment il prit du goût pour la lecture dès l'âge de huit ans, 281. Ne lut jamais de romans, *ibid.* A quel âge il jouoit les premiers rôles dans des tragédies latines, 284. Sa liaison avec

La Boëtie (*voyez* ce nom). En différents temps, son goût pour la poésie a été différent, I, 397. Critique qu'il fait de Pline le jeune et de Cicéron, II, 30 En quoi il fait consister le mérite de ses *Essais*, 33. Son génie pour le style épistolaire, 36. Ennemi des compliments outrés qu'on emploie dans les lettres, 37. Peu propre à faire des lettres de recommandation, 38 Ecrivoit ses lettres avec beaucoup de rapidité et de négligence, *ibid.* Comment il s'est comporté, par rapport aux commodités de la vie, en trois sortes d'états où il a vécu, 67 *et suiv.* Comment il régloit sa dépense, 73. Ce qu'il dit de sa manière de travailler et d'envisager un sujet, 162 *et suiv.* Comment il juge du prix de son livre, 184. Portrait et caractère qu'il fait de son père, 235 *et suiv.* Montaigne étoit peu sensible au plaisir de boire, 237. Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 291. *et suiv.* Difficultés attachées à l'étude constante qu'il fait de lui même, 301. S'il est blâmable d'entretenir le monde de soi, 302. Ce qui lui a mis en tête de se mêler d'écrire, 314. Ne souffroit pas volontiers près de lui les enfants nouveau-nés, 318. A quel âge il se maria, 324. De l'affection qu'il avoit pour son livre, 351. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 361. Ce qu'il cherchoit dans les livres, 363. Pourquoi il préféroit les anciens aux modernes, 364. Ce qu'il pensoit d'Ovide sur la fin de ses jours, 365. Poètes latins qu'il mettoit au premier rang, 366. Quel usage il faisoit de Sénèque et de Plutarque, 371. Pourquoi il se plaisoit surtout à l'histoire, 378. En quoi consistoit la vertu de Montaigne, 398. Il étoit moins réglé dans ses opinions que dans ses mœurs, 400. En quoi consistoit sa bonté, 403. Il pouvoit résister aux plus fortes impressions de la volupté, 404. Il avoit le naturel fort tendre, 406. Son humanité à l'égard des bêtes, 410. Quelle étoit sa devise, III, 195. La foiblesse et l'inconstance de son jugement, 280 *et suiv.* Pourquoi il ne prenoit pas aisément de nouvelles opinions, 289. Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 305. Comment il se trouva préservé dans une maison sans défense, durant les guerres civiles, 387. Geste particulier de Montaigne, marque apparente d'une sotte fierté, 420. Il étoit porté à ravaler le prix des choses qu'il possédoit, et à ne pas faire grand cas de lui-même, 422. De toutes les opinions concernant le prix des hommes, quelles il embrassoit plus facilement, 423. Il étoit toujours fort peu satisfait des productions de son esprit, 425 Quelle idée il avoit de ses ouvrages, 428. Se croyoit peu propre à entretenir les princes, 430. Caractère de son style, 432. Son françois étoit corrompu par le langage du pays où il vivoit, 433. Facilité qu'il avoit eue à parler et à écrire en latin, 434. Qualités corporelles de Montaigne, 436. Il étoit d'une complexion délicate et nonchalant, 443. Ennemi de la fa-

tigue de délibérer, 444. Dégoûté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne, 446. Peu fait aux mœurs de son siècle, 448 *et suiv.* Il haïssoit la dissimulation, 450. Etoit naturellement ouvert et libre avec les grands, 454. Avoit la mémoire fort infidèle, *ibid.* Etoit ennemi de toute obligation et contrainte, 455. Nouvelles preuves de la défectuosité de sa mémoire, 457. Caractère de son esprit, 460. Son ignorance des choses les plus vulgaires, 461. Montaigne étoit naturellement irrésolu, 464. Peu favorable au changement par rapport aux affaires publiques, 467. Sur quoi étoit fondée l'estime qu'il faisoit de lui-même, 469. Sur quel fondement il s'imaginoit d'avoir des opinions saines, 471 *et suiv.* Il aimoit à louer le mérite dans ses amis, et même dans ses ennemis, 474. Il étoit peu prévenu en faveur de son siècle, *ibid.* Pourquoi il parle si souvent de lui-même dans son livre, 482, 485. Soulagement que Montaigne trouve dans la vieillesse, 557. Caractère de son courroux dans les grandes et les petites affaires, IV, 17. Devenu sujet à la colique, il s'accoutume à souffrir patiemment ce mal, 95. Quel usage il tire de cette douloureuse maladie, 98. Il croit qu'on doit se plaindre librement dans le fort de la douleur, 99. Il se possédoit assez lui-même dans ses accès de colique, 101. Il pense tenir de son père le mal de la pierre à quoi il est sujet, 105; et le mépris qu'il a pour la médecine, 107. Sur quoi il fonde ce mépris, 108 *et suiv.* Il préfère l'estime présente à celle qui pourroit le suivre après sa mort, 150. Quels biens il met en ligne de compte, 151. Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 152. En quel état il seroit, s'il venoit jamais à se livrer entre les mains des médecins, 153. Que ce n'est pas un désir de gloire qui l'a porté à écrire contre les médecins, 155. Etoit ennemi de toute tromperie, 160. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, *ibid. et suiv.* N'embrassoit aucun parti avec trop d'ardeur, 162. Sa conduite entre des personnes de différent parti, 166. Il fuyoit les emplois publics et toute sorte d'artifices, 168. Pourquoi et comment il a entrepris de parler de lui dans ce livre, 189. Jugeoit mieux de lui-même par ses propres réflexions sur sa conduite, que par les reproches ou les louanges de ses amis, 194. Prenoit son jugement pour directeur ordinaire de ses actions, 205 Ne se repentoit point de la manière dont il avoit conduit ses affaires, 208 Se servoit rarement des avis d'autrui dans la conduite de ses affaires, et en donnoit rarement aux autres, 210. Pourquoi ne s'affligeoit pas lorsque les événements ne répondoient pas à ses désirs, 211. Ce qu'il jugeoit d'un repentir causé uniquement par l'âge, 212. En quoi il faisoit consister son bonheur, 214. Il étoit peu attentif aux conversations frivoles, 220. Se blâme d'être trop délicat dans le commerce qu'il est

obligé d'entretenir avec le commun des hommes, IV, 221 *et suiv.* Passionné pour des amitiés exquises, il étoit peu propre aux amitiés communes, 223. Quelle étoit la solitude qu'il désiroit, 229. De quelle sorte d'hommes il recherchoit la familiarité, 230. De la douceur qu'il trouvoit dans le commerce des femmes, 232. Il vouloit que ce commerce fût accompagné de sincérité, *ibid.* En amour, il préféroit les grâces du corps à celles de l'esprit, 236. Quel usage il tiroit de son commerce avec les livres, 237 *et suiv.* Ce qu'il dit de sa bibliothéque et de sa situation, 239 *et suiv.* Se délivroit d'une passion par le moyen d'une autre passion, 255. Ce qu'il pense de ceux qui condamneront la licence de ses écrits, 273. Il aimoit à dire tout ce qu'il osoit faire, 274. Pourquoi il aimoit à rendre sa confession publique, 278 *et suiv.* Quelle raison l'engagea à se marier, quoique assez mal disposé pour ce mariage, 289. Ce qu'il jugeoit de la langue françoise, 336. Pourquoi, excepté Plutarque, il aimoit à se passer de livres en écrivant, 338; et à composer chez lui, où il n'étoit aidé de personne, 339. Il étoit fort sujet à imiter, 340. Produisoit ordinairement ses plus profondes pensées à l'improviste, 342. N'aimoit pas à être interrompu lorsqu'il parloit, *ibid.* Son goût sur le chapitre de l'amour, 359 *et suiv.* Fort libre dans ses paroles : comment il excuse cette licence, 366 *et suiv.* Avec combien de discrétion et de bonne foi il se conduisoit dans ses amours, 368 *et suiv.* Croyoit que l'amour étoit salutaire, pris avec modération, 375. Ne pouvoit souffrir ni coche, ni litière, ni bateau, 391. N'a jamais souhaité des postes fort élevés, 424. Il auroit préféré une vie tranquille et délicieuse à celle d'un Régulus, 425. N'aimoit ni à maîtriser ni à être maîtrisé, 426. Souffroit sans peine d'être contredit en conversation, 441 *et suiv.* Pourquoi il se défioit de l'habileté d'un homme lorsqu'il le voyoit dans un grand poste, 464. Aimoit à railler et à être raillé, 470. Comment il s'y prenoit pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur le vouloit faire juge, 471. Comment il plaisante sur le dessein qu'il a pris d'enregistrer ses propres fantaisies, 480. Il étoit plus sage et plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité, 484. Pourquoi il se plaisoit à voyager, 485. Fuyoit l'embarras des affaires domestiques, 490. Etoit peu sensible au plaisir de bâtir, et à d'autres plaisirs d'une vie retirée, 492. Aimoit à se fier à ses domestiques, 496. Evitoit de s'instruire de ses propres affaires, par pure négligence, 497. Nullement enclin à thésauriser, il étoit assez habile à dépenser, 500. Ennemi des répétitions, 514. Se défioit de sa mémoire, lors même qu'il avoit appris un discours par cœur, *ibid. et suiv.* Faisoit volontiers des additions à son livre, mais n'y corrigeoit rien, 517. Fort exposé dans sa maison durant les guerres civiles, pourquoi il est fâché de n'être à couvert

du pillage qu'à la faveur d'autrui, 521, 522 Montaigne se tenoit absolument obligé par les engagements de la probité et de ses promesses, 524. Il étoit si ennemi de la contrainte, qu'il comptoit pour un gain d'être dégagé de son attachement à certaines personnes par leur ingratitude, 526. Se félicitoit de ne devoir rien aux princes, et de vivre dans l'indépendance, 527. Sa tendresse pour Paris, 536. Il regardoit tous les hommes comme ses compatriotes, 537. Avantages qu'il trouvoit à voyager, 538. Pourquoi il aimeroit mieux mourir ailleurs que chez lui, 549. Voudroit être assisté d'un sage ami en sortant du monde, 550. Ce qu'il gagne à publier ses mœurs, 552. Quels étoient ses préparatifs par rapport à la mort, 558. De quel genre de mort il s'accommodoit le mieux, 561. Sa manière de voyager, 564. Il s'accommodoit sans peine aux différents usages et aux manières de chaque pays, 565. Auroit aimé un compagnon de voyage avec qui il eût pu s'entretenir, 568. Raisons qui auroient pu détourner Montaigne de la passion de voyager, 569. Ce qu'il répond à ces raisons, 570. Pourquoi il est obligé de se peindre tel qu'il est, 577. Il étoit peu propre au maniement des affaires publiques, 578. Pourquoi il aimoit à faire des digressions, 584 *et s.* Son inclination pour la ville de Rome, 588. Pourquoi Montaigne ne comptoit point pour un malheur de n'avoir point d'enfants qui pussent porter son nom, 593. Une des faveurs de la fortune qui lui plaisoit le plus, ce fut d'avoir été fait bourgeois de Rome, 595. Se passionnoit pour fort peu de chose, V, 1. Pourquoi il s'opposoit aux affections qui l'attachoient à autre chose qu'à lui, 2 *et suiv.* Elu maire de Bordeaux, il fut obligé d'accepter cette charge, qui lui fut continuée par seconde élection, 5. Portrait qu'il fit de lui-même à messieurs de Bordeaux, 6. Pourquoi il étendoit ses besoins au-delà de ce que la nature exige nécessairement, 8 *et suiv.* En épousant un parti, il n'épousoit point les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, 20 *et suiv.* Avoit soin de ne pas devenir esclave de ses affections, 24. Comment, dans la conduite de ses affaires et de ses propres actions, il évitoit les inconvénients en les prévenant, 25. Il s'opposoit d'abord au progrès de ses passions, 29. A quel prix il a eu soin d'éviter les procès, 31. Jugement qu'on fit de la manière dont il s'étoit acquitté de sa mairie de Bordeaux, 38 *et suiv.* En quelles sortes d'affaires Montaigne auroit dû être employé utilement, 40. Quel étoit le miracle le plus réel à ses yeux, 56. Il étoit ennemi des décisions trop hardies, 58. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 86 *et suiv.* A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 94 *et suiv.* Dans quelle vue Montaigne a chargé son livre de citations, 111. Son air naïf lui a eté d'un grand usage, et en particulier dans

deux occasions très-importantes, V, 121 *et s.* La simplicité de son intention, qui paroissoit dans ses yeux et dans sa voix, empêchoit qu'on ne prît en mauvaise part la liberté de ses discours, 126. Il s'étudioit lui-même plus qu'aucun sujet : ce qu'il apprenoit par là, 146 *et suiv.* Cette étude l'instruisoit à juger passablement des autres, 153. Il se seroit cru propre à parler librement à son maître, et à lui apprendre à se connoître lui-même, 156. Pourquoi il croit que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 159 *et suiv.* Malade, il conservoit la même manière de vivre que lorsqu'il étoit en santé, 162. Fuyoit la chaleur qui vient directement du feu, 164. Usages auxquels il se trouvoit asservi dans sa vieillesse, 170 *et suiv.* Il avoit soin de se tenir le ventre libre, 173 Sain et malade, il suivoit volontiers ses appétits naturels, 175. Pourquoi le parler lui nuisoit dans ses maladies, 179. Pourquoi il évitoit de consulter les médecins, 183. Il aimoit à flatter son imagination dans ses maux, comme par exemple dans la gravelle, 184. Il étoit grand dormeur, 196. Il avoit naturellement la constitution fort saine, dont il sentoit les effets jusque dans la vieillesse, 200. Son esprit peu troublé par les maux du corps, *ibid.* Ses songes plutôt ridicules que tristes, 202. Il étoit peu délicat à table, 203. Il fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, 205. Fut tenu sur les fonts par des personnes de la plus basse naissance, 206. Quel fut le fruit de cette éducation, *ibid.* Il n'aimoit pas d'être long-temps à table, 207. De quelle espèce d'abstinence il étoit capable, 208. De son goût, qui a eu ses changements et ses révolutions, 209. Il étoit friand de poisson, et n'aimoit point à le mêler avec la chair, 212. Jeûnoit quelquefois, et pourquoi, *ibid.* Règles qu'il observoit a l'égard de ses vêtements, 214. Il préféroit le dîner au souper : quelle mesure il observoit dans son boire, 215. Son goût par rapport à l'air, 216. Il étoit plus incommodé par un grand chaud que par un grand froid, 217. Il avoit la vue longue; mais ses yeux étoient aisément fatigués par l'exercice, *ibid.* Sa démarche : il se tenoit fort peu de temps dans une même situation, 218. Il mangeoit avec trop d'avidité, 219. Ce qu'il jugeoit des plaisirs de la table, *ibid.* Dans quel rang il mettoit les plaisirs purs de l'imagination et les plaisirs corporels, 221. Usage qu'il faisoit de la vie, 232 *et suiv.* Il aimoit à goûter les douceurs de son état, 233 *et suiv.* Ses discours s'accordoient avec ses mœurs, 236.

MONT-DORÉ. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479.

MONTMORENCY (*connétable* DE). Sa conduite au siége de Pavie, I, 75. Sa mort est un des événements les plus remarquables du temps, III, 479.

Morale. Leçons de morale aussi méprisées de celui qui les fait, que de celui à qui il les fait, IV, 573.

Mort. En quel sens elle nous acquitte de toutes nos obligations, I, 42. Unique juge du bonheur des hommes, 91. Mépris de la mort, l'un des principaux bienfaits de la vertu, 99. Plusieurs exemples de morts extraordinaires et soudaines, 103 *et suiv.* Combien il importe d'être préparé d'avance à la mort, et de se familiariser avec elle, 107 *et suiv.* Quelles sont les morts les plus saines, 111. Ne pas craindre la mort, nous procure une vraie liberté, 116. Raisons d'en agir ainsi, 117. La mort fait partie de l'ordre de l'univers, 118 *et suiv.* Pourquoi est mêlée d'amertume, 125. Pourquoi nous paroît autre à la guerre que dans nos maisons, *ibid. et suiv.* Diversité d'opinions touchant la mort, II, 41. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, 43 *et suiv.* Mort recherchée avec avidité, 45. Mort, recette à tous maux, 248. Elle dépend de la volonté de l'homme, *ibid.* Raisons contre une mort volontaire, 250 *et suiv.* Raisons qui peuvent porter l'homme à se donner la mort, 254 *et suiv.* Morts funestes pour avoir été précipitées, 257. Mort préférée à l'esclavage, 259; et à une vie malheureuse, 262. Mort désirée pour l'espérance d'un plus grand bien, 270. On ne la peut essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y venons, 287. Comment on peut se familiariser avec la mort, 288. Si les défaillances, dans l'agonie de la mort, sont fort douloureuses, 294. La mort s'interprète par la vie, 395. Ce qu'on doit juger de la fermeté de bien des gens qui se sont donné la mort, III, 367. La mort la plus désirable, 371. L'envie de mourir utilement est très-louable; mais l'exécution n'en est pas en notre puissance, 509. Si ceux qui, prêts à recevoir la mort sur un échafaud, se livrent à des grands transports de dévotion, doivent être loués de fermeté, IV, 249. Si, lorsqu'on meurt dans une bataille ou dans un combat singulier, on pense beaucoup à la mort, 250. Différentes considérations qui nous empêchent de penser directement à la mort, 251. A quoi sert la préparation à la mort, V, 101 *et suiv.* La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature, 110.

Mucius Scévola. Sa fermeté à souffrir la douleur, II, 59.

Muleasses, *roi de Tunis*. Ce qu'il blâmoit dans la conduite de son père, II, 325.

Mules et mulets. Monture honorable et déshonorable en différents pays, II, 147. Exemple d'une subtilité malicieuse dans un mulet, III, 74.

Multitude. Combien son jugement est méprisable, III, 402 *et suiv.*

Muret (*Marc-Antoine*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs orateurs de son temps, I, 279.

Muses. Sont le jouet et le passetemps de l'esprit, IV, 241. Sont en grande liaison avec Vénus, 281.

Myson, *l'un des sept sages*. Sa réponse à celui qui lui demanda, *de quoi il rioit étant seul*, IV, 450.

N.

Nacre. Quelle liaison elle entretient avec le pinnothère, III, 89.

Nations. S'il y en a qui dorment et veillent six mois de suite, II, 111. Nations qui ont eu un chien pour leur roi, III, 32. Qui ne s'expriment que par gestes, 33.

Nature. Elle est supérieure à l'art, I, 350, *et* III, 36. Ce que Montaigne conclut de là en faveur des bêtes contre l'homme, *ibid.* L'étude de la nature est une pâture pour l'esprit humain, 159. *Aller selon nature :* ce que c'est, selon nous, 191. *Se conformer à la nature :* précepte de grande importance, même par rapport à l'extérieur, V, 119. La nature a rendu agréables à l'homme les actions qu'il doit faire nécessairement, 223.

Naturel sanguinaire à l'égard des bêtes. Ce qu'il dénote, II, 411.

Nausiphanes, *disciple de Pyrrhon.* Croyoit tout incertain, III, 193.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, II, 126.

Nécessités naturelles. Leurs limites, II, 19.

Neige. Les anciens s'en servoient pour rafraîchir leur vin, II, 158.

Néorites. Comment ils traitent les corps morts, V, 97.

Néron. Magnanimité de deux soldats interrogés par ce tyran, I, 18. Ce qu'il sentit en quittant sa mère dont il avoit ordonné la mort, II, 5. Acte d'humanité qu'il fait paroître en signant la sentence d'un criminel, 213.

Neutralité. N'est ni belle ni honnête dans des guerres civiles, IV, 163.

Nicétas, *Syracusien.* A été un des premiers à soutenir le mouvement de la terre, III, 290.

Nicias. Comment perd l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens, I, 20.

Ninachetuen, *seigneur indien.* Se jette dans le feu pour ne pas survivre à son déshonneur, II, 263.

Niobé. Pourquoi les poètes ont feint qu'elle fut convertie en rocher, I, 10.

Nobles. Distribués en un festin en différentes tables, suivant la ressemblance de leurs noms, II, 114. A quel rang sont élevés dans le royaume de Calicut, IV, 286.

Noblesse. Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse, II, 117. Ce qui la constitue essentiellement en France, 313. Noblesse n'est point jointe nécessairement avec la vertu, IV, 285.

Noms. Pris en mauvaise part, II, 114. Noms plus ordinaires dans les généalogies de quelques princes, *ibid.* Il est bon d'avoir un nom facile à prononcer, 115. Prendre le nom de ses terres : confusion que produit cet usage, 118. Changements de nom contribuent à falsifier les familles les plus obscures, *ibid.* Noms et surnoms diversement changés, 121. Noms communs à plusieurs personnes, 122.

Noue (*de la*). Son éloge, III, 480.

Nouveautés. Introduites dans

les lois, sont toujours funestes, I, 170. Le meilleur prétexte en est très-dangereux, 172. Dans les habits, les danses, etc., sont funestes à la jeunesse, II, 106.

Nu. La coutume d'aller nu n'a rien de contraire à la nature, I, 384 *et suiv.*, et III, 37 *et suivantes*.

Numides. Pourquoi, montés à cheval dans le combat, ils en menoient un second, II, 137.

O.

Obéissance pure. Première loi que Dieu a imposée aux hommes, III, 108.

Octavius (*Sagitta*). A quelle action barbare il fut entraîné par sa jalousie, IV, 317.

Oiseaux. Prédictions qui se tirent de leur vol, III, 67. Oiseaux passagers prévoient le changement des saisons, 68.

Oisiveté. Ses dangereux effets, I, 46.

Olivier (*le chancelier*) Pourquoi il comparoit les François à des guenons, III, 447.

Opiniâtreté. Doit être d'abord réprimée dans les enfants, I, 52. De celle des femmes, IV, 27. Est sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté, *ibid.* Opiniâtreté et affirmation sont signes exprès de bêtise, V, 152.

Opinions. Epousées aux dépens de la vie, II, 46 *et suiv.* Donnent du prix à bien des choses, 66. De la liberté des opinions philosophiques, III, 318.

Oracles. Quand ils ont commencé à perdre leur crédit, I, 60.

Orateur. Il est attendri par un rôle feint qu'il joue lui-même, IV, 259.

Ordres de chevalerie. Institution louable et d'un grand usage, II, 308. L'ordre de Saint-Michel, d'abord très-estimé, comment est venu à tomber dans le mépris, *ibid. et suiv.* Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 312.

Orgueil. Ses funestes effets, III, 130.

Origène. Pourquoi il s'abandonna à l'idolâtrie, IV, 276.

Ostorius. Avec quelle fermeté il se donna la mort, III, 371.

Otanez. A quelle condition il renonça au droit qu'il avoit de prétendre au royaume de Perse, IV, 426.

Othon. S'endormit un peu avant que de se tuer, II, 108. Ce qu'il eut de commun avec Caton, *ibid.*

Ovide. A quel âge Montaigne commença de s'en dégoûter, II, 365.

P.

Pays. Petit pays où régnoit la paix et la santé, parce qu'il n'y avoit ni gens de loi ni médecins : comment il fut enfin exposé aux procès et à une légion de maladies, IV, 138.

Paysans et Philosophes. Honnêtes gens, II, 183.

Palus Meotides. Combien les gelées y sont âpres, I, 389.

Panætius. Sage réponse de ce philosophe à un jeune homme qui lui demandoit s'il siéroit

bien au sage d'être amoureux, IV, 373.

Parlementer. Voyez *Place assiégée.*

Parleurs. De deux espèces, les uns propres à être prêcheurs, et les autres avocats, I, 56 *et suiv.*

Parménides. Ce qu'il prenoit pour Dieu, III, 167. Son opinion sur la nature de notre âme, 229.

Parole. La plus parfaite est susceptible de divers sens, III, 324.

Parthes. Presque toujours à cheval, II, 140. Description de leurs armes, 358 *et suiv.*

Pasiclès. Impudence de ce philosophe cynique, II, 157.

Passions. Celles qui se laissent goûter et digérer ne sont que médiocres, I, 13. On s'en prend à des choses inanimées pour les amuser, 30. Les premiers mouvements des passions permis au sage par les stoïciens, 71. Passions déréglées animent et accompagnent les plus éminentes vertus, III, 284. Quels effets doit produire leur diversité, 285. On peut se dégager d'une passion par le moyen d'une autre, IV, 255 Comment les passions sont dissipées par le temps, *ibid.* Exemples de passions très-violentes excitées par des causes frivoles, V, 32.

Patenôtre. Prière que les chrétiens devroient constamment employer, II, 189.

Paulina, *femme de Saturninus.* Matrone de grande réputation à Rome, qui pensoit coucher avec le dieu Sérapis, III, 205.

Paulinus, *évêque de Nole.* Ce qu'il dit après le sac de cette ville, étant dépouillé de tous ses biens, et prisonnier, II, 13.

Pausanias. Supplice qui lui fut infligé, et dont sa mère donna la première idée, I, 334. Cité comme exemple des inconvénients d'une profonde ivresse, II, 231.

Paxéa, *femme romaine.* Pourquoi se donne la mort, II, 264.

Pédans. Méprisés en tous temps des plus galants hommes, I, 197. Extrême différence entre les anciens philosophes et nos pédans, 200. Caractère d'un parfait pédant, 208.

Pégu (*royaume du*). Tous les habitans y vont les pieds nus en tous temps, I, 388.

Peine. Naît avec le péché, II, 280, Peines dans une autre vie, sur quoi fondées, III, 178.

Pères. Ont plus d'affection pour leurs enfants, que les enfants n'en ont pour leurs pères, II, 316. Comment cette affection devroit être réglée, 318. En quel temps les pères doivent admettre leurs enfants au partage de leurs biens, 319. Jeunes gens poussés au larcin par l'avarice de leurs pères, *ibid.* Mauvaise excuse des pères qui thésaurisent, pour se faire respecter de leurs enfants, 321. Par où ils doivent se rendre respectables, 322. Un père sur l'âge doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants, mais avec la liberté de le reprendre, s'ils abusoient de cette bonté, 326 *et suiv.* Un père doit se familiariser avec ses enfants qui le meritent : exemple remarquable sur ce sujet, 336. Dureté de certains pères qui privent leurs enfants du fruit de leurs biens, même après leur mort, 338. Indiscrétion des

pères qui châtient leurs enfants dans de violents accès de colère, IV, 5. Ressemblances qui passent des pères, aïeuls ou bisaïeuls, aux enfants, 104.

Périander. Reproche que lui faisoit Archidamus, de quitter la gloire de bon médecin pour acquérir celle de mauvais poëte, I, 80. Jusqu'où il porta l'amour qu'il avoit pour sa femme, IV, 354.

Pérou. Le dernier roi du Pérou, comment traité par les Espagnols, IV, 415. Pompe et magnificence des ouvrages du Pérou, 421 *et suiv.*

Perse. Jusqu'à quel temps les rois de Perse retenoient leurs femmes dans leurs festins, I, 338.

Perses. Enseignoient la vertu à leurs enfants, au lieu des lettres, I, 214. Traitoient de leurs principales affaires après boire, II, 233.

Perséus, *auditeur de Zénon.* A quoi il dit qu'on a attaché le nom de Dieu, III, 169.

Perseus, *roi de Macédoine.* Prisonnier à Rome, mourut par la privation de sommeil, II, 111. Son caractère, qui est à peu près celui de tous les hommes, 155.

Pertes. Plus glorieuses que les plus fameuses victoires, I, 362 *et suiv.*

Peste. Description d'une peste qui survint dans le pays où étoit Montaigne, V, 94. Fermeté du peuple dans ce désastre général, V, 96.

Pétronius (*Granius*), *questeur dans l'armée de César.* Sa réponse a Scipion qui, l'ayant fait prisonnier, lui offroit la vie, IV, 63.

Pétronius. Avec quelle mollesse il mourut, IV, 563.

Pets. Qu'un homme avoit à commandement; histoire sur ce sujet, rapportée par saint Augustin, I, 138. Pets organisés, selon Vivès, *ibid.*

Peuples. Qui n'attaquent jamais leurs ennemis, qu'ils ne leur aient déclaré la guerre, I, 34. Chaque peuple content du gouvernement auquel il est accoutumé, 164. Peuples chez qui les enfants mangent leurs pères trépassés; autres qui les brûlent, *ibid.* Qu'il faut au peuple une religion palpable, III, 164 *et suiv.* Qu'il est besoin qu'il ignore beaucoup de choses vraies, et qu'il en croie beaucoup de fausses, 212. Peuples chez qui le fils mangeoit son père, et pourquoi, 314. Si le peuple a raison d'être choqué des dépenses extravagantes des princes, IV, 396. Comment les politiques l'amusent dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, 483. Avec quelle indiscrétion les peuples se laissent mener par les chefs de parti, V, 22.

Peur. Étranges effets de cette passion, I, 86. Effets opposés qu'elle produit, 87. Pousse quelquefois à des actions valeureuses, 88. Suspend toute autre passion, *ibid.* Même effet produit par la peur et par une extrême ardeur de courage, II, 180.

Phalarica. Espèce d'arme, sa description et son usage, II, 142.

Pharax. Empêche d'autorité un roi de Lacédémone de poursuivre un corps de troupes qui venoient d'échapper de la déroute de leur armée, II, 127.

Philippe. Sa lettre à Alexandre, où il le reprend de ce qu'il tâchoit de gagner les Macédo-

niens par des présens, IV, 402. Comment Philippe satisfit à l'équité et aux formes judiciaires, après avoir prononcé un jugement dont il reconnut l'injustice, V, 142.

PHILIPPIDES. Sage réponse qu'il fit au roi Lysimachus, IV, 166.

PHILISTUS, *chef de l'armée de mer du jeune Denys*. Comment se trouva réduit dans un combat à se donner lui-même la mort, III, 511.

PHILOPOEMEN De quoi loué par Plutarque, I, 178. Sa conduite dans une bataille contre les Lacédémoniens, II, 112.

Philosopher. Ce que c'est, I, 96 *et suiv.*

Philosophes. S'il convient à un philosophe d'écrire l'histoire, I, 145. Philosophes, pourquoi méprisés, 198 *et suiv.* Extrême différence qu'il y a entre eux et nos pédants, 200. Ils renoncent malaisément au désir de la gloire, II, 79. Sectes entières de philosophes qui ont méprisé des disciplines libérales, III, 153. Leur conduite à l'égard de la religion et des lois, 160 *et suiv.* S'ils ont parlé sérieusement de la hiérarchie de leurs dieux, et de la condition des hommes dans une autre vie, 173 *et suiv.* S'ils ont traité la science sérieusement, 237. Opinions licencieuses qu'ils ont débitées, concernant le vice et la vertu, et les lois communément établies, 318 *et suiv* Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire, 391.

Philosophie. En quoi consiste la vraie, au jugement de Platon, I, 233. Pourquoi la philosophie est méprisée par les gens sensés, 250. La philosophie, formatrice des mœurs, s'ingère partout, 258 *et suiv.* La philosophie et la théologie se mêlent de régler toutes les actions des hommes, 335 *et suiv.* Philosophie, nous renvoie à l'ignorance pour nous mettre à couvert des maux qui nous pressent, III, 120. Elle nous conseille ridiculement d'oublier nos maux passés, 122 *et suiv.* Recette qu'elle ordonne à toutes sortes de nécessités, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons endurer, 125 *et suiv.* Toute la philosophie, divisée en trois genres, 139 *et suiv.* Philosophie, est une poésie sophistiquée, 216. Reproche qu'on peut faire à quiconque se mêle de philosophie, 220. Vanité des recherches philosophiques, 234. Philosophie, pleine d'incertitudes et d'extravagances, 238. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 308 *et suiv.* Comment les foibles, au dire de Socrate, corrompent la dignité de la philosophie, IV, 456.

PHILOXENUS. Comment il témoigna son dépit contre celui qui lisoit mal ses ouvrages, III, 341.

PHRYNÉ, *fameuse courtisane.* Comment elle gagna ses juges, V, 116.

Physionomie avantageuse. N'est pas fondée directement sur les beaux traits du visage, V, 118. Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie, *ibid.*

PHYTON, *gouverneur de Rhège.* Avec quelle constance il souffre les traitements barbares de Denys le Tyran, I, 4.

PIBRAC. Son éloge, IV, 505.

Pie Comment elle vint à imiter le son de la trompette, III, 58

Pieds. Façonnés au service que rendent les mains, I, 153.

Pigeons. Dressés à porter des lettres, III, 516.

Piso, *général romain.* A quel excès d'injustice il fut entraîné par colère, et la dureté de son tempérament, IV, 12.

Pitié. Comment dissipe l'inimitié, I, 2. En quoi paroît vicieuse aux stoïques, 3.

Pittacus. Quel étoit le plus grand mal qu'il eût à souffrir dans la vie, IV, 329.

Place assiégée. Si le gouverneur doit en sortir pour parlementer, I, 35 *et suiv.* Places surprises dans le temps qu'on parlementoit, 39 *et suiv.* Défense trop opiniâtre d'une place, pourquoi punie, 75. Gouverneurs de place, comment punis de leur lâcheté, 79.

Place consulaire. A table étoit plus accessible, et pourquoi, II, 227.

Plaisir. C'est le but et le fruit de la vertu des hommes, I, 97. L'esprit et le corps doivent s'aider mutuellement dans son usage, IV, 377.

Platon. Beau précepte qu'il allègue souvent dans ses écrits, I, 16. Comment tançoit une personne qui jouoit aux dés, 151. Eloge de ses lois sur l'éducation de la jeunesse, 262. Comment il rangeoit les biens corporels, II, 73. Combien de serviteurs il avoit, 175. Ordonne une sépulture ignominieuse pour les suicides, 253. Dialogues de Platon; ce qu'en jugeoit Montaigne, 374. Impression que fit sur plusieurs de ses disciples son discours sur l'immortalité de l'âme, III, 15. Ne vouloit pas qu'on parlât aux hommes d'enfer et de Tartare, 16. Quels ont été ses véritables sentiments, 154. A combien de sectes il a donné naissance, *ibid.* Pourquoi il a choisi de philosopher par dialogues, 155 Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, 167. Sur les plaisirs qu'il promet à l'homme en l'autre vie, 174 *et suiv.* Conte qu'on a fait sur sa naissance, 206. Si Platon a dit que la nature est une poésie énigmatique, 216. Comment Timon l'appeloit par injure, 217 *et* 415. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 229. Définition ridicule de l'homme, faite par Platon, 235. Pourquoi ce philosophe refusa une robe parfumée, 314 Sa retenue dans un accès de colère, IV, 11. Par qui surnommé l'Homère des philosophes, 85. Beau mot de lui au sujet de ceux qui en médisoient, 312. Sa loi pour décider de l'opportunité de tout mariage, 362. Quelles qualités il exige d'un homme qui prétend examiner l'âme d'un autre homme, V, 156. Ce qu'il exige de celui qui veut entreprendre de guérir les maladies des hommes, 160.

Plaute. Mauvais goût de ceux qui l'égalent à Térence, II, 367.

Pline *le jeune.* Dans quelle vue il conseilloit la solitude, II, 21. Le peu de solidité de ce conseil, 23. A quelle fin a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 30.

Plutarque. Éloge qu'en fait Montaigne, I, 242 *et suiv.* Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus qui condamnèrent leurs enfants à la mort, II, 242. Plutarque et Sénèque comparés ensemble, 371. Plutarque croit qu'après la mort les gens vertueux deviennent

enfin de vrais dieux, III, 259. Sa douceur, son équité, IV, 8 *et suiv.* Il est justifié par Montaigne du reproche que lui fait Jean Bodin, d'avoir écrit des choses incroyables, 21. Si Plutarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a fait des Romains pour les mettre en parallèle avec des Grecs, 29 *et suiv.* Il est moins tendu, et par conséquent plus persuasif que Sénèque, V, 78.

Poésie. Celle qui est excellente, est au-dessus des règles, I, 396. Poésies d'un goût bizarre, II, 178. Poésie populaire, comparable à la plus parfaite, 184. Poésie médiocre, insupportable, *ibid.*

Poète. Ses saillies dépendent beaucoup de la fortune, I, 186. Est de tous ouvriers le plus amoureux de son ouvrage, II, 351. Poètes latins et français du temps de Montaigne, III, 479.

Poison. Gardé et préparé aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 271.

Poisson. On le faisoit voir nageant dans les sales basses des anciens, II, 158. Petit poisson qui arrête les navires en pleine mer, III, 65. Assistance que se prêtent entre eux les poissons, 87.

Poitiers. Fondation de Notre-Dame-la-Grande dans cette ville, son origine, II, 116.

Pol (*Pierre*), *docteur en théologie.* Comment se promenoit à cheval dans Paris, II, 145.

Polémon, *philosophe.* Pourquoi appelé en justice par sa femme, IV, 297.

Police humaine. Pleine d'imperfections, a besoin du vice pour se soutenir, IV, 158.

Politiques. Comment ils amusent le peuple dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, IV, 481.

Pollio. Compose une critique pour n'être publiée qu'après la mort de celui qui en est le sujet, III, 539. Pourquoi il s'abstient d'écrire contre Auguste qui avoit fait des vers contre lui, IV, 433.

Polonois. Se blessent pour autoriser leur parole, II, 62.

Poltronnerie. Si elle doit être punie de mort, I, 77. Comment on la punit ordinairement, 78 *et suiv.* Est mère de la cruauté, III, 535.

Pompée. Pardonne à toute une ville, en considération de la générosité d'un citoyen, I, 6. Etoit fort bon homme de cheval, II, 138. Il est fort blâmé pour n'avoir pas bien su profiter de l'avantage qu'il eut une fois sur César, II, 125; et pour avoir ordonné à ses troupes d'attendre l'ennemi, au lieu d'aller fondre sur lui, 131. Il déclaroit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnoient pas à la guerre, IV, 41.

Pompeia Paulina, *femme de Sénèque.* Résolue de mourir avec son mari, se fait ouvrir les veines des bras, IV, 76. Néron empêcha l'exécution de ce dessein, 78.

Portugais. Chassés par des mouches à miel de devant une ville qu'ils assiégeoient, III, 80.

Possidonius, *philosophe stoïcien.* De quelle manière il triomphe de la douleur, II, 51.

Poste. Chevaux de poste, établis par Cyrus, III, 514. La même chose pratiquée par les Romains, 515. Comment les hommes couroient la poste au Pérou, 516.

POSTHUMIUS, *dictateur*. Pourquoi fit mourir son fils, I, 334.

Pouces. Coutume de contracter alliance en se blessant, et s'entresuçant les pouces, III, 532. Etymologie du mot pouce, *ibid*. Comment nommés en langue grecque, 533. Pouces baissés, marque de faveur; et haussés, marque du contraire, *ibid*. Comment étoient punis autrefois chez les Romains ceux qui se coupoient les pouces, *ibid*. Pouces coupés à des ennemis vaincus, 534.

Poulpe. Sorte de poisson qui change de couleur quand il veut, III, 66.

PRAXÉA, *dame romaine*. Se donne la mort, et pourquoi, II, 264.

PRAXITÈLES. Effet que produisit sa statue de Vénus sur un jeune homme, IV, 354.

Prédicateurs. Comparés aux avocats, I, 58. Sont persuadés par leur propre passion, III, 283.

Prédictions. Qui se tiroient du vol des oiseaux; de quel poids, III, 67.

Présomption. Maladie naturelle à l'homme, III, 29. Son unique partage, 109. Ce que c'est que la présomption, 418. La crainte d'y tomber ne doit pas nous empêcher de nous connoître tels que nous sommes, *ibid et suiv*.

Prière à Dieu. Celle que les chrétiens devroient constamment employer, II, 189. C'est la seule dont se servoit Montaigne, 190. Ce qu'on doit juger des prières de ceux qui persistent de dessein délibéré dans de mauvaises habitudes, 193. Abus qu'on fait des prières, 204, 205.

Prince. Loi qui ordonne d'examiner la conduite des princes après leur mort, I, 16. Cérémonie ordinaire à leur entrevue, 73. Triste état d'un prince trop défiant, 189. Si un prince fait mieux d'attendre son ennemi sur ses propres terres, que d'aller l'attaquer chez lui, II, 132. Exemples qui établissent sur cela le pour et le contre, 135 *et suiv*. Combien il importe aux princes de fuir la fourberie, III, 452. Un prince doit mourir debout, 506; et commander ses armées en personne, 507. Quelle devroit être l'activité et la sobriété des princes, 509. Leur secret est une importune garde à qui n'en a que faire, IV, 166. En quel cas un prince est excusable de manquer à sa parole, 178. Excellent caractère d'un prince qui étoit supérieur aux accidents de la fortune, V, 13.

Principes. Diversité d'opinions sur le sujet des principes naturels, III, 223. En recevant des principes sans examen, on s'expose à toute sorte d'égarements, 224.

Procès. Il n'en est point de si clair, auquel les avis ne se trouvent divers, III, 317.

Profit. Divers exemples qui montrent que le profit de l'un est le dommage de l'autre, I, 146 *et suiv*.

Promesse. Le seul cas où un particulier est autorisé à manquer à sa promesse, IV, 183.

Pronostications de différens genres. Quand ont été abolies, I, 60 *et suiv*.

Prophètes des sauvages de l'Amérique. Leur morale; comment ils sont traités si leurs prophéties se trouvent fausses, I, 355.

PROTAGORAS. N'avoit aucune opinion sur l'existence, la non-existence, et la nature de Dieu, III, 167.

PROTOGÈNE. Comment il acheva par hasard une peinture qu'il alloit effacer, I, 379.

PSAMMÉNITUS, *roi d'Egypte*. Pris par Cambyses; comment il souffre ce malheur, et ses suites funestes, I, 9, 10.

Psaumes de David. Comment, et par qui doivent être chantés, II, 194.

Punitions. A quelles fins elles doivent être infligées, IV, 434.

Purgation. Si l'utilité des purgations procurées par la médecine est bien avérée, IV, 114.

PYRRHON. Comment dépeint, III, 146. Essaya vainement de faire répondre sa vie à sa doctrine, 560.

Pyrrhoniens. Ce qu'ils professoient, III, 139. Ce qu'ils gagnoient par la, 141 *et suiv.* Langage qui leur est ordinaire, 145. Leur conduite dans la vie commune, 146. Ils sont embarrassés à trouver des expressions qui puissent représenter leur opinion, 195. Ce que c'est que leur *ataraxie*, 308.

PYRRHUS. Ce qu'il dit des Romains, en voyant leur armée en ordre de bataille, I, 343. Sa vaine ambition, II, 101. Il pensa perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 130.

PYTHAGORE. Ce qu'il répondit à un prince qui lui demanda de quelle science il faisoit profession, I, 265. Pythagore calme l'emportement d'une troupe de jeunes gens par la musique, II, 116. Achetoit des bêtes en vie pour leur redonner la liberté, 411. Quelle idée il croyoit que l'homme peut avoir de Dieu, III, 164. Ce que c'est que Dieu, selon Pythagore, 166.

Q.

Qualités. Celles qui ne conviennent point au rang qu'un homme tient dans le monde, ne sauroient lui faire honneur, II, 31.

Querelles. Délibération qui doit les précéder, V, 34. Combien sont honteuses la plupart des réconciliations qui les suivent, 35.

QUINTILIEN. Pourquoi n'approuve point qu'aux écoles on fouette les jeunes gens, I, 262.

QUITO. Chemin magnifique de Quito à Cusco, IV, 422.

R.

RABELAIS. Mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 365.

RAÏSCIAC, *seigneur allemand*. Sa mort subite, causée par la tristesse, I, 12.

Raison humaine. Si elle peut juger de ce qui la regarde immédiatement, III, 228. Glaive double et dangereux, 466.

Rang. Combien le rang nous impose, IV, 462.

RASIAS, surnommé *le père aux Juifs*. Sa mort généreuse, accompagnée d'une fermeté extraordinaire, II, 260.

Récompenses. Dans une autre

vie; sur quoi fondées, III, 178.

Régents de collége. Plaisamment caractérisés, I, 268.

REGULUS. Sa parcimonie, II, 174. A montré plus de fermeté que Caton, 251.

Religion. N'a point de fondement humain plus assuré que le mépris de la vie, I, 117. Les hommes ne s'en servent communément que comme d'un moyen pour satisfaire leurs plus injustes passions, III, 10. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines, touchant la religion, 163. Il faut une religion palpable pour le peuple, 164 *et suiv.* Zèle de religion souvent excessif, par conséquent injuste, III, 491. A porté les chrétiens à détruire les livres des païens, *ibid.*; et à diffamer l'empereur Julien, 492.

Remora. Petit poisson que les Latins prétendoient avoir la propriété d'arrêter les navires, III, 65.

Renard. Raisonne très-sensiblement, III, 46.

Repentance des hommes. Pleine de corruption pour l'ordinaire, IV, 203. Quel doit être l'effet d'une vraie repentance, 206. On ne peut se repentir de sa forme universelle, selon Montaigne, 207. Du repentir causé uniquement par l'âge, 212.

Repos et gloire. Choses incompatibles, II, 26.

Réputation. Est mise à trop haut prix, III, 405.

Résolution. De quel usage, I, 1 *et* 2. Résolution extraordinaire, 195.

Ressemblance. Passe des pères, des aïeuls et des bisaïeuls, aux enfants, IV, 104.

Retraite. Quels tempéraments y sont les plus propres, II, 17. Dans quelle vue Pline et Cicéron la conseilloient, 21. Peu de solidité qu'il y a dans ce conseil, 23. Voy. *Solitude.*

Révélation. C'est d'elle que nous vient l'assurance de l'immortalité de l'âme, III, 255.

Rhétorique. Art trompeur, pire que le fard des femmes, II, 168. Quel est son véritable usage, 169.

Richesses. Moyens d'éviter les embarras qui les accompagnent, II, 75.

Rois. Nous leur devons l'obéissance; mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leurs vertus, I, 17. Vanité impertinente d'un roi, 31. De quoi ils doivent se glorifier, II, 33. Ils sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, 89. Sont moins en état de goûter les plaisirs que de simples particuliers, 94. Sont prisonniers dans les limites de leur pays, 97. Comment un roi peut inspirer à ses sujets le mépris de l'or, de la soie, et des vaines dépenses, 103 *et suiv.* L'âme d'un roi et celle d'un savetier sont jetées au même moule, III, 81. Les rois doivent mourir debout, 506; et commander leurs armées en personne, 507. Pourquoi ils devroient s'abstenir de faire des dépenses extravagantes, IV, 394 *et suiv.* Si la libéralité sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, 397. Quelle est la vertu qui convient proprement aux rois, 399. Il n'est pas en leur pouvoir de contenter l'avidité de leurs sujets, 400. Les rois sont excusables,

parce que leur métier est un des plus difficiles, IV, 427. Pourquoi ils sont exclus de l'honneur qui vient des exercices du corps et de l'esprit, 428 *et s.* La seule chose que les enfants des rois apprennent comme il faut, 430. Défauts des rois, comment cachés à leurs yeux, 432. Les rois donnent les plus grandes charges au hasard, 438. Quel respect leur est dû, 463. Les rois auroient besoin d'un officier chargé de leur parler librement, et de leur apprendre à se connoître, V, 158.

Romains. Pourquoi ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux, II, 140. Combattoient à l'épée et à la cape, 155. Prenoient des bains tous les jours avant le repas, *ibid.* Se parfumoient tout le corps et se faisoient pinceter tout le poil, 156. Aimoient à se coucher mollement, et mangeoient sur des lits, *ibid.* Comment ils témoignoient leurs respects aux grands, *ibid.* A quel usage ils mettoient l'éponge, 157. Comment rafraîchissoient leur vin, 158. Avoient des cuisines portatives, *ibid.* Avoient des poissons dans leurs salles basses, *ibid.* Quelle étoit chez eux la place d'honneur à table, 159. S'ils se nommoient avant ou après ceux à qui ils parloient ou écrivoient, *ibid.* Leurs femmes se baignoient avec les hommes, 160. Ils payoient le batelier en entrant dans le bateau, *ibid.* De quelle couleur étoient les habits de deuil des dames romaines, 161. Les Romains portoient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fêtes, 180. Armes d'un piéton romain, 356. Pour quelle raison les Romains se maintenoient continuellement en guerre, III, 519. De la grandeur romaine, 524. Pourquoi ils rendoient aux rois leurs royaumes après les avoir conquis, 527. Sénat romain inexcusable d'avoir violé un traité qu'il avoit fait lui-même, IV, 181. Pourquoi les Romains ont refusé le triomphe à des généraux qui avoient remporté de grandes victoires, 458.

Rome. Etoit plus vaillante avant qu'elle fût savante, I, 218, *et* III, 107. Inclination particulière que Montaigne avoit pour cette ville, IV, 588. Considérée comme la métropole de toutes les nations chrétiennes, 591.

Ronsard. Excellent poète françois au jugement de Montaigne, III, 479.

Rossignols. Instruisent leurs petits à chanter, III, 56.

Ruses de guerre. Condamnées chez les anciens, I, 33. Autorisées chez nous, 35.

Rusticus. Pourquoi loué par Plutarque et par Montaigne, II, 275.

S.

Sacrifices humains. En usage dans presque toutes les religions, I, 341. Comment pratiqués dans le Nouveau-Monde, *ibid.* Constance de ceux qu'on y sacrifioit, 342. Combien cet usage étoit farouche et insensé, III, 182.

Sage. En quoi il diffère du fou par rapport aux passions, I,

71. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, III, 147.
Sagesse. Quelles en sont les marques, I, 251. Quel est son but, 252. Comment définie par Sénèque, II, 215. Son caractère, selon Montaigne, IV, 272.
Sagesse et ignorance. Parviennent aux mêmes fins, II, 181.
SALONE. Succès étonnant que ses habitants, réduits à l'extrémité, eurent sur ceux qui les tenoient assiégés, IV, 64.
Satisfaction. Après la mort, de nul poids, I, 43.
SATURNINUS. Ce qu'il dit aux soldats qui l'avoient élu général, IV, 581.
Savants. Méprisables, parce qu'ils sont mal appris, I, 202. Ne s'appliquent qu'à remplir la mémoire, 203. Ne songent qu'à faire une vaine montre de leur science, *ibid*. Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des savants à ses gages, 204. Caractère des faux savants, 207. Surnommés *lettre-ferits* en Périgord; signification de ce mot, 208. Savants qui recherchent la vérité, comparés aux épis de blé, III, 135. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, 471. Le principal savoir de notre siècle est de savoir entendre les savants, V, 137. D'un savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit, 166
Sauvages de l'Amérique. Leur constance lorsqu'ils sont faits prisonniers, I, 363. Chanson guerrière d'un prisonnier sauvage, 364. Chanson amoureuse d'un sauvage d'Amérique, 366. Du langage de ces sauvages, *ibid*. Sauvages venus en France : ce qu'ils jugèrent de nos mœurs, *ibid*. Réponses qu'un de ces sauvages fit à Montaigne, 367. *Voyez* AMÉRIQUE.
SCÆVA, *centurion de l'armée de César*. Combien de coups il reçut sur son bouclier en soutenant une attaque, IV, 63.
SCANDERBERGH Comment il fut apaisé par un soldat qui l'avoit irrité, I, 2. Ce qui suffisoit, selon lui, à un chef de guerre pour garantir sa réputation militaire, IV, 59.
Science. N'est utile qu'autant qu'elle nous devient propre, I, 205. Doit être accompagnée de jugement, 210. Est dangereuse pour qui n'en sait pas faire usage, 212 *et suiv*. Quelle est la plus difficile et la plus importante, 226. De quelle utilité est la science, 227. Si elle exempte l'homme des incommodités humaines, III, 105. Les sciences traitent les choses avec trop d'art, IV, 336. Etrange abus qu'on fait de la science, 445. C'est un bien dont l'acquisition est dangereuse, V, 74. Si, dans les maux de la vie, nous tirons de grands secours des instructions de la science, 97 *et suiv*.
Science de gueule. Plaisamment tournée en ridicule, II, 171.
SCIPION *l'Africain*. Son intrépidité, I, 190. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, II, 210 *et suiv*. Accusé devant le peuple, dédaigne fièrement de se justifier, 282.
SCIPION *le jeune*. Ce qu'il répondit à un jeune homme qui lui faisoit montre d'un beau bouclier, II, 356. Comment il faisoit manger ses soldats, 357.

SCIPION, *beau-père de Pompée.* Acquit beaucoup de gloire par sa mort, I, 94, 95.

SCRIBONIA, *dame romaine.* Pourquoi elle conseille à son neveu de se tuer, II, 260.

SCYTHES. Comment excusèrent leur fuite à Darius qui les poursuivoit, I, 69. Les Scythes s'abreuvoient du sang de leurs chevaux, II, 148. Par combien de meurtres ils honoroient leurs rois morts, III, 49.

SEBONDE (*Raymond de*). Apologie de sa *Théologie naturelle*, III, 1. Montaigne le traduisit de l'espagnol en françois, 4. Objection qu'on faisoit contre ce livre, et réponse, 5 *et suiv.* Autre objection contre la foiblesse de ses arguments, réfutée par Montaigne, 21.

SÉCHEL (*George*). Avec quelle horrible férocité il fut traité après avoir été défait en bataille et pris par le vayvode de Transylvanie, III, 553.

SÉJAN. Pourquoi sa fille fut forcée par le bourreau avant qu'il l'étranglât, IV, 177.

SÉLEUCUS, *roi.* Le peu de cas qu'il faisoit de la royauté, II, 93.

SÉLIM Ier. Ce qu'il pensoit des victoires gagnées en l'absence du maître, III, 507.

Semence. Par quel moyen elle devient prolifique, III, 261 *et suiv.*

SÉNÈQUE. Conseil fort extraordinaire qu'il donne à un de ses amis, I, 374. Comparé avec Plutarque, II, 371. Sénèque prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, III, 111. Comment il élève le sage au-dessus de Dieu, 112. Pensée de Sénèque critiquée avec raison, 363. Sénèque comparé avec le cardinal de Lorraine, IV, 19. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 20. Sénèque prêt à mourir par l'ordre de Néron : ce qu'il dit à ses amis et à sa femme, 74, 75. Preuve singulière de l'affection que Sénèque avoit pour sa femme, 79. Grands efforts qu'il fit pour se préparer contre la mort, V, 77. Il s'accoutuma dans un an à ne rien manger qui fût en vie, 167.

Sens. Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'incertitude philosophique, III, 226. Les sens sont le commencement et la fin de nos connoissances, 328. Il y a lieu de douter si l'homme est pourvu de tous les sens naturels, 331. Les sens ne trompent jamais, selon Épicure, 336. L'expérience démontre l'erreur de l'opération des sens, 338. Les sens imposent quelquefois à notre raison, 339. Ils sont altérés par les passions de l'âme, 346. Considération sur les sens des animaux brutes, 348. Différence extrême entre les effets de leurs sens et les effets des nôtres, *ibid.* Combien le jugement de l'opération des sens est incertain, 352. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences qu'on en reçoit par les sens, 356.

Senteurs étrangères. A bon droit suspectes, II, 185.

Sépulture des morts. Superstition cruelle et puérile des Arméniens à ce sujet, I, 26. Comment punie, 27.

SERTORIUS. Comment il débusqua ses ennemis d'un poste inaccessible, III, 80.

SERVITUDE VOLONTAIRE. Titre

d'un ouvrage de La Boëtie, l'ami de Montaigne, I, 243.

SERVIUS *le Grammairien*. Comment se delivra de la goutte, II, 249.

SÉVÉRUS CASSIUS. Parloit mieux sans être préparé, I, 58.

SEXTILIA, *dame romaine*. Pourquoi se donne la mort, II, 264.

Silence. Est d'un merveilleux usage aux grands, IV, 457.

Sincérité. Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, I, 240.

Singes d'une grandeur extraordinaire qu'Alexandre rencontra dans les Indes, comment ils furent attrapés, IV, 340.

Société. Ceux qui se dérobent aux offices communs de la société prennent le parti le plus commode, IV, 46.

SOCRATE. Ce que c'étoit que son *Démon*, I, 67. Comment il se joue d'un sophiste qui n'avoit rien gagné à Sparte, 218. Réflexions sur ce qu'il répondit à celui qui lui demanda d'où il étoit, 243. Son opinion sur ce que doivent faire les jeunes gens, les hommes faits et les vieillards, II, 17. Pourquoi il fut estimé le seul sage, 306. Comment s'essayoit à la vertu, 390. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 391. La gaîté qui accompagna sa mort la met au-dessus de celle de Caton, 395. Ce qui lui fit donner le nom de *Sage*, III, 131. Réponse de Socrate à ceux qui lui demandoient ce qu'il savoit, 136. Il ne faisoit cas que de la science des mœurs, 153. Pourquoi se comparoit aux sages-femmes, 154. Ses idées confuses de la Divinité, 167. Ce qu'il demandoit aux dieux, 304. Noble constance dont sa mort fut accompagnée, 372. Il étoit de beaucoup supérieur à Alexandre, IV, 199. Pourquoi il ne s'opposa que mollement au dessein que ses ennemis avoient de le faire mourir, 216. Avec quelle fierté il se retira après que l'armée où il combattoit eut été mise en déroute, 388. Ce qu'il dit en voyant quantité de joyaux et de meubles de prix, V, 14. Comment il conseilloit qu'on se défendît contre l'amour, 27. Socrate est admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 70. Son caractère qui nous a été transmis par des témoins très-fidèles et très-éclairés, 72. Discours plein de simplicité qu'il fit à ses juges, 105 *et suiv*. En quoi consiste la noblesse et l'excellence de ce discours, 109. Portrait abrégé de la noblesse et de la simplicité de l'âme de Socrate, 228.

Soi. Combien il importe de savoir être à soi, II, 17. C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soi-même, 305. S'occuper de soi n'est pas se plaire en soi, *ibid*. Que chacun doit se faire juge de soi-même, IV, 194.

Soie (*habits de*). Quand les hommes commencèrent à en mépriser l'usage en France, II, 103.

Soldat. Venant à guérir d'une maladie qui lui rendoit la vie odieuse, perdit toute sa valeur, II, 219. Autre soldat qui n'est vaillant que pour regagner ce qu'il avoit perdu, *ibid*.

Soldats. Comment leur lâcheté doit être punie, I, 77. S'ils doivent être richement armés, II, 127. S'il leur faut

permettre d'insulter l'ennemi, II, 128. La vie de soldat est très-agréable et très-noble, V, 198.

Soleil. Son adoration, culte le plus excusable, III, 165 *et suivantes.*

Solitude. L'ambition nous en donne le goût, II, 8. But qu'on s'y propose, 10. Elle ne nous dégage point de nos vices, *ibid. et suiv.* En quoi consiste la vraie solitude, 12. A qui elle convient le mieux, 16. Quelle occupation il faut choisir à une telle vie, 20. Solitude recherchée par dévotion; ce qu'on en doit juger, 22. Le vrai usage de la solitude, 27 *et suiv.*, *et* IV, 228. Voyez *Retraite.*

Solon. Réflexions sur le mot de ce philosophe, *que nul homme ne peut être dit heureux avant sa mort*, I, 19 *et* 93. Ce qu'il répondit à ceux qui l'exhortoient à ne pas répandre pour son fils mort des larmes inutiles et impuissantes, III, 316. Il permit aux femmes de se prostituer pour gagner leur vie, IV, 325.

Sommeil. Ce n'est pas sans raison qu'on lui trouve de la ressemblance avec la mort, II, 289. Est une voie naturelle pour entrer dans le cabinet des dieux, III, 286.

Sophocle. Mourut de joie, I, 14. Censuré pour avoir loué un beau garçon, 338. Jugement en sa faveur; s'il étoit bien fondé, II, 225.

Sorciers. Raisons qui obligeoient Montaigne à ne rien décider sur le chapitre des sorciers, et à traiter de chimère la plupart des contes qu'on en fait, V, 60 *et suiv.* Il est porté à croire que ceux qu'on traite de sorciers, ont l'imagination blessée, 64.

Sot. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot, IV, 442. Comment un sot dit quelquefois une chose sensée, 467. Ce qu'il y a de plus déplaisant dans le sot, c'est qu'il admire tout ce qu'il dit, 469.

Sottise. Ne pouvoir souffrir la sottise, est une maladie de l'esprit fort incommode, IV, 437 *et* 449. L'extérieur grave et la fortune de celui qui parle, donnent souvent du poids aux sottises qu'il dit, 453.

Soumission. Adoucit un cœur irrité, I, 1.

Sourds naturels. Pourquoi ne parlent point, III, 44.

Spartiates. Pourquoi ils refusèrent le prix de la valeur à un de leurs citoyens qui s'étoit le plus distingué dans un combat, I, 393.

Spectacles publics. Combien utiles dans les grandes villes, I, 285. Légère description de ceux que les empereurs romains donnoient au peuple, IV, 403.

Speusippus, *philosophe.* S'il perdit la vie étant surpris en adultère, I, 104. Il mit fin lui-même à sa vie, II, 250. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 167.

Spurina, *jeune homme doué d'une beauté singulière.* Pourquoi se défigura tout le visage, IV, 44. En quoi son action étoit digne de blâme, 46.

Statilius. Pourquoi refusa d'entrer dans la conspiration contre César, II, 167.

Stilpon, *philosophe.* Sa constance après l'embrasement de sa patrie, où il avoit tout perdu, II, 13. Comment il

hâta sa mort, 239. Il devoit sa tempérance à ses soins, 403.

Stoïciens. Appellent *misérables* et *fous* tous les hommes, excepté leur sage, II, 249. Pourquoi le fou, selon eux, ne doit point renoncer à la vie, *ibid*.

STRATON, *philosophe*. Ne reconnoissoit pour Dieu que le mécanisme d'une nature insensible, III, 168 *et* 199. Où il loge l'âme, 233.

STRATONICE, *femme de Déjotarus*. Vertu de cette princesse, I, 365.

SUBRIUS FLAVIUS. Sa constance sur le point d'être mis à mort, IV, 249.

Succès. N'est pas une preuve d'habileté, IV, 458.

SUFFOLC (*duc de*). Périt victime de la mauvaise foi de Henri VII, roi d'Angleterre, I, 42.

Suicide. Sépulture ignominieuse ordonnée par les lois de Platon pour ceux qui s'étoient tués eux-mêmes, II, 253. Quelles sont les raisons les plus justes de se donner la mort, 254.

Sujets. S'il leur est permis de se rebeller et armer contre leur prince pour la défense de la religion, III, 11

Supérieur. Ce qu'il doit surtout attendre de ses sujets, I, 84.

Surnoms illustres. Donnés mal à propos à des esprits médiocres, II, 173.

SYLLA. Se montre inexorable à Péruse, I, 6. Comment récompense et punit un esclave pour avoir trahi son maître, IV, 175.

SYLVIUS, *médecin célèbre du temps de Montaigne*. Conseilloit de s'enivrer une fois tous les mois, II, 232.

T.

Table. Quelle étoit la place d'honneur à table chez les anciens Romains, II, 159. Plaisirs de la table, comment ménagés par les Grecs et par les Romains, V, 208.

TACITE. Son génie et son caractère, selon Montaigne, IV, 474. Il a jugé de Pompée avec trop de sévérité, 475. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère, écrivant au sénat, 476. Blâmé pour s'être excusé d'avoir parlé de soi dans son Histoire, 477. Tacite et tous les historiens sont louables de rapporter des faits extraordinaires et des bruits populaires, 478.

TAGÈS. Auteur de l'art de deviner parmi les Toscans, I, 64.

TALVA. Meurt de joie, I, 14.

TASSO (*Torquato*), *excellent poète italien*. Il perdit l'esprit quelque temps avant sa mort, III, 117.

TAURÉA JUBELLIUS. Sa mort généreuse, II, 267

Temps. Incertitude de son compte par les années, V, 48.

TÉRENCE. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son nom, II, 30. En quoi Montaigne le trouve admirable, 367. Pourquoi il doit être compté fort au-dessus de Plaute, *ibid*. Son éloge, 368.

TÉREZ, *roi de Thrace*. Sa passion pour la guerre, II, 64, 65.

TERNATE, *la principale île des Moluques* On n'y entreprend jamais la guerre qu'après l'avoir déclarée d'une manière fort particulière, I, 34

Terreurs paniques. Ce qu'on entend par là, I, 90.

Thalès. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochoient de ne mépriser les richesses que parce qu'il ignoroit l'art de s'enrichir, I, 201. Pourquoi ne vouloit pas se marier, II, 66. Mot de lui à ce sujet, 324. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 166. Reproche que lui fit une Milésienne, et qui peut s'appliquer à quiconque se mêle de philosophie, 220. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 229; et de la difficulté pour l'homme de se connoître, 263.

Thalestris, *reine des Amazones*. Pourquoi elle alla trouver Alexandre, IV, 360.

Théano, *femme de Pythagore*. Ce qu'elle disoit d'une femme couchée avec son mari, I, 135.

Thébains. Adoucis par la fermeté d'Épaminondas, I, 4. Cruautés exercées contre eux par Alexandre, 7, 8.

Théodorus. Ce qu'il répondit à Lysimachus qui menaçoit de le tuer, II, 42. Ne vouloit pas que le sage se hasardât pour le bien de son pays, 168. Nioit ouvertement qu'il y eût des dieux, III, 170.

Théologie et Philosophie. Se mêlent de régler toutes les actions des hommes, I, 335. La théologie ne doit avoir rien à démêler avec les autres sciences, II, 200.

Théon *le philosophe*. Se promenoit en songeant tout endormi, V, 203.

Théophile, *empereur*. Forcé par un de ses chefs à se sauver par la fuite, après la déroute de son armée, I, 88.

Théophraste. Indéterminé dans ses opinions sur la nature de Dieu, III, 168.

Théopompe, *roi de Sparte*. Refuse un éloge pour le donner à son peuple, II, 82.

Thons. Semblent avoir quelque teinture de mathématiques, III, 89.

Thrace. Ses habitants tiroient des flèches contre le ciel quand il tonnoit, I, 32. En quoi les rois de Thrace se distinguoient de leur peuple, II, 88.

Thrasonides, *jeune homme grec*. Pourquoi refuse de jouir de sa maîtresse, IV, 352.

Thuriens. Ce que leur législateur ordonna contre ceux qui proposeroient ou l'abolition ou l'introduction d'une nouvelle loi, I, 170.

Tibère. Refuse son consentement à un acte perfide qui auroit tourné à son avantage, IV, 157.

Tigellinus. Sa mort pleine de mollesse, I, 104, *et* IV, 563.

Tigre. Exemple de générosité de cet animal, III, 92. Tigres attelés à un coche, IV, 394.

Timoléon. Comment sauvé d'un assassinat, I, 380. Pourquoi il pleura son frère à qui il venoit de donner la mort, II, 7. A quelles conditions il fut justifié de ce meurtre par le sénat de Corinthe, 180.

Timon, surnommé *le Misanthrope*. Juge moins mordant que Diogène, II, 167.

Trahison utile. Préférée à l'honnêteté hasardeuse, IV, 171. Combien la trahison est funeste à qui se charge de l'exécuter, 172. En quel cas la trahison est excusable, 173. Trahisons punies par ceux qui les avoient commandées, 174.

Traîtres. Tenus pour maudits par ceux même qui les récompensent, IV, 177.
Tristesse. Passion méprisable, I, 8. Ses effets, 9 Lorsqu'elle est extrême, ne se peut exprimer, 10. Exemple mémorable d'une mort subite occasionnée par la tristesse, 11. Autres effets de cette passion, 14.
Trivulce (*Théodore*). Mots remarquables qu'il dit au sujet de Barthélemi d'Alviane, I, 20.
Tullius Marcellinus, *jeune homme romain.* Avec quelle fermeté il se résout à mourir, III, 374.
Turcs. Comment se nourrissent dans leurs armées, II, 148. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, 415 *et suiv.* Fondement le plus commun de leur courage, III, 571. Turcs fanatiques : se font honneur de ravaler leur propre nature, IV, 347.
Turnebus (*Adrianus*). Son caractère, I, 209. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 479. Son éloge, *ibid.*
Tyran. Comment défini par Platon, II, 96. Tyrans ingénieux à prolonger les tourments de ceux qu'ils font mourir, III, 551.

V.

Vaillance. A ses limites comme les autres vertus, I, 75. Est la première de toutes parmi les François, II, 312. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, 313. C'étoit une vertu populaire en France du temps de Montaigne, III, 481, et IV, 356.
Vaincus morts. Pleurés par leurs vainqueurs, II, 1 *et* 2.
Valachi, courriers du Grand-Seigneur. Ce qui fait qu'ils vont avec une extrême diligence, III, 516.
Varron. Le plus subtil et le plus savant auteur latin, au jugement de Montaigne, III, 205. Comment il excusoit les absurdités de la religion romaine, 212. Quelles qualités il demande dans des convives pour rendre un festin agréable, V, 220.
Vengeance. Celle qui nous porte jusqu'à tuer notre ennemi, devient par cela même inutile, III, 537. Moyen de dissiper un violent désir de vengeance, IV, 253.
Vérité. S'il est au pouvoir de l'homme de la trouver, II, 135. D'où nous vient sa connoissance, III, 134. Sa recherche, occupation très-agréable, 157.
Vertu. Comment la volupté en est le but et le fruit, I, 97. Le mépris de la mort est l'un de ses principaux bienfaits, 99. Est le but de sa sagesse, 252. Son vrai portrait, *ibid.* Comment doit être représentée aux jeunes gens, 253. Est facile à acquérir; est la source des vrais plaisirs, *ibid.* Son véritable emploi, 254. Si elle peut être recherchée avec trop d'ardeur, 333. Motifs vicieux détruisent son essence, 393. Se contente de soi, II, 15. Actions de vertu excessive, 18. Veut être recherchée uniquement pour elle-même, 223. La vertu est supérieure à ce qu'on appelle

bonté naturelle, 387. Doit être accompagnée de difficulté, *ibid. et suiv.* Comment elle devient aisée dans les âmes nobles comme étoient celles de Socrate et de Caton, 391 *et suiv.* La vertu a différens degrés, 396. Elle est désirable, indépendamment de la gloire qui peut l'accompagner, III, 395. Seroit une chose frivole, si elle tiroit sa recommandation de la gloire, 397. A son lustre indépendant de l'approbation des hommes, 400. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite d'un état corrompu, IV, 581.

Vêtements. De l'usage de se vêtir, I, 384.

Veuve. Qui se trouve grosse sans savoir à quelle occasion elle l'étoit devenue, II, 231. On doit laisser aux veuves de quoi maintenir leur état, 340.

Viandes. Farcies de drogues odoriférantes, II, 188.

Vibius Virius, *sénateur de Capoue.* Comment lui et vingt-sept sénateurs de Capoue se donnent la mort, II, 266.

Vices. Prennent pied dès la plus tendre enfance, et devroient être corrigés au plutôt, I, 151 *et suiv.* Ne sont pas tous également énormes, II, 227. Un vice n'entraîne pas tous les vices à sa suite, 402. Vices déguisés sous le nom de vertus, IV, 165. Douleur qui accompagne le vice, 192.

Victoire. N'étoit point acquise, chez les Grecs, à celui qui demandoit à l'ennemi un corps pour l'inhumer, I, 20. En quoi elle consiste réellement, 361. Est le but principal d'un capitaine et de chaque soldat, II, 112. Celle qui se gagne sans le maître n'est pas complète, III, 507.

Vie. Le mépris qu'on en fait, fondement le plus assuré de notre religion, I, 117. N'a qu'une entrée, et cent mille issues, II, 247. Mépris de la vie mal fondé, 253. Vie de l'homme, comparée avec raison à un songe, III, 347. Vie exquise est celle qui est réglée intérieurement et en son particulier, IV, 196. Par quels objets frivoles le désir de la vie est entretenu, 258. Quel est le vrai but de la vie, V, 103.

Vieillard. Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire craindre dans sa famille, y étoit méprisé, II, 332 *et suiv.* Vieillards trompés par leurs domestiques, 333. D'autres par leurs femmes, 334. Les vieillards ont besoin de s'égayer l'esprit, IV, 264 *et suiv.* Doivent assister aux jeux et aux exercices des jeunes gens, 266; et profiter de toutes les occasions de jouir de quelque plaisir, 267.

Vieilles gens. Ce que c'est que leur sagesse, IV, 215. Leurs défauts peints au naturel, 216.

Vieillesse. Mourir de vieillesse, chose singulière et extraordinaire, II, 208. Quelle étude convient à la vieillesse, III, 558. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, IV, 546.

Vierge. Ne pouvoit être mise à mort parmi les Romains, IV, 177.

Vin. Gelé et distribué par morceaux, I, 389. La délicatesse au vin est à fuir, et pourquoi, II, 233. Jusqu'à quel âge Platon le défendoit aux en-

fants, 238. Restrictions requises dans l'usage du vin, 239. Vin pur contraire à la vieillesse, *ibid.*

VIRGILE. Cas que Montaigne faisoit de ses *Géorgiques*, et du cinquième livre de *l'Enéide*, II, 366. Si l'on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, 367, 370. Ce qu'il doit à Homère, IV, 82.

Visions et enchantements. N'ont de crédit que par la puissance de l'imagination, I, 131.

Voix. Qualifiée par Zénon fleur de la beauté, III, 340. Comment il faut régler sa voix en conversant avec les hommes V, 179.

Volupté. Sujette à plus d'incommodités et de traverses que la vertu, I, 97. Cherche à s'irriter par la douleur, III, 381. Volupté constante et universelle, seroit insupportable à l'homme, 502. Volupté corporelle a son prix, quoiqu'elle soit inférieure à celle de l'esprit, V, 237.

Voyages. De quelle utilité ils sont à un jeune homme, I, 234. A quel âge un jeune homme devroit commencer ses voyages, 235. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, IV, 546.

Vue. Comment elle en impose à l'esprit, III, 343.

W.

WITOLDE, *prince de Lithuanie*. Pourquoi ordonna que les criminels condamnés à la mort, se défissent eux-mêmes de leurs propres mains, IV, 178.

X.

XANTHIENS. Ne purent être détournés de courir volontairement à la mort, II, 45.

XÉNOCRATE. Etablit huit dieux, III, 168. Comment il maintint sa continence, IV, 34.

XÉNOPHANES. Le seul philosophe théiste, qui ait rejeté toute sorte de divinations, I, 66. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 169. Quelle forme les animaux donnent à Dieu, selon ce philosophe, 208.

XÉNOPHON. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, II, 30. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, III, 167.

XERXÈS. Fouette l'Hellespont, et envoie un cartel au mont Athos, I, 30. Pourquoi frappé d'un sentiment de joie et de tristesse à la vue de ses troupes, II, 6. Ce prince proposa un prix pour qui inventeroit un nouveau plaisir, V, 220.

Z.

ZALEUCUS. Lois qu'il fit pour corriger le luxe, II, 104.

ZÉNOBIE. Rare exemple de continence conjugale, I, 337.

ZÉNON. Avoit deux sortes de disciples, d'un génie fort différent, I, 276. Ne reconnoissoit pour Dieu que la loi natu-

relle, III, 168. Comment il définissoit la nature, 213. Foiblesse de ses arguments, 236. N'eut communication avec aucune femme qu'une seule fois en sa vie, IV, 346.

ZÉNON D'ELÉE. N'admettoit l'existence de rien, III, 193.

ZISCHA (*Jean*). Pourquoi ordonna qu'on fît un tambour de sa peau après sa mort, I, 21.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

Chapitre X. De mesnager sa volonté........ *Page* 1
Chap. XI. Des boiteux.......................... 48
Chap. XII. De la physionomie.................... 70
Chap. XIII. De l'experience...................... 128

LETTRES.

Lettre Ire. A monsieur de Lansac................ 245
Lett. II. A monsieur de Mesmes................. 248
Lett. III. A madamoiselle de Montaigne, ma femme. 251
Lett. IV. A monseigneur de L'hospital............ 253
Lett. V. A monseigneur de Montaigne, mon pere.. 258
Lett. VI. A madamoiselle Paumier.............. 283
Lett. VII. A monseigneur de Montaigne.......... 284
Lett. VIII. Advertissement au lecteur............ 286
Lett. IX. A monsieur de Foix.................. 288
Notice sur les voyages de Montaigne en Italie...... 295
Extrait de la Théologie naturelle de Raymond Sebond. 311
La Servitude volontaire, ou le Contr'un; discours d'Estienne de la Boëtie........................ 355
Table des principales matières contenues dans les Essais de Montaigne........................ 421











